NUMÉRO 1109 1er JANVIER 1956

MERCVRE DE FRANCE

LE SOUVENIR D'ADRIENNE MONNIER

PAGES OFFERTES

JEAN AMROUCHE • JACQUES BACOT • YVES BONNEFOY
ANDRÉ CHAMSON • RENÉ CHAR • MICHEL COURNOT
STUART GILBERT • MATSIE HADJILAZAROS • HENRI HOPPENOT
ARTHUR KOESTLER • SIEGFRIED KRACAUER • MICHEL LEIRIS
SOLANGE LEMAITRE • ARCHIBALD MACLEISH • HENRI MICHAUX
MARIANNE MOORE • JUSTIN O'BRIEN • SAINT-JOHN PERSE
PASCAL PIA • HENRI PICHETTE • FRANCIS POULENC
JACQUES PRÉVERT • PIERRE REVERDY • ALFONSO REYES
JULES ROMAINS • DENIS DE ROUGEMONT • GEORGES SCHEHADÉ
JEAN SCHLUMBERGER • RAYMOND SCHWAB • SALAH STÉTIÉ
JULES SUPERVIELLE • GUILLERMO DE TORRE • PAUL VALET

L'AMIE DES LIVRES
par RACHILDE

QUELQUES DATES DE L'AMITIÉ

PAUL CLAUDEL • ANDRÉ GIDE • PAUL VALÉRY
ERIK SATIE • LÉON-PAUL FARGUE • VALERY LARBAUD
RAINER MARIA RILKE • JAMES JOYCE • SHERWOOD ANDERSON
GEORGES CHENNEVIÈRE • JEAN PRÉVOST • RENÉ CREVEL
LÉO FERRERO • WALTER BENJAMIN • ANTONIN ARTAUD

ÉCRITS D'ADRIENNE MONNIER

Les Vertus — Trois Fableaux
Éloge du livre pauvre

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le nº : 2,25 francs suisses).

11278

Le Souvenir d'Adrienne Monnier

Sommaire

Bibliographie d'Adrienne Monnier 10

PAGES OFFERTES

SAINT-JOHN PERSE..... *Pour Adrienne Monnier*..... 11
PIERRE REVERDY..... *Tard dans la vie*..... 13
JACQUES PRÉVERT..... *La boutique d'Adrienne*..... 14
MARIANNE MOORE..... *Lettre* 17
PASCAL PIA..... *« Librairie A. Monnier »*..... 18
HENRI HOPPENOT..... *Une pierre noire*..... 24
SIEGFRIED KRACAUER... *Rue de l'Odéon*..... 26
RENÉ CHAR..... *Au revoir, Mademoiselle*..... 29
JEAN SCHLUMBERGER... *Qui était...* 30
JACQUES BACOT..... *Alors que Milarépa...* 32
JEAN AMROUCHE..... *Adrienne Monnier écrivain*..... 34
ALFONSO REYES..... *Soleil de Monterrey*..... 38
ANDRÉ CHAMSON..... *Pendant des années...* 41
JULES SUPERVIELLE.... *La jeune doctoresse*..... 44
SOLANGE LEMAÎTRE.... *Parler d'Adrienne*..... 45
ARCHIBALD MACLEISH.. *La raison infinie*..... 48
DENIS DE ROUGEMONT.. *Je vivais en ce temps-là...* 50
HENRI MICHAUX..... *Lieux lointains*..... 52
RAYMOND SCHWAB..... *La poésie d'Adrienne Monnier*..... 53
MICHEL LEIRIS..... *L'olifant des colubridés*..... 58
JULES ROMAINS..... *Adrienne Monnier*..... 61
MATSIE HADJILAZAROS... *Fragments de Pindare* 63
GUILLERMO DE TORRE.. *Hommage par delà l'océan*..... 65
GEORGES SCHEHADÉ.... *Le rêve de Marguerite*..... 68
STUART GILBERT..... *Presque trente ans...* 69
PAUL VALET..... *Deux arbres*..... 71
FRANCIS POULENC..... *Lorsque je suis mélancolique...* 72
JUSTIN O'BRIEN..... *Un certain goût*..... 74
HENRI PICHETTE..... *Poème offert par delà le temps*..... 77
ARTHUR KŒSTLER..... *Un trèfle à quatre feuilles*..... 79
XXX ..... *Sollier des Déserts*..... 81

MICHEL COURNOT..... *Reine reinette*..... 85
YVES BONNEFOY..... *Veneranda* 87
SALAH STÉTIÉ..... *Image d'Adrienne Monnier*..... 89

●

L'AMIE DES LIVRES 91
par RACHILDE

●

QUELQUES DATES DE L'AMITIE

PAUL CLAUDEL..... *Conférence et lettres*..... 97
ANDRÉ GIDE..... *Lettres et billets*..... 104
PAUL VALÉRY..... *Lettres et billets*..... 108
ERIK SATIE..... *Billets* 112
LÉON-PAUL FARGUE.... *Lettres* 114
..... *Extrait d'un article de Jacques Porel.* 115
VALERY LARBAUD..... *Lettre* 116
..... *Extrait d'un article de Marcel Ray*.. 118
RAINER MARIA RILKE... *Lettre* 119
..... *Le grand pardon*..... 121
JAMES JOYCE..... *Lettres* 122
SHERWOOD ANDERSON.. *Lettre* 125
GEORGES CHENNEVIÈRE. *Lettre* 127
JEAN PRÉVOST..... *Extrait de « Faire le point »*..... 129
RENÉ CREVEL..... *Lettre* 130
LÉO FERRERO..... *Extrait de « Paris dernier modèle de l'Occident »* 132
WALTER BENJAMIN..... *Lettre* 133
ANTONIN ARTAUD..... *Lettre* 134

●

ECRITS D'ADRIENNE MONNIER

Les Vertus : Fragment de la première partie..... 137
Trois Fableaux : « Homme buvant du vin », « La Servante en colère », « Vierge sage »..... 140
Eloge du livre pauvre..... 147

MERCVRIALE : PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* Chronique sur ondes courtes, p. 153. — GAÉTAN PICON : Lettres, p. 156. — DUSSANE : Théâtre, p. 167. — NICOLE VEDRÈS : Cinéma, p. 170. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 177. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 182. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 187. — JACQUES VALLETTE, Lettres anglo-saxonnes, p. 195. — GEORGES MONGRÉDIEN : Histoire, p. 202. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés Savantes, p. 208. — R.-L. WAGNER : Linguistique, p. 212.

GAZETTE : — Un hommage à Adrienne Monnier. — Saison des prix. — Sur un mot de Philippe Hériat. — Le prix Goncourt. — Propos d'André Dhôtel sur le roman. — Gérard de Nerval redevable d'Antoine Galland, par Raymond Schwab. — *Le Mariage de Gustave Kahn,* par Daniel A. de Graal. — *Le philosophe et les poètes. — On réédite le Littré. — Au Mercure de France.*

VOICI DONC, CONSTRUITE EN UN TEMPS DE DESTRUCTION, " LA MAISON DES AMIS DES LIVRES ". ADRIENNE MONNIER Y ÉCRIT CES PAGES EN AOUT 1918. DEHORS, LA MENACE EST MOINS GRANDE, MAIS ICI, AU MILIEU DES LIVRES QUI GARDENT TOUTES LES FORMES VIVANTES COMME LES BÊTES DE L'ARCHE, ELLE FUT PRÉSERVÉE DE LA RÉVOLTE ET DE LA CRAINTE, ELLE ACQUIT LA CERTITUDE QUE TOUT DEMEURE ET S'ACCROIT PAR DELA LES NUITS DE SOMMEIL ET DE MORT, ET QUE TOUT EST FIDÈLE A LA MEILLEURE VOLONTÉ.

Préface au *Catalogue de la Bibliothèque de prêt.*

BIBLIOGRAPHIE D'ADRIENNE MONNIER

LA MAISON DES AMIS DES LIVRES. 1920. *Hors commerce.*

LA FIGURE, poèmes. 1922. *Epuisé.*

LES VERTUS, poème. 1926. *Hors commerce.*

FABLEAUX (signé J.-M. Sollier). 1932. *Epuisé.*

LES GAZETTES D'ADRIENNE MONNIER (1925-1945). (*Gazette du « Navire d'Argent », Airs du mois de la N.R.F., Gazette de « Vendredi », Gazette des Amis des Livres, Ecrit pour « Verve », Gazette du « Figaro Littéraire » et Gazette de « Fontaine »*). 1953. Editions René Julliard.

PETITE SUITE ANGLAISE (*Souvenirs de Londres, Retour à Londres, Visite à T. S. Eliot, A Londres avec Jacques Prévert et Izis, Le Couronnement d'Elizabeth II, Un roi de l'humour : Alec Guinness,* etc.). Sous presse aux Editions du Mercure de France.

Les écrits d'Adrienne Monnier, rassemblés par Maurice Saillet, paraîtront dans l'ordre suivant :

SOUVENIRS ET ÉCRITS DIVERS.

FABLEAUX ET POÈMES.

DERNIÈRES GAZETTES.

LETTRES.

PAGES OFFERTES

Pour Adrienne Monnier

par SAINT-JOHN PERSE

« Adrienne Française » aurait pu être son nom. En elle, sous ce clair regard, tant de libre mouvement et de forte sagesse; en elle, très prodigue, tant de témérité naturelle et de tranquille lucidité; et tout ce large sens humain, et toute cette façon d'être elle-même et tous, et tant d'autres façons d'être française : ouverte à tout, de tout curieuse, prompte à saisir le vif, et l'essentiel, le vrai, dans toute nouveauté; aussi prompte à retrouver ses libres conclusions.

Du même clair regard qu'elle tenait sur tout être et sur toute œuvre, elle continue sans doute de vivre et de vouloir, dans la pensée de ceux qui lui furent proches. Partiale, certes, comme il convient de l'être : de cette partialité qui est celle de la nature elle-même, à partir d'un certain niveau d'exigence.

Ses initiatives furent nombreuses, qui débordaient son cadre d'activité professionnelle. Et d'aventure, qu'elle prît la plume, pour quelque chronique ou note critique, et c'était là, du même libre mouvement, avec la même sûreté de ton et le même accent personnel, tout le don d'écrire qui jaillissait, comme de lui-même, à la source française. Elle écrivit naturellement comme on écrivait jadis en France, dans cette langue où la formation

humaine l'emporte sur la formation scolaire. Promptitude de vision et netteté d'expression, force et sobriété se retrouvaient là, avec la fermeté du jugement, pour affirmer le fait d'une personnalité littéraire. A relire aujourd'hui ses Mémoires, on mesure mieux tout ce qu'elle a pu sacrifier d'elle-même à ses dévotions littéraires.

Fargue, Gide, Valéry et Claudel, et Joyce aussi, qui ne sont plus, auraient pu mieux que moi rendre hommage à tant de généreuse activité; dire tout ce que fut, du fait d'une seule femme, ce très vivant relais d'une petite boutique française, rue de l'Odéon. (Ainsi, sur nos vieilles estampes, une de ces petites cours de Messageries où l'on attelle et l'on dételle entre Paris et la province, entre Paris et l'étranger.) Pour moi, je dirai seulement l'attachement de ce très clair regard que j'ai déjà évoqué, et tout cela d'humain et de personnel qu'en garde le souvenir.

Assurée dans ses larges jupes de laine crue, coiffée de court et tête ronde, le front têtu contre toute sottise et contre tout snobisme, elle croisait fichu de bonne femme sur sa robuste foi littéraire, comme d'autres, en d'autres temps, eussent coiffé fanchon de « citoyennes ». Elle fut toujours elle-même — Adrienne Monnier, la « Servante au grand cœur » de nos lettres françaises, au sein de sa famille littéraire comme en ces lieux de France favorisés d'eaux vives, où l'on garde, des sources, assez de goût et de connaissance pour en étendre la courtoisie à ses voisins de choix.

Française, oui — j'y pense — au point qu'on n'eût songé à s'enquérir de sa province natale.

Tard dans la vie

par PIERRE REVERDY

Je suis dur
Je suis tendre
Et j'ai perdu mon temps
A rêver sans dormir
A dormir en marchant
Partout où j'ai passé
J'ai trouvé mon absence
Je ne suis nulle part
Excepté le néant
Mais je porte caché au plus haut des entrailles
A la place où la foudre a frappé trop souvent
Un cœur où chaque mot a laissé son entaille
Et d'où ma vie s'égoutte au moindre mouvement

C'est en 1912 qu'Adrienne Monnier et Pierre Reverdy, appartenant au même secrétariat, ont fait connaissance. Ils se sont retrouvés en 1916, à la librairie A. Monnier, qui devait prendre le dépôt de la revue et des éditions *Nord-Sud*.

La boutique d'Adrienne

par JACQUES PRÉVERT

Les Amis des Livres.

Une boutique, un petit magasin, une baraque foraine, un temple, un igloo, les coulisses d'un théâtre, un musée de cire et de rêves, un salon de lecture et parfois une librairie toute simple avec des livres à vendre ou à louer et à rendre et des clients, les amis des livres, venus pour les feuilleter, les acheter, les emporter. Et les lire.

Depuis longtemps déjà, les littérateurs, ou tout au moins beaucoup d'entre eux, parlent avec mépris de la « littérature », et le mot littérature dans leur vocabulaire a bien mauvaise tournure.

Les films et la danse ou le récit des songes et tant de choses encore, dont la littérature, passent à la casserole du jugement péremptoire, savant et méprisant : Tout ça, c'est de la littérature!

Les peintres, les bons et les mauvais, les grands et les petits et les vrais et les faux, les vivants et les morts ne disaient jamais et ne disent pas non plus aujourd'hui du mal de la peinture. De même le jardinier devant un jardin insensé, un jardin ni fait ni à faire, un insolite et mystérieux parterre de lierre et d'orties, ne dit pas : Tout ça, c'est de l'horticulture!

Adrienne Monnier était comme ce jardinier, et dans la serre de la rue de l'Odéon où s'épanouissaient, s'échangeaient, se dispersaient ou se fanaient les idées en toute liberté, en toute hostilité, en toute promiscuité, en toute

complexité, souriante, émue et véhémente, elle parlait de ce qu'elle aimait : la littérature.

Et c'est pour cela que, traversant la rue de l'Odéon, beaucoup entraient comme chez eux, chez elle, chez les livres.

Chez elle, c'était aussi un hall de gare, une salle d'attente et de départ où se croisaient de très singuliers voyageurs, gens de très loin et gens d'ici, gens de par là et gens d'ailleurs, Gens de Dublin et de Vulturne, gens de la Grande Garabagne et de Sodome et de Gomorrhe, gens des Vertes Collines, venant le plus simplement du monde le plus compliqué passer avec Adrienne une Nuit au Luxembourg, une Soirée avec Monsieur Teste, une Saison en Enfer, quelques Minutes de Sable Mémorial.

Et l'Ange du Bizarre se promenait avec Moll Flanders dans les Caves du Vatican, sous le Pont Mirabeau coulait la Seine le long des berges de l'Odéon, le Ciel et l'Enfer se mariaient, les Pas Perdus se recherchaient dans les Champs Magnétiques et il y avait de la musique. On pouvait entendre en sourdine Cinq Grandes Odes patriotiques magnifiquement couvertes par le refrain du Décervelage et la Chanson du Mal Aimé et les Chants terribles et beaux d'un enfant de Montevideo.

Et les Belles-Lettres ronronnaient mais, même si vous les caressiez à rebrousse-poil, Adrienne Monnier laissait faire et quelquefois même vous aidait.

Parfois de très jeunes gens, furtifs et effacés, en feuilletant les livres, prêtaient machinalement l'oreille, amusés.

Des noms étranges surgissaient des plus simples phrases, comme les mots de passe d'une très singulière société secrète : Fogar, Smerdiakow, Barnabooth, Lafcadio, Benito Cereno, Nostromo, Charlus, Moravagine, Anabase, Fantomas, Bubu de Montparnasse, Eupalinos...

Et puis les jeunes gens s'en allaient, emportant avec eux, sous le manteau, les beaux marrons du feu de la conversation, des livres non coupés, exemplaires et numérotés. Modestes et anonymes représentants du com-

merce des idées, des idées à revendre pas très loin sur les quais.

Et puis la nuit tombait.

Adrienne, avant de fermer boutique, toute seule avec ses livres, comme on sourit aux anges, leur souriait. Les livres, comme de bons diables, lui rendaient son sourire. Elle gardait ce sourire et s'en allait. Et ce sourire éclairait toute la rue, la rue de l'Odéon, la rue d'Adrienne Monnier.

Lettre

par MARIANNE MOORE

New-York, 10 novembre 1955.

Cher Monsieur,

La sensibilité avec laquelle vous parlez d'Adrienne Monnier — et, en particulier, de sa mort — me fait souhaiter de pouvoir vous adresser, en hommage à sa mémoire, quelque chose de rare. Les mots me manquent, mais laissez-moi exprimer mon affection pour elle, et la conscience d'une dette envers elle, elle et son art d'hospitalité au renfort de gens comme moi — de gens qui sentaient qu'ils avaient un chez-soi littéraire à l'adresse : 7, rue de l'Odéon — si même l'on y fut ombre, et jamais présence.

Touchante, en vérité, cette générosité qui se manifestait dans des conditions dont elle, héroïque, ne se plaignait pas, de sorte que ses dons m'ont toujours paru grandis par sa façon de ne compter que sur elle-même, et par sa ferme résolution de ne demander aucune aide.

" Librairie A. Monnier "

par PASCAL PIA

Mlle Monnier ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans lorsque je suis entré pour la première fois dans la librairie qu'elle avait ouverte depuis peu rue de l'Odéon. Autant qu'il m'en souvienne, la nouvelle libraire laissa deviner la surprise qu'elle eut de trouver dans le tout jeune client que j'étais l'acheteur d'un livre de Jarry, *les Jours et les Nuits*, qu'elle venait de mettre en vitrine (1). Cependant, elle ne chercha pas à savoir ce jour-là ce qui incitait cet amateur inattendu à payer un peu plus cher que les ouvrages courants un livre d'un auteur parfaitement ignoré des manuels scolaires. Apparemment, ni Mlle Monnier ni son client n'avaient encore le minimum d'assurance qu'il leur eût fallu pour prendre l'initiative de se poser l'un à l'autre des questions. Au surplus, c'était la guerre, et sans doute eût-il été un peu délicat à la librairie de s'informer de la sorte d'intérêt que l'on pouvait prendre au « roman d'un déserteur ». Ce n'est que plus tard que j'ai eu l'occasion d'avouer à Mlle Monnier le peu de connaissance que j'avais de Jarry en 1915 ou 1916. Bien sûr, les mots de « roman d'un déserteur » avaient piqué ma curiosité, mais enfin ce n'était pas cette étiquette qui avait inspiré mon achat. Depuis plusieurs mois j'avais eu vent de Jarry, en feuilletant dans une bibliothèque municipale une anthologie d'humoristes

(1) C'est le jeudi 18 novembre 1915 — quatrième jour de l'existence de la librairie — que *les Jours et les Nuits* (1re éd., 6 fr.) fut acquis par Pascal Pia. Adrienne Monnier a retrouvé, et pointé au crayon rouge, cette vente sur son livre de comptes.

où M. Pierre Mille avait introduit des bribes d'*Ubu Roi* et d'*Ubu enchaîné;* après quoi le hasard m'avait fait acheter, pour deux ou trois sous, chez M. Delesalle, bouquiniste rue Monsieur-le-Prince, un numéro de la revue *les Marges*, où Apollinaire évoquait de façon attachante le souvenir de son ami Jarry. C'est ainsi que, sans que je pusse m'en rendre compte, se préparait mon initiation à la pataphysique.

En ces années de l'autre guerre, la boutique de Mlle Monnier avait beau n'offrir qu'une apparence banale dans sa discrétion, pour les vrais liseurs elle se distinguait déjà nettement des autres librairies. On n'apercevait à son étalage ni Bourget ni Bazin ni Bordeaux. Peut-être les aurait-on rencontrés sur les rayons du magasin, car une librairie bien tenue doit être en mesure de satisfaire toutes les dépravations du goût, mais visiblement ce n'étaient pas les écrivains de la *Revue des Deux Mondes* et des *Annales* que Mlle Monnier entendait recommander à la sympathie de ses chalands ou à l'attention des passants. Les éditions du Mercure de France et de la première N.R.F. (celle de la rue Madame) constituaient le décor habituel de la maison, mais en dépit de l'aspect un peu sévère de ces ouvrages à couvertures sobrement typographiques, la « librairie A. Monnier » ne paraissait nullement affectée de monotonie. Aux « Mercure » et aux « N.R.F. » se mêlaient d'ailleurs quelques livres que l'on eût cherchés en vain sur les boulevards, à l'éventaire d'un Rey ou d'un Floury : des Cahiers de la Quinzaine, habillés d'un blanc crème un peu jauni déjà sur les bords, des Cahiers du Centre, vêtus de gris, des éditions Figuière dont les auteurs s'appelaient Duhamel, Romains, Chennevière ou Paul Fort.

Dans la librairie A. Monnier, qui n'était pas encore devenue « la Maison des Amis des Livres », Paul Fort occupait une place qui se remarquait vite. Outre l'agrément de ses chants de rossignol, tout un ensemble de petites circonstances avait, je crois, concouru à lui faire accorder cette place. D'abord, sa couronne ne lui avait

pas tourné la tête : devenu prince, il continuait à mener comme devant sa modeste existence de trouvère suburbain, ses muses préférant aux eaux de Castalie le piccolo qu'on servait encore à Robinson, à Nogent, à Suresnes ou à Arpajon. Loin de quêter la considération des *Annales*, où Mlle Monnier avait été secrétaire et d'où elle s'était enfuie horrifiée, le gentil prince était resté fidèle à ses amours et à ses amitiés, et la Rive gauche lui en avait su gré. Quoique ses strophes volubiles ne le rattachassent à aucune école, les unanimistes et leurs voisins lui rendaient hommage, et l'anthologie de « l'Effort », publié en 1912 par Jean-Richard Bloch, avait fait précéder d'un long poème de Paul Fort un choix de pièces dues pour la plupart aux anciens pensionnaires de l'Abbaye et à leurs disciples. Au crédit de Paul Fort s'inscrivait par surcroît l'honneur d'avoir, pendant neuf ans, heureusement servi les lettres dans sa revue trimestrielle *Vers et Prose*. A la devanture de la librairie A. Monnier, des fascicules dépareillés de cette revue emplissaient deux ou trois boîtes. Sauf erreur, les numéros les plus rares étaient marqués deux francs. La guerre ayant fait mourir *Vers et Prose*, Paul Fort n'avait pas été fâché de découvrir en Mlle Monnier une commerçante assez amie de la poésie pour lui acheter le stock de sa revue. Encouragé par cette expérience, il fit de la jeune libraire le dépositaire de la XVIII[e] série de ses *Ballades Françaises*, une plaquette intitulée *Deux chaumières au pays de l'Yveline*, datée de 1916, et sur le titre de laquelle, à la place du nom d'éditeur, figure la mention : « En vente à la librairie A. Monnier, 7, rue de l'Odéon. »

Par Paul Fort et par quelques-uns des auteurs du Mercure, la maison de Mlle Monnier, à la regarder rapidement, pouvait paraître se rattacher à la tradition symboliste. Et il est vrai que Laforgue, par exemple, n'y a jamais été négligé, non plus que les chansons de Maeterlinck et de Max Elskamp ou les premiers recueils de Jammes. Mais il est vrai aussi que par Mallarmé, Claudel et Gide, Mlle Monnier s'était trouvée de bonne

heure amenée à étendre le champ de ses curiosités et à se découvrir de nouvelles passions. Le *Barnabooth* complet de 1913, les *Eloges* de Saint-Léger, les *Poèmes* de Fargue, longtemps inconnus de tous les publics ou presque, n'ont vraiment commencé à réunir des lecteurs que lorsqu'on s'est occupé d'eux dans la boutique grise de la rue de l'Odéon. Fargue, pour qui la librairie Monnier était « la Boutique », n'avait pas de doute sur ce point. Ce fut par l'intermédiaire de Mlle Monnier qu'il réussit à écouler peu à peu ce qui lui restait des deux cents exemplaires de son *Tancrède* de 1911, dont il avait, je ne sais pourquoi, arraché les premières pages qui racontent « la première vie de Tancrède ». Mais, — me trompé-je? — il me semble que si les *Poèmes* de Fargue étaient présents rue de l'Odéon en 1916 et 1917, Fargue lui-même ne s'y montrait pas encore. En revanche, de futurs écrivains, inédits ou peu s'en faut, y venaient déjà, sous l'uniforme bleu horizon qu'il fallait alors endosser à partir de dix-huit ans.

Dans d'exquises pages consacrées à Raymonde Linossier, Mlle Monnier a rappelé la naissance de *Bibi-la-Bibiste* et l'impression de cette plaquette à l'imprimerie Birault, rue Tardieu, au pied du Sacré-Cœur. Apollinaire a parlé du curieux imprimeur qu'était Paul Birault dans son *Flâneur des deux rives*. Peut-être était-ce Apollinaire qui l'avait indiqué à Mlle Monnier et à Raymonde Linossier. Mais il n'est pas exclu que celles-ci aient été aiguillées vers l'atelier de la rue Tardieu par un des habitants de Montmartre, — Max Jacob, Pierre Reverdy ou Paul Dermée, — que la poésie, en 1917, attirait rue de l'Odéon.

La poésie n'a eu que par exception l'avantage de pouvoir compter sur le zèle des libraires. Toutefois, les succès de Valéry et plus récemment ceux de Prévert ont fini par persuader au moins quelques marchands que, de loin en loin, un recueil de vers parvenait à s'imposer. En 1917, cette conviction ne hantait encore personne. On eût dénombré sur les doigts d'une seule main les libraires prêts à accueillir et à exposer d'autres ouvrages

poétiques que ceux de Géraldy, de Zamacoïs ou de la famille Rostand. Pour se procurer *Alcools* ou *le Cornet à dés*, et même pour apprendre l'existence de singulières plaquettes signées de noms nouveaux et intitulées *la Guerre au Luxembourg*, *la Lucarne ovale*, *Spirales*, *Aquarium* ou *Sous le bélier de Mars*, c'est tout juste s'il était permis de consulter plus de trois ou quatre détaillants, que le Cercle de la Librairie devait tenir pour les anarchistes de la profession, à moins, et c'est plus vraisemblable, qu'il ne les prît pour des demeurés, condamnés d'avance à la déconfiture. En essayant de regrouper mes souvenirs, je ne trouve à citer ici que trois noms : ceux de M. Camille Bloch, établi alors boulevard Saint-Germain, de Mlle Berthe Weill, dont la galerie de la rue Taitbout se partageait inégalement entre la peinture et la poésie « modernes », et surtout celui de Mlle Adrienne Monnier (1). Il arrivait évidemment que, par mégarde, quelque grande librairie classée acceptât et mît en montre un recueil aussi insolite en pareil lieu qu'un canard à l'orange dans le menu à prix fixe des bouillons Chartier, et je me rappelle avoir un jour découvert à l'étalage forain de Stock, place du Théâtre Français, un curieux in-32, non pas gros, mais que son format faisait trapu et qui contenait les *Poèmes quotidiens* de M. Pierre Albert-Birot. Reste qu'il ne s'agissait là que d'une de ces surprises que les badauds de la bouquinerie n'oublient pas. Chez Mlle Monnier, au contraire, non seulement ces découvertes n'étaient pas rares, mais elles étaient courantes. On y apprenait la littérature. Je dirai même qu'étant donné le soin que Mlle Monnier prenait de passer au crible jour après jour la masse de ce qui s'imprime, elle apprenait à lire à ses amis, et pour ma part je ne doute pas d'avoir été souvent son débiteur.

Je ne sais si, à la Sorbonne ou ailleurs, s'écrira un

(1) A partir de 1920, il advint assez souvent que Mlle Monnier se fît éditeur, pour faire imprimer des textes qu'elle aimait. La poésie lui doit l'édition de l'*Album de vers anciens* de Paul Valéry (1920), les *Poèmes* de Georges Chennevière (1920) et les *Poèmes* d'Henry J.-M. Levet, précédés d'une conversation de Léon-Paul Fargue et de Valery Larbaud (1921). Et que ne lui doit pas la littérature! La première édition en français de l'*Ulysse* de Joyce, la collection du *Navire d'Argent*, la *Gazette des Amis des Livres*, etc.

jour une patiente histoire des lettres, de 1914 à 1940, mais je pense que si un chercheur s'applique à ce travail, il ne manquera pas de mettre mieux que moi en valeur le rôle exemplaire d'Adrienne Monnier. Au regard de la critique quotidienne que Mlle Monnier exerçait dans ses choix et dans ses propos, la critique imprimée ne saurait se flatter que d'une importance relative. Et puis, tout n'est pas de juger un livre sur la maîtrise de sa forme, la nouveauté de son écriture ou l'ingéniosité de ses images. Les meilleurs critiques ont toujours laissé percer dans leurs commentaires une expérience qui déborde largement leur bibliothèque et un appétit qui ne se borne pas à la lecture. Mlle Monnier aussi. Qu'elle parlât de la pluie ou du beau temps, des femmes nues des Folies-Bergères ou du rayon des chiens aux magasins de la Samaritaine, des mérites respectifs de la graisse et du beurre dans la préparation des fricots, on ne se lassait pas de l'écouter. Elle savait voir, jauger, soupeser et décider. Elle savait vivre. Cela me fend le cœur, qu'elle ait dû partir ayant perdu le goût de vivre plus longtemps.

Venue de plus loin encore...

par HENRI HOPPENOT

...Venue de plus loin encore, et ce jour hors du temps détachée de l'espace, enfouie sous le sable des siècles, quelle main s'en était la première saisie, de quel signe marquée avait-elle transmis à cet homme le message des astres et de la nuit, rejetée, peut-être, reprise, consacrée aux autels du désert, au présage de la dernière étape, et refusée à l'eau du ciel comme aux hasards des grèves, — mais la sueur, et les larmes, et le sang des bêtes sacrifiées sont la rosée que boivent les aires calcinées, — entre nous comme le gage du retour, la seule découverte de l'absence et la promesse de ce qui ne peut être partagé, cette pierre noire.

Invisible sur vous, suspendue à ce fil, le signe de l'attente et de la communion avec les âges, et tiède encore, pour vous seule, de la paume refermée, quand l'homme, sur un versant d'Asie, qui l'avait ramassée, épiait la première étoile. Rendue par vous à son pouvoir sacré, quand vous écoutiez les Mères, assistée des tribus éternelles. Et de très haut dominant le fleuve, sur cet escarpement aux échappées du ciel, un Sage avait parlé. Et de cet autre, qui se taisait sur la cime du monde, vous entendiez le silence. Et ce chœur qui s'élevait des bois et des vallées, cette fraîcheur des voix aux printemps du Royaume, vous n'en aviez pas refusé la grâce.

Car goutte à goutte, de toutes les huiles du monde, s'alimentait, au cœur de la ville, la clarté de votre

lampe. De la crypte autour de vous de tous les livres étagés, diffusée sur tant de sagesse et de bonté, dans le regard et sur les mains tendues, le feu le plus pur capté aux éclairs de l'esprit, et cet errant vers elle toujours ramené, au bout de tant de routes et de tant de sillages. Derrière tous les horizons acceptés, dépassés, il y avait la certitude de cette présence. Aux horizons de tant de nuits, il y avait cette lueur étendue de votre seuil à tous les seuils de l'exil, le signe et la promesse de cette flamme vivante, élevée, protégée par vos mains, et que seul votre souffle pouvait éteindre...

Rue de l'Odéon

par SIEGFRIED KRACAUER
Traduction de J.-F. Angelloz
et R. Niemann.

7, rue de l'Odéon — le clair univers des livres m'était un refuge constant durant les longues années de l'émigration à Paris (qui était aussi pour moi une petite patrie). Au milieu de cette clarté régnait Adrienne Monnier, presque toujours vêtue de gris et à peine plus sombre que son royaume. Je venais à n'importe quelle heure de la journée; de préférence l'après-midi, avant que dehors tombe le crépuscule. Elle causait avec moi ou bien restait silencieuse. Parfois, elle s'entretenait avec un autre visiteur, pendant que je me tenais devant les rayons ou que je restais assis, sans rien faire. Je me souviens encore d'un homme grand et fort qui lui parlait avec une vive insistance et la retint longuement. Que vient-il faire chez elle, pensai-je, avec un brin de jalousie. Dès qu'il nous eut quittés, elle me déclara qu'il s'agissait de Hemingway qui était sur le point de partir pour l'Espagne. De temps à autre, elle disparaissait dans l'arrière-boutique, nous abandonnant à nous-mêmes, mes livres et moi. Mais je la sentais encore présente; il me semblait que la pièce était une partie de sa personne et qu'un peu d'elle-même s'était communiqué aux volumes dans lesquels j'étais en train de fureter. Avec cela, elle était aussi discrète que son vêtement gris. Elle écoutait plus qu'elle ne parlait et vous regardait souvent, attentive, avant de répondre ou d'attirer votre attention sur une idée qui lui était venue

à l'esprit pendant qu'elle écoutait. Ses yeux étaient-ils bleus? Je sais seulement que son regard venait d'une profondeur qui me semblait être difficilement accessible. La clarté de son aspect extérieur, de la pièce et même de sa voix n'était pas une clarté ordinaire, mais le revêtement ou la forme d'un moi intérieur qui se perdait dans les ténèbres. Peut-être était-ce cette interférence d'un premier plan et d'un arrière-plan, d'un extérieur lumineux et d'un fond spirituel secret, qui m'attirait ainsi vers elle.

Non point que je me sois efforcé le moins du monde de découvrir son moi intime. Je crois qu'elle ne le voulait pas du tout. Si parfois elle paraissait froide et plutôt distante, c'est peut-être qu'elle ne désirait pas prendre elle-même conscience de sa personnalité la plus intime, de ce qui lui appartenait au fond d'elle-même. Mais tout étranger que je lui sois resté, je me faisais d'elle une image précise. Le trait de caractère auquel allaient ma vénération et mon amour — il reste gravé à jamais dans mon cœur — c'était ce mélange de rusticité et d'aristocratie que Proust ne se lasse pas de vanter chez la vieille Françoise et la Duchesse de Guermantes. Autour de ces personnages il y a encore la bonne odeur du terroir français et comme ils personnifient dans leur maintien et leur langage des siècles de traditions ancestrales, comment serait-il possible qu'ils ne fussent point d'une authentique distinction? C'est ainsi que je vois Adrienne Monnier devant moi. A cela viennent s'ajouter quelques petites observations qui m'aident à compléter cette image. Elle avait en elle quelque chose d'hésitant, une certaine manière de ne porter qu'avec lenteur un jugement ou bien de n'en point porter, qui m'incitait à penser qu'elle cachait bien des choses au fond d'elle-même et qu'elle devait se faire violence pour les divulguer. Lorsqu'elle exprimait enfin une pensée, on sentait avec une intensité presque perceptible l'effort qu'elle faisait pour être précise. Ce qu'elle disait était très sincère, très réel. Et puis, elle était tolérante et pleine de compréhension. Je me sentais toujours un peu gêné,

lorsque, cédant à un penchant irrésistible, je lui demandais — peut-être même après une conversation assez sérieuse — comme lecture des romans policiers, mais elle m'acceptait comme j'étais, — avec une légère pointe d'ironie — me semble-t-il, — sans jamais me faire de remontrances. Les jugements qu'elle portait sur les hommes et les livres étaient souvent trop modérés, à mon gré. (Elle se refusait seulement à lire les romans de détective, si j'ai bonne mémoire.)

Et c'est ainsi que je sentis très tôt déjà, ce dont j'eus confirmation, lorsque la guerre éclata, au delà de toute attente, — qu'elle était bonne et secourable partout où elle le pouvait. La clarté qui l'entourait venait de l'intérieur. A peine eut-elle appris par ma femme, au début de la guerre, que j'avais été interné en tant qu'ancien ressortissant allemand, qu'elle s'adressa à un de ses amis, M. Henri Hoppenot, du Quai d'Orsay, qui d'ailleurs obtint ma libération. Un autre de ses protégés, en faveur duquel il intercéda sur sa demande, était mon vieil ami Walter Benjamin, dont l'originalité la captivait. Benjamin qui, plus tard, à Marseille, avant de se risquer à franchir illégalement la frontière espagnole, me déclara dans un état d'esprit remarquablement serein qu'il avait pu malgré tout engranger bien des œuvres littéraires et qu'il laissait désormais au « soleil de la résignation » le soin de l'éclairer. Etait-ce ce soleil dont les rayons le brûlèrent quelques jours après à Port Bou? Mais tout cela vint plus tard, avons-nous dit. Jadis, lorsque ma femme et moi, immédiatement après ma libération, nous vînmes rendre visite à Adrienne pour la remercier, nous rencontrâmes chez elle Arthur Koestler qui était venu dans la même intention. Comme lui, Benjamin et moi-même, elle avait également sauvé John Rewald et d'autres intellectuels. Elle a miraculeusement détourné de nous tous une lourde menace. Et lorsque maintenant je pense à elle, je sais que la clarté de l'univers des livres où j'ai trouvé jadis un refuge, était un reflet de l'amour qu'elle portait en son cœur.

Au revoir, Mademoiselle

par RENÉ CHAR

J'ai eu pour Adrienne Monnier une amitié où sa personne si avenante et vive, comme un doux nuage gris teinté de rose, se dessinait à part égale avec une image féminine du siècle de Louis XIII et de Marie de Médicis, image que j'ai recherchée et quelquefois aperçue dans les peintures talentueuses de cette époque.

Je retrouvais toujours Adrienne Monnier avec plaisir. Nous allions dîner dans un restaurant proche de son domicile. Nous y mangions des truites qu'elle serrait dans ses courtes dents avec une pétillante gourmandise. Au retour, je me plaisais à la regarder marcher, traversant la place de l'Odéon de son pas balancé et lent.

Ma mémoire et mon affection ne la verront, certes, jamais morte. Dans son tombeau, il n'y a, je suis sûr, que deux petits doigts de nuit gardés par des planches.

Qui était...

par JEAN SCHLUMBERGER

Qui était cette Adrienne Monnier dont parlaient tous mes amis? Qu'était, dans ce Paris où je rentrais en janvier 1919, enfin démobilisé, cette boutique de la rue de l'Odéon qui semblait devenue le refuge de la vie littéraire? Je n'étais pas sans méfiance le jour où Gide me proposa de l'y accompagner, et certes je ne me doutais pas qu'au cours des années l'amitié m'y ramènerait si souvent.

Ce que je ne découvris que peu à peu, c'est à quel point cette petite femme intrépide, forcée de lutter chaque jour contre les servitudes harcelantes de la vie commerciale, aurait pu faire honte à bien des écrivains qui croient en mille choses avec plus de foi qu'en la littérature. Il y a bien des façons d'aimer les livres et elle tenait pour injurieuse celle des bibliophiles qui ne les recherchent que pour leur typographie ou pour leur rareté. Si sa foi fut si persévérante, si combative, capable de si longs dévouements, c'est qu'elle était fondée sur un sens inné des valeurs. Elle avait vu juste en se réclamant de ce qu'il y avait de meilleur dans l'équipe de la N.R.F., chez les unanimistes et parmi ce qu'on peut appeler, pour simplifier, la progéniture d'Apollinaire. Mais cet éclectisme intelligent serait resté superficiel s'il ne s'était appuyé sur une intime notion de ce que la chose littéraire a de vital, de destiné à braver la durée.

Ce recul par rapport à la production du jour, Adrienne Monnier ne le devait pas à une particulière

érudition mais plutôt, semble-t-il, à une constante confrontation avec la littérature anglaise, explorée en commun avec Sylvia Beach. Quiconque s'est approché de Shakespeare ne peut plus se méprendre gravement sur les ordres de grandeur; et, d'une façon générale, quiconque possède de solides points de comparaison dans une littérature étrangère est aidé à ne pas confondre l'accidentel et le permanent.

Ceux qui n'ont connu d'elle que sa spontanéité, la hardiesse de son goût, l'irrépressible vivacité de ses sentiments, croiront la retrouver tout entière dans sa savoureuse *Gazette*. Ils y reconnaîtront en effet le ton de sa voix, son enjouement, sa causticité, sa fine gourmandise et cette justesse verbale propre à qui vit en étroite liaison avec le monde concret; mais tout un aspect de sa nature continuera de leur échapper.

Je me rappelle ma surprise, un jour que je lui entendis prononcer, avec ce qui convient de piété et d'humour, le nom de ce Milarépa dont je me croyais un assez solitaire fervent. Du coup nous voilà partis dans une surenchère de louanges attendries à l'adresse de notre « gourou » et de son étonnante histoire; et du coup notre amitié s'était engagée sur un champ inattendu, débordant du domaine de l'esprit, dans celui qu'il faut bien nommer de l'âme.

Dans la demi-retraite à laquelle sa santé peu à peu la condamna, mon attachement s'accrut d'une estime grandissante pour une liberté de jugement qui s'efforçait de se défendre et pour un courage que l'euphorie de la jeunesse ne soutenait plus. L'énergie, Adrienne Monnier en avait toujours eu, mais c'était contre des obstacles qu'il y avait de la joie à surmonter; l'ennemi qu'elle dut affronter pendant les dernières années était de ceux qu'on n'a pas l'espoir de vaincre — et c'est là qu'elle a donné toute sa mesure.

Alors que Milarépa...

traduit du tibétain
par JACQUES BACOT

Alors que Milarépa s'était retiré au mont de neige Yolmo au Népal, dans un repaire appelé Caverne du Tigre, cinq déesses colombes prirent la forme de jeunes filles pour se présenter devant lui et demander la voie de la Délivrance.

Et Mila leur chanta ce chant :

« En trois versets tient toute la science à contempler.
En trois versets tient tout ce qui est à méditer.
En trois versets tient la règle de vie.
En trois versets ce qu'est le fruit. »

Voici les versets de la Contemplation :
« Le monde sensible est une composition de l'esprit.
L'esprit lui-même est une apparence.
Celle-ci n'est que reflet de l'égotisme. »

Voici les versets de la Méditation :
« Le délivré vivant est affranchi de la dialectique.
La lucidité n'est autre que l'état de sérénité.
Le réel apparaît dès que l'esprit reste immobile. »

Voici les versets de la Règle de vie :
« Elle est la pratique victorieuse des dix vertus.

Nul maître n'a de remède
Là où règnent les dix péchés. »

Voici les versets relatifs au Fruit :
« La Délivrance ne s'obtient pas autrement.
Après, il n'y a plus de renaissance.
Soyez résolues à devenir bouddhas. »

Des trois versets on retire un verset unique.
Le voici : « L'Essence des choses est le Vide. »
Un saint lama l'a composé.
Le commenter en longs discours est stérile.
Le réaliser en une fois est fructueux.

Adrienne Monnier écrivain

par JEAN AMROUCHE

Au fond de la plupart des œuvres d'écrivains, lorsqu'il ne s'agit pas simplement de purs divertissements mondains ou de travaux intéressés, on peut découvrir un aveu, une secrète proclamation, un besoin masqué et parfois ostensible jusqu'à l'exhibitionnisme de dire qui l'on est. A l'origine, il y a toujours un abîme béant entre le moi et le monde, un manque, une faute (la Faute); une blessure incurable, d'abord inconnue, puis découverte, explorée et aggravée dans les délices de la honte et de l'orgueil, peu à peu sublimée, transposée et assumée, enfin exposée comme le cœur brûlant de l'œuvre. Les mots de l'écrivain, toujours si particuliers, et comme inventés par lui seul, tirent leur lustre et leur virulence d'avoir subi cette trempe avant d'être lancés comme une arche par-dessus l'abîme originel vers quelqu'un ou vers des multitudes. On sait cela.

Mais, Adrienne Monnier? Quand fut-elle blessée du mal (ou de la grâce?) d'écrire? Quel désaccord, quelle faille entre sa vie et la vie de tous? On n'en voyait point. Au contraire, admirait-on parmi les soucis, les devoirs et le train de son activité, une oasis de calme, de silence et de lenteur, et comme un arc de lumière entre elle, les autres et le monde. Sa boutique évoquait moins le commerce des livres et la poussière des bibliothèques qu'une de ces salles de campagne où l'air sent le miel et les fruits. Le sourire des dents et des yeux dans l'ombre éclairée par son visage rond et limpide, excluait de toute évidence la nécessité d'un quelconque

discours. Elle était là, présente d'une manière si parfaite qu'il n'y avait rien à dire, et qu'il suffisait de regarder pour comprendre et recevoir tout ce qu'elle pouvait donner d'elle-même, et qui se trouvait offert sans défense mais non sans retenue.

Se sentait-elle, ainsi qu'elle était, trop riche, trop comblée, pour se satisfaire de dire merci à la vie? Il me semble que c'est bien la gratitude dont elle était pleine — comme certains mystiques — qui la força de prendre la plume. Non qu'elle eût songé à étendre son domaine, ou à compenser quelque manque, à remplir un vide. Mais la reconnaissance et certain enthousiasme raisonnable que peuvent inspirer au sage le simple fait d'être vivant créent le besoin lyrique de communiquer le plaisir et la joie par le commentaire circonstancié et l'offrande des choses tues.

Car la conversation où elle excellait, parlant peu et écoutant beaucoup, est soumise à des conventions auxquelles elle accordait valeur de rites. Il faut toujours y accroître la part de l'autre — Valéry, Gide, Claudel, Fargue, Joyce, et tant et tant —; et puis, c'est si amusant de ne rien dire, de faire un peu la bête, c'est si instructif de les écouter et de les voir vivre et prendre plaisir à *se montrer*. De la parole orale à la parole écrite, de l'homme en société à l'écrivain retranché du monde et seul sous sa lampe et devant son papier, le lien n'est pas toujours facile à nouer. Elle, qui entendit tant de choses, et qui avait tant lu, s'appliquait à développer en elle-même une expérience de la littérature qui ne devait rien à celle d'autrui.

Voulut-elle jamais faire œuvre d'écrivain? Elle s'y est exercée, comme tout un chacun, à l'âge où l'on se croit du génie. Si elle a connu la tentation de créer un monde, de changer la vie ou d'explorer les abîmes, il semble bien qu'elle ait opposé de très bonne heure une fin de non-recevoir à la visitation de Lucifer et de Prométhée. Rien dans ses écrits connus de moi n'est une confidence à elle-même. Tout y est adressé à d'autres.

Comment, à la suite de quelles épreuves a-t-elle conquis cet état de sagesse aristocratique et ménagère qui, chez elle, semblait être un état de nature? Je ne sais. Mais le fait est qu'elle s'était installée dans cette vie et dans ce corps mortel, ayant pris son parti d'être née et de devoir mourir, et qu'elle y trouvait son aise comme si les terreurs et les tourments étaient à jamais conjurés par l'usage de la raison. Ce monde-ci la contentait, dont elle savourait le spectacle naturel avec autant de plaisir et d'attention que les spectacles montés par les hommes. Comme elle savait lire et tirer parti des apparences! Comme son esprit et tous ses sens savaient d'abord s'y fixer, en jouir jusqu'à l'épuisement du plaisir de voir, d'entendre, de se perdre, retardant jusqu'à l'extrême le temps de la réflexion, et le moment où la mémoire et le jugement entrent en jeu pour recréer ce qui fut d'abord intensément éprouvé dans la participation ou dans la communion.

Son art de dire est en étroite correspondance avec son art de vivre. Ses écrits nomment, désignent, évoquent, peignent ou décrivent des objets réels, avec lesquels elle a eu commerce, et que la vie portait vers elle de qui l'accueil précédait toujours l'offrande. On voit bien comme, dans ses merveilleux comptes rendus, l'imagination est bridée, sévèrement contrainte à ne rien inventer, mais à retrouver, à restituer de concert avec la mémoire les choses telles quelles, à les rejoindre où elles furent, où elles sont, afin qu'elles résident *ici* dans les mots. *Cela a eu lieu, je l'ai vu tel que je le dis, avec la joie que j'y ai prise,* voilà ce qui sous-tend la plupart des *Gazettes*. L'enjouement, la familiarité du ton, loin de masquer le sérieux, la gravité du témoignage, au contraire les rendent plus sensibles à l'oreille et au cœur. *Cela a eu lieu,* et j'entends comme un lointain écho du *que cela soit*. Un tel rapprochement déplairait sans doute à Adrienne Monnier comme une inconvenance. Mais je dis ce que je sens, et il y a, dans la prose de certaines *Gazettes*, un ton et un rythme de grandeur qui s'apparentent aux Psaumes, à ces inventaires

d'objets qui l'un après l'autre sont appelés à comparaître dans le langage.

Et cela, cette réussite d'écrivain, s'est produit malgré elle, et parce qu'elle avait renoncé aux commodités de la fiction. En toute conscience. Je touche ici, il me semble, l'un des points les plus sensibles du débat entretenu par Adrienne Monnier avec elle-même, à ces moments où il ne s'agissait pas seulement de soutenir avec vaillance sa condition parmi nous, mais d'affirmer ce qu'elle était, ce qu'elle voulait être face à elle-même. Il faut avouer que dans cette attitude se confondent une humilité extrême et un extrême orgueil. On se tromperait fort en se la représentant comme une résignée, ou comme une révoltée. Elle était au delà de la résignation et de la révolte. Il y avait en elle un courage à vivre, une lucidité militante et un héroïsme soutenu et secret. Elle avait choisi le bonheur de vivre, ou plus exactement, elle avait choisi de transformer le fait de vivre selon ses propres normes, en bonheur. C'est dire qu'elle avait une manière de religion, au sens fort de ce mot. Dans la pratique de cette religion et l'exercice d'une foi sans transcendance, il est clair que les arts, et particulièrement la littérature, n'étaient, pour Adrienne Monnier, que des moyens subordonnés à une fin plus haute : une certaine manière pour l'homme d'obtenir de lui-même et de la vie le parti le meilleur. Il s'agit bien d'une science difficile et intransmissible, car elle périt tout entière avec celui qui la fait en même temps qu'il est fait par elle; toute pareille sans doute à cette science qui est sous la science qu'un personnage de Claudel ne craint pas de nommer ignorance. Elle se réduit à l'acquisition — si l'on peut ici parler d'acquisition — de la « juste et ineffable mesure intérieure », pierre de touche des hommes comme des œuvres. Elle procure à qui la possède ce qui manque souvent aux plus grands créateurs, le pouvoir de « voir n'importe quelle action, n'importe quel objet dans sa félicité ».

Soleil de Monterrey

par ALFONSO REYES
traduction de E. Noulet

Pour la couronne d'Adrienne Monnier.

Dans mon enfance, nul doute :
le soleil me suivait.
Il allait derrière moi
comme un chien dans les jupes;
tendre, échevelé,
si clair et si jaune :
soleil, mi-sommeil
qui suit les enfants.

Il sautait de cour en cour,
il se vautrait dans mon lit.
Quelquefois on l'écartait,
je crois, d'un coup de balai.
Toutefois, le lendemain,
il était, là, auprès de moi,
tendre, échevelé,
si clair et si jaune :
soleil, mi-sommeil
qui suit les enfants.

(Ce fut un feu de mai
qui m'arma chevalier :
J'avais, moi, l'Enfant Errant,
le soleil comme écuyer)

Le ciel était indigo
et la maison toute en or.
Ah, quel soleil radieux,
j'en avais plein les yeux!
C'est une mer, dans ma tête,
où que j'aille, lumineuse;
même sous un ciel fermé,
combien m'est lourd le soleil!
Combien me blesse, en moi-même,
la citerne de soleil
qui voyage avec moi!

Enfant, l'ombre ne connus
mais toi, réverbération!
Chaque croisée, du soleil,
chaque chambre, des croisées.
Dans la maison, les galeries
tendaient des arcs de clarté;
comme des braises brûlaient
dans les arbres, les oranges.
Et le verger se dorait
d'une lumière vivante.
Ils étaient, les paons royaux,
parents du soleil.
A chaque pas le héron
se mettait à flamboyer.

Le soleil se dévêtait
pour mieux se coller à moi,
tendre, échevelé,
soleil, mi-sommeil
qui suit les enfants.

Quand je quittai ma maison
avec hardes et bâton,
je dis en mon cœur : « Tu portes

du soleil pour une vie! »
Un trésor qui ne s'épuise :
je m'en sers, point je n'en perds.
Je porte tant de soleil
que tant de soleil me lasse.
Enfant, l'ombre ne connus,
mais toi, réverbération!

Pendant des années...

par ANDRÉ CHAMSON

Pendant des années, je suis allé rue de l'Odéon, chez Adrienne Monnier, sans dire un mot à personne. Je changeais mon livre et je partais. Je ne me sentais pas à l'aise, dans cette boutique. On y coudoyait trop la gloire. Je me demandais pourtant si ce Georges Duhamel qu'on voyait, parfois, parler avec Adrienne était celui qui avait écrit la *Vie des Martyrs*, si ce Jules Romains avait écrit les *Copains* et si ce Paul Valéry avait composé la *Jeune Parque*. Un petit provincial, dans ses premiers temps de Paris, est toujours tenté de mettre en doute la réalité des hommes illustres... Malgré cela, je n'imaginais pas que je pourrais, un jour, bavarder, comme eux, avec Adrienne.

C'est elle, un soir, qui me parla. Sans en avoir l'air, depuis plusieurs mois, elle avait suivi mes lectures. Elle savait très bien quels étaient les livres que j'aimais. Elle s'était amusée à faire la connaissance de cet inconnu qui faisait changer ses fiches, d'un air rageur, sans jamais parler à personne.

Vite apprivoisé, le muet devint loquace et confia ses secrets. « Alors, vous écrivez? lui demandait Adrienne en simulant la surprise. Je m'en doutais bien un peu, ajoutait-elle aussitôt. Il faudra me montrer des choses. Rien ne presse... Quand vous voudrez. Mais non, mais non, je ne m'intéresse pas seulement aux personnages célèbres... la grande joie, c'est de découvrir... Du reste, vous savez, les gens célèbres, ils ne l'ont pas été en naissant. On commence toujours par être inconnu. »

Cette filandière de la gloire, — de la gloire des autres — cette brodeuse — par vocation de famille — de la tapisserie littéraire de notre époque, accordait autant d'attention à ses abonnés sans nom qu'aux plus illustres de ses familiers. Sa maison était la Maison des Amis des livres, mais les amis des livres étaient aussi ses amis. Comme un chien de race trouve le gibier au milieu des bois et des ronces, elle savait découvrir, au milieu de cette foule, ceux qui écrivaient en secret. Elle les amenait à lui faire des confidences, à lui confier des manuscrits et son jugement était vite fait. Elle avait alors une façon de dire : « Mais, vous savez, c'est bien... C'est même très bien... Ce n'est pas mal du tout... » et, quand ses protégés commençaient à publier leurs premières proses ou leurs premiers vers : « Ça, mon vieux, c'est un bon bouquin... C'est peut-être même un grand bouquin... Vous allez voir, maintenant, comme tout est difficile. »

C'est ainsi qu'elle a dû parler à Jean Prévost, à Saint-Exupéry, à tous ceux qu'elle embarqua avec elle sur son *Navire d'Argent* et qui furent ses gabiers de hune et ses matelots de manœuvre. Je fus de cet équipage et je me souviens de nos escales, des soirées que nous passions dans l'appartement aux plafonds bas, en nous reposant de nos aventures, de nos premiers voyages en mer. Notre amie avait l'art de mélanger l'éloge à l'appel à la rigueur, la parole flatteuse et le petit coup de garcette. Elle avait la dent dure et le regard bienveillant.

Je crois encore entendre sa voix, cette voix naturelle et, pourtant, un peu apprêtée, comme une belle toile séchée au soleil sur les herbes d'une montagne. Il y avait toujours ce mélange du concerté et du naturel dans tout ce que faisait Adrienne. Parisienne, sans doute, et rompue aux façons de vivre de cette ville, il ne lui fallait jamais bien longtemps pour redevenir une fille de la Savoie. Si elle était raffinée, elle aimait à parler dru, pour faire sentir qu'elle n'avait pas peur de la vie. Le fond de sa nature était d'être généreuse. Elle l'était à la façon dont on pouvait l'être encore, au

début de ce siècle, dans ces vieilles provinces où les styles sont en retard. Il y avait en elle un peu de l'esprit de quarante-huit, un goût de la liberté, une chaleur fraternelle et, peut-être même, quelques fleurs bleues qu'elle ne laissait pas voir à tout le monde. J'ai gardé un petit bouquet de ces fleurs, entre les pages de ma mémoire, signets de tendresse et de gratitude pour celle qui fit tant pour nous pendant nos années de jeunesse.

Patronne des Lettres, au sens religieux du mot, elle ne l'était pas comme une sainte patronne avec des vertus sans défauts. Elle a pourtant fait quelques miracles, des miracles au jour le jour, qui n'avaient pas l'air d'en être. Elle a veillé sur trois générations d'écrivains — quatre peut-être — en les poussant à donner le meilleur d'eux-mêmes. Servante de la gloire, de cette gloire qui n'attend rien que de la communion du lecteur et du livre, elle était moins attentive aux succès qu'elle ne l'était aux promesses. Quand ses amis étaient devenus glorieux, sans jamais leur être infidèle, elle se tournait vers les jeunes... Les jeunes d'aujourd'hui sauront-ils qu'ils auraient été de son équipage, si son navire avait pu revenir dans nos ports?

La jeune doctoresse

par JULES SUPERVIELLE

A Adrienne Monnier,
pour essayer de la faire sourire une fois encore,
cet amour imaginaire.

Gentille oreille qui m'écoutes
Le cœur, son chant et ses raisons,
Et le souffle de mes poumons
Et tout ce qui doute et redoute
Dans notre battante prison.
L'âge ne fait pas plus de bruit
En moi qu'un papillon de nuit
Et pour te sembler moins morose
Je te cacherai sous les roses.
Moi qui pourrais être ton père
Je préfère être ton ami
Si je le suis moins qu'à demi,
Par les yeux on se désaltère,
On calme la soif d'infini
Qu'à chacun de nous Dieu remit.
Et tant pis si l'on est trop sage
Pour en faire un si mince usage,
Mais rien n'est mince quand deux corps
Rapprochent leurs graves trésors.

Parler d'Adrienne...

par SOLANGE LEMAÎTRE

Parler d'Adrienne, c'est l'évoquer d'abord telle qu'elle m'est apparue à notre première rencontre, il y a plus de trente ans maintenant, dans sa célèbre robe grise, au corsage ajusté et à l'ample jupe longue froncée à la taille. Il ne lui manquait que la coiffe pour ressembler à une religieuse, — mais n'était-elle pas, après tout, une religieuse de Lettres?

D'une rondeur charmante, son clair visage rose de blonde s'illuminait d'yeux noisette, bien vivants, malicieux à l'occasion. Ces mêmes yeux pouvaient devenir subitement doux et graves devant une peine devinée ou une détresse qui s'exprimait. Car, inné et non acquis par l'âge, le don de compassion que possédait Adrienne lui avait été sûrement octroyé par quelque bonne fée.

Quand on franchissait le seuil du 7, rue de l'Odéon, on n'apercevait d'abord qu'Adrienne assise à sa table, souriante, puis, peu à peu, comme des vagues sur une plage, le flot des livres s'avançait vers vous plutôt qu'on ne se dirigeait vers lui. On était submergé par la quantité de volumes. Il y en avait partout, tapissant les murs de haut en bas, ou bien s'étalant sur les tables qui entouraient celle de notre amie placée au centre. Et il y en avait encore et encore dans les pièces avoisinantes. Oui, aux Amis des Livres, Adrienne flottait au milieu des livres et le visiteur plongeait à son tour dans cet Océan. C'était passionnant, car la prêtresse du lieu, si on l'interrogeait, n'imposait jamais : elle parlait d'une manière qui faisait venir l'eau à la bouche. J'emploie

cette expression presque malgré moi. Elle convient si bien à notre chère Adrienne, qui était un peu gourmande, ou plutôt qui avait « le palais fin ». Elle appréciait la bonne chère qu'elle savait d'ailleurs accommoder aussi bien que n'importe quel cordon bleu. Je me souviens de petits plats mijotés au 18 rue de l'Odéon où l'ordonnance du repas était parfaite et le café extraordinaire. Je n'osais plus inviter Adrienne chez moi après de pareilles agapes. Pour elle la cuisine était un art qui en valait d'autres, et cet art équilibrait fort bien, ajoutait-elle, l'activité littéraire.

J'ai tant de souvenirs divers d'Adrienne, échelonnés dans le temps, qu'il m'est difficile de choisir celui-ci plutôt que celui-là. Sans doute en ai-je oublié quelques-uns parmi les meilleurs. La mémoire manque parfois de discernement dans ce qu'elle décide de fixer ou de vous présenter quand on fait appel à elle. Mais je pense qu'Adrienne m'approuverait de ne pas repousser les souvenirs gastronomiques, auxquels personne ne songera, et même de leur faire une petite place aujourd'hui, en marge de la littérature.

En 1935, le 1er ou le 2 janvier, Adrienne dînait à la maison avec Sylvia, Fargue, Romains, les Jean Prévost et Francis Poulenc. Elle se mit à analyser d'une façon très poétique les mets qu'on lui servait, leur découvrant une vertu vivifiante si subtile qu'il nous sembla manger une nourriture destinée aux anges. Pourtant, à la fin du repas, elle nous montra, caché sous son pain, un morceau de je ne sais plus quoi, fourré aux champignons, qu'elle avait aimé et choisi de garder pour « la bonne bouche », expression bien à elle signifiant qu'elle voulait le déguster avant le dessert. Tout le monde l'approuva et nous nous remîmes à goûter de ce farci aux champignons dont malheureusement il ne restait guère. La reine de la fête triomphait avec sa « bouchée ». — C'était un vrai dîner de POTASSONS!

On m'a souvent demandé ce qu'Adrienne entendait par potasson quand elle disait de quelqu'un : « c'est un vrai potasson ». Le mot de potasson avait été inventé

par Fargue et s'appliquait à tous les familiers qui avaient le privilège de pénétrer dans l'arrière-boutique, en particulier le mercredi après-midi, jour de fermeture de la librairie. Aussi nombreux que variés étaient les potassons, depuis L.-P. Fargue à telle jolie femme, en passant par Valery Larbaud, Raymonde Linossier, Francis Poulenc, Marcel Ray, Pivet, l'avocat Chanvin et tant d'autres.

Chère Adrienne, que d'heures heureuses nous vous devons, que d'amitiés nées sous vos auspices! Mais nous vous devons surtout le merveilleux rayonnement de votre esprit qui nous versait la nourriture spirituelle, la vraie nourriture celle-là! — qui créait l'atmosphère unique de votre Librairie dont vous étiez l'âme, la donneuse de Lumière. Toute visite qu'on vous faisait était un enrichissement. Aussi sommes-nous nombreux à vous aimer et à déplorer ensemble la perte que nous cause votre disparition. Nul de nous ne vous remplacera, nul ne vous oubliera.

Je ne crois pas à la mort, vous le savez, puisque ce sujet fut un grand sujet entre nous. Je veux dire la mort qui sépare définitivement. Vous êtes absente et toujours présente à la fois. Si nous ne vous entendons plus, peut-être est-ce parce que nous ne savons pas écouter, être assez attentifs. Mais je m'imagine que vous nous comprenez. Je vous dis : merci de ce que vous avez été, merci de ce que vous nous avez donné. Et : au revoir.

La raison infinie

par ARCHIBALD MACLEISH
traduction d'Anne-Marie Bauer.

Pour Adrienne.

1

Le rôle de l'homme, pensait Rilke
Est de changer la planète en ange —
Les ferments de notre cœur mortel

Transformant en je ne sais quoi de riche et d'étrange
Le verger natal, le ciel de Tolède :
Traduire en âme ce que nous voyons, telle est notre raison de vivre.

L'ange en a besoin, telle est la clef, disait-il,
Non une nécessité intérieure à nous — or aucun ange
Ne lui a donné la réponse qui aurait nourri son cœur.

2

La vérité est plus proche du vrai.
La vérité, c'est que cette nécessité vient de nous.
L'homme est une créature à laquelle il importe de comprendre.

Jusqu'à ce que nous déchiffrions ces formes, ces figures, ces fleurs.
Ces visages détournés de nous, qui tous nous échappent,

Tout nous échappera — nuée d'heures
Tourbillonnant autour d'un brasier qui s'enflamma
Quand? Pourquoi? A quelle fin? Et pour quelle durée?

3

Avare qui recueilles le moindre sens des étoiles, homme!

Toi qui découvres le poème oublié par le clair de lune,
L'éternité, voilà ce qu'assemblent nos errants,
Image après image, en dehors du temps — branche coupée
Fleurissant en vase. Notre Père,
Toi qui seras à jamais, c'est ce corps misérable
Mourant dans chaque fossé, qui T'a fait naître, Père.

4

Notre rôle d'homme est de racheter le dieu
Noyé dans ce temps qui est espace, dans cet espace
Qu'enferme le temps : de reprendre aux eaux de la mer Tyrrhénienne
Le marbre à la dérive, le froid visage de l'homme.

Je vivais en ce temps-là...

par DENIS DE ROUGEMONT

Je vivais en ce temps-là, terminant mes études, dans la petite ville de Neuchâtel, et nous étions passionnément surréalistes, comme nos aînés avaient été d'Action Française, ou encore anarcho-gidiens, avec un sérieux redoutable, — pensant au fond tout autre chose que ceux de Paris, et nous donnant le ridicule de vouloir vivre ces doctrines. Inquiétude et ferveur étaient les mots de l'époque. Age d'or de la Littérature, qui triomphait dans le temps même que nous pensions la renier comme telle, au nom de l'Aventure, de la Révolution, ou de quelque règle de vie, mais subversive bien entendu. L'un des deux temples de ce culte (l'autre étant comme on pense la N. R. F.) se cachait derrière une vitrine très savamment discrète de la rue de l'Odéon.

Il n'était pas lieu de Paris que j'avais l'impression de mieux connaître, sans y être jamais entré. Boutique de gloire où fréquentaient nos Dieux! Nous en connaissions la légende. Apollinaire avait discouru là, devant le jeune André Breton immobile et muet d'admiration, comme transfixé. Valéry venait y bavarder avec Fargue et Larbaud, peut-être même parfois avec l'homme du mystère dont l'improbable nom venait de s'inscrire au fronton d'un considérable poème. (Nous en avions appris par cœur de longs fragments, faute de pouvoir acheter l'édition rare.) Bon pour ceux qui n'y « croyaient » pas, d'entrer là sans façon ni vergogne pour acheter banalement un livre : alors que l'on risquait de se trouver tout d'un coup devant Gide, Claudel, ou James

Joyce conversant comme de simples humains avec la desservante du sanctuaire, en robe de bure nouée d'une cordelette.

Tels étaient à nos yeux les prestiges de l'enseigne « à jamais littéraire » de la Maison des Amis des Livres. (*Commerce* en éloignait toute idée commerciale...) Bien des années plus tard, je devais découvrir que le culte des Lettres chez Adrienne Monnier était à la fois plus sérieux et plus aimable que tout cela, et ne se plaçait à vrai dire que sous la seule invocation « du grand saint San Sérémoni » célébré par Valery Larbaud. Je nous vois encore dans sa petite cuisine, en train de peler de fines patates pour un dîner improvisé. Je rentrais d'Amérique, je voulais tout savoir sur nos amis, leurs œuvres et leurs vies : j'avais couru tout droit rue de l'Odéon, comme à la source la plus fraîche et la plus sûre...

Qu'est devenue la série de photos en couleur qui furent prises à la veille de la guerre dans l'appartement d'Adrienne? De l'ancêtre Claudel aux jeunes d'alors, tous ceux qu'elle estimait défilèrent un à un devant l'objectif — bien nommé — de Gisèle Freund. Ce choix des élus d'Adrienne, qu'on pourrait publier en album, ne ferait-il pas un bel hommage à sa mémoire? Il faudrait y ajouter les descriptions vivaces, incisives et toujours amicales qu'elle donna de plusieurs des modèles dans son *Navire d'Argent* et sa *Gazette des Amis des Livres :* autant de petits chefs-d'œuvre d'intelligence du cœur. Quel art ferme et subtil, quel familier respect du langage et de ses artisans, et quel savoureux naturel! Aurions-nous perdu avec elle ce qu'elle a servi mieux qu'elle-même, et plus gracieusement que personne?

Lieux lointains

par HENRI MICHAUX

Ici les morts débarqués d'autres planètes viennent résider, ceux qui ailleurs n'avaient pas trouvé leur place. Ils viennent silencieux, loin des exigeants, des éternels exigeants, se tapir pour remourir encore, pour remourir doucement.

Ici personne ne cherche à posséder la carte maîtresse. Personne ne fait ombre à personne. Le vivant est l'ami du défunt et, s'il le faut, son père, ou, s'il préfère, son fils. Tout égal, avec une pincée de tout remplissant la vie éternelle.

L'eau soumise nous enveloppe. Comme les soirs sont beaux avant l'ensevelissement! Oubli, oubli sous les palmes.

Les esprits nous guident, nous ravissent le cœur et la volonté, nous montrent la grandeur derrière la petitesse, la grandeur.

En conséquence de notre abandon, les esprits nous soutiennent, soudains parfois comme rhinocéros qui chargent, intenses parfois, à faire crier, fous parfois, comme une danse dans un filet d'étincelles.

Il faut cesser de lutter. La prudence, l'expérience, la soif même de l'insensé le commande. Par le golfe, le monde lointain.

. . . . . .

Ici est la patrie de ceux qui n'ont pas trouvé de patrie, cheveux de l'âme flottant librement.

La poésie d'Adrienne Monnier

par RAYMOND SCHWAB

En peu d'espace, à très modeste bruit, la poésie d'Adrienne Monnier n'a pas beaucoup demandé aux hommes, s'est à elle-même créé des exigences qui restèrent des interrogations. Révélation presque aujourd'hui, qui ressort de la mémoire d'un fidèle et de deux plaquettes discrètes jusqu'au subreptice.

En avril 22, *La Figure* cherche son corps entre quinze pièces courtes. Adresses de dévotion et prières propitiatoires devant les principaux autels pour lesquels le sanctuaire feutré de la rue de l'Odéon a creusé ses niches. La nouvelle libraire, au moment de s'avouer jeune poète, demande le pain et l'accolade au chef d'armes, Jules Romains :

Après sept ans de service
Fait pour toi et pour tes frères
Tu me donnes privilège
De m'asseoir à votre table.

On croit entendre une fin de conversation, — si souvent, l'écriture d'Adrienne Monnier semble un autre degré de la causerie, effective ou intérieure.

L'auteur de la *Vie Unanime* va rééditer son poème avec une sorte de manifeste rétrospectif; il vient de professer au Vieux-Colombier, et publie avec Georges Chennevière, un *Petit Traité de Versification;* événement chez

les Amis des Livres; on lui en parle, ne dit-il pas : mais et vous? on ne manie pas tant de bouquins, on n'entre pas si intelligemment dans ceux-là sans en sortir pair et compagnon.

Cette première plaquette a toute l'allure d'une réponse écrite à douze questions personnelles que sont autant d'écrivains choyés, c'est-à-dire en partie revécus. En partie : dans l'entraînement on pressent un cran d'arrêt. Nos yeux restituent le colloque, la jeune femme avec sa façon douillettement malicieuse de pencher la tête, ce qui ne veut pas dire abandon en dépit de l'acquiescement, un clair regard amicalement acéré, qui veille, s'élance, dose :

Mon art est encore peu sûr,
Et vos lois me semblent dures,

— on s'excuse, non sans quelque trait qui pourrait être à double entente, il reste du quant-à-soi. Va-t-on faire le dernier saut? Dans cette littérature la vie n'a pas dit son dernier mot. On est sceptique sur un chemin d'assurance, ravie après tout, non tout à fait résolue à quitter le camp des Amis pour celui des Faiseurs de livres. Encore ou déjà une œuvre-gazette. On pince un peu les lèvres et sa jupe; révérence a plus d'un sens :

Mais armée de ta science,
Je saurai forcer le vent
Capricieux à devenir
Un souffle pur et constant.

On dit ça; et puis on y repense.

Premier chant en brisures de ris : sourires pour conjurer le maître de ne pas laisser aller trop seule l'apprentie-sorcière. En revanche, une « figure sans traits » et qui entend rester dans ce poste prénatal, c'est une interrogatrice qui livre moins ses papiers qu'elle ne demande les vôtres.

Entre-deux-guerres; euphorie de l'unanimisme; en même temps qu'éclatent les réserves d'humanisme qui gonflaient un *Livre d'amour* et qui de *Vie des Martyrs* mènent la fraternité aux Salavin, s'amplifient mainte-

nant, pour faire une âme des villes et tenter une poétique universelle, les promesses qui d'emblée avaient remué l'Ecole Normale et les auditoires d'Antoine.

Ce qui séduit aussi, c'est la construction d'une technique; recette pour transmuer en matière poétique les « secousses » reçues « de la réalité »; système « parfaitement cohérent », et par là agissant sur des générations réceptives. Chez la disciple, l'allusion d'un esprit davantage « capricieux » à un avenir de « souffle constant et pur » traduit en langage d'espérance une probable appréhension, ou défiance de soi. Dans le principe même du groupe de l'Abbaye n'y avait-il pas un effort conscient pour surmonter le Discontinu incarné dans le nouveau siècle? le Discontinu, n'était-ce pas davantage la ligne d'A. M.?

Je me remets en face de son sourire sérieux : ces nouveautés poétiques, *elle se fait leur plutôt qu'elle ne les fait siennes*. Sa poésie, parti nettement pris et œuvre non tout à fait décidée, achève de caractériser une humaine avant que ce soit un écrivain : âme d'ardent passage pour la flamme d'un temps. Ce qu'elle dit *A Paul Claudel*, dans le domaine spirituel, de sa « tendre obéissance » vaut pour toute une attitude plus profonde chez elle que sans doute on ne l'aperçoit :

Le matin me verra pleurant de ma faiblesse,

— qu'elle fût moins frileuse et le beau vers lui était, on le voit, naturel.

Une note du poème liminaire, en bas de page, marque tout l'imprévu de ceux qui vont suivre; par eux se composera la « figure sans traits » : qu'est-elle sinon tout l'irréel d'une réalisation? « source de ma grandeur », dit-elle, et là des accents qui émeuvent :

Esprit noir et puissant dont le double conseil
Vers des buts sans chemins presse et trouble mes pas.
Je sais ton nom trouvé dans la torture...
Il est sonore et beau par ses lettres premières,
Mais s'achève en un pied indigne de sa tête,
Et la pudeur le fait plus secret que la peur...

On touche à quelque drame où sont intéressés, probablement encore, l'impitoyable *Zeitgeist*, sûrement les apprentissages de la voix individuelle, et tout ce qu'autrui ne saura pas des problèmes vitaux d'une personne, elle ne les disant au plus qu'à mi-mot d'un langage qui demeure pour partie un masque.

Du moins saisit-on toujours — et qu'est-ce que notre histoire littéraire, tout ce besoin d'un *Who is Who?* des morts? — un penchant, chez cette créature affirmée mais évasive, à s'identifier avec des formes de vapeur et des conjurations de fantôme. Cet Esprit qu'elle fait monter et dont elle refuse le nom, ce ne sont pas vraiment les traits qui un à un lui manquent, pourtant il n'obtient le visage de personne; il a plus envie de servir que d'être. La gardienne qui souffle sur le bûcher ne tient pas essentiellement à démêler quel héros s'élève dans la fumée de la chaudière.

Après Romains, qui déclare la foi un « toxique », c'est aux négateurs lucides, Valéry et Gide, à Fargue magicien du dérisoire, qu'elle se sent le moins dépareillée. On peut tenir pour multivalente cette déclaration :

...Moitié ferme et moitié couvent,
J'ai fait ainsi ma librairie.
Mais moi je n'ai pas de Dieu!
Ce nom m'offense, me blesse
Jusqu'au cœur de mes racines...

Cri plus général dans une âme qu'elle ne le sait. En chacune est autre la forme de l'amour. Celle-ci, singulièrement indirecte, habite des répercussions; une passagère, aussi hôtesse, a besoin d'un double, d'un multiple, qui lui renvoie une image, exaucée ailleurs, d'elle-même. Ai-je tort de sentir quelque chose de tragique, de mal résigné, dans la strophe suivante?

Le voyageur perdu
C'est moi qui le ramène,
Je me réchauffe au feu
Que j'allume pour lui;

quel aveu humble et fier! et cette bonne volonté qui n'attend pas de grâce :

Je mêle à ses prières
Ma voix pleine de nuit.

Quinze poèmes tirés en 1923 à 357 exemplaires, onze poèmes composés en 23-24, inachevés, et tirés en 26 à 75 exemplaires, — plus, la même année, « deux poèmes » (*Miserere* et *Astaroth*) dans le *Navire d'Argent*, les seuls dont on puisse dire qu'ils aient été « mis dans le commerce », — cela fait un ensemble dont les dimensions en tout sens impliquent une forte proportion de secret.

Du secret, il en reste accroché à toutes les articulations de cet art qui, lui non plus, n'accepte entièrement son nom. Rien n'y est moins postulé que la pleine lumière et la grande sonorité; aussi bien sa musique propre que sa fatalité est d'observer l'ordre du murmure, et cependant les facettes, les arêtes, y paraissent coupantes. Ce qui touche est justement ce jour tout ensemble tamisé et dur dans lequel est franchement placée une aventure entre toutes, avec ses zones encore d'imaginaire, une aventure de la personne humaine. Eclairage où l'on verra ses rapports avec elle-même plutôt que la grande affaire d'une œuvre avec nos mémoires. Je crois que c'est du côté de celles-ci que n'a pas voulu être résolue une certaine équivoque, — mais qu'en sais-je? Ce que je crois comprendre, c'est un être interdit en face de soi, et qui finalement écoute résonner un accent qui n'a été à personne :

Un cortège de moi semble en de longs portiques
Attendre avec émoi l'ouverture de portes... (Astaroth)

En retrait de ce débat sans fin entre être et œuvre, qu'on appelle la littérature, ce murmure retenu est d'une personne qui n'a pas tout à fait passé du peuple où se lèvent les témoins dans celui où l'on réclame des témoins.

L'olifant des colubridés

par MICHEL LEIRIS

I

Célébrité du plat séjour
BIFUR *les angles se blêmissent*
érectile? Non,
mais éruptible!

Volcange du matin,
le Vésuve crie :
c'est le Jet-du-cric.

★

Repliez vos bannières de ruoltz,
les petites cuillers sont mes petites amies.
Calcutta, à Calcutta les Thermes
de Caracalla!

Pioché-je plutôt le roc,
callosité des nuages...

★

L'âge se boursoufle comme une eauge
un étiage de lumière

Buvez du lait à cet étage
la page est blanche comme du lait

et pistil me foudre le pollen...

★

Criblé comme une amphore
forme de montgolfière
la fièvre de la porte folle de ses gonds
de son corps de serrure

ô y mettre ma clé

II

Lécheuses d'ombre les courroies se transmettent
un vent coulis
rageuse de cinabre et de morale printanière
un échec de cristal
les tours sont les pivots du ciel
une belle lune y accroche les nuages et ses
pendants d'oreille
un masque de moellons
quand les grêlons se fondent avec les étincelles

★

Collier d'ombre senteurs futiles s'en vont de pair
talus des liens et des cyprès blessures de sel
les pendeloques de cire battent la forme des statues
Si l'amour même...
et mène aux assises la cantilène des lueurs
rugueuses labour des jours
et des jeûnes de feuilles équivoques
tempèrent la pluie
climat des cimes

★

Funèbre niveau d'eau
le vent têtu s'arrête et plonge
il casse la ligne des chartes naturelles
L'ondoiement se propage sur la paume et la fraîcheur
glisse au cœur vif mûri [*riveraine des cils*
et couche le joug prédestiné
quand la voile se sépare de l'axe cru des heures
retourne et sécrète mineure
la poix des ronces

★

Post (trop post)-scriptum

Ces bribes, puis-je les extraire des années 20 *dont elles datent, pour Adrienne Monnier, elle qui n'a plus de date?*

Adrienne Monnier

par JULES ROMAINS
de l'Académie Française.

La connaissance, l'image essentielle d'Adrienne Monnier sont liées pour moi aux temps de la guerre de 14; bien que notre amitié ne se soit jamais rompue depuis. Je me revois entrant pour la première fois dans la boutique de la rue de l'Odéon. Une lettre d'Adrienne, dont le nom était nouveau pour moi, m'avait prié d'y passer quand j'en aurais le loisir. Cette lettre était surprenante, par son ton direct, sa netteté, et la distinction d'esprit qui s'y révélait.

Je vis devant moi une jeune fille au visage arrondi et rose, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, dont il apparaissait presque aussitôt qu'elle venait d'entrer au service de la Littérature, comme d'autres décident d'entrer en religion. Même son costume avait déjà quelques traits de cette austérité gracieuse, de cette élégance monacale, qu'elle devait cultiver ensuite et qui s'adaptait si bien au corps que la nature lui avait donné.

Déjà sa voix était autoritaire et charmante; très surveillée, très limpide, pleine à la fois de musique et de certitudes.

Elle avait en ce temps-là, comme associée, une autre jeune fille qui, visiblement, subissait son empire, recevait ses consignes spirituelles, participait de son mieux à l'état d'exaltation contrôlée où la Littérature maintenait Adrienne. Cette compagne se sépara d'elle assez vite, pour rejoindre des régions de la vie où régnaient des émotions et des devoirs plus ordinaires; pour les

rejoindre brièvement d'ailleurs, car elle mourut après un an de mariage.

A cette époque, ce qui était stupéfiant chez une fille aussi jeune qu'Adrienne, c'était la sûreté de son goût et la lucidité de ses jugements. Elle avait l'admiration quasiment infaillible, et pourtant aussi chaleureuse, sinon plus — plus profonde en tout cas — qu'elle n'est chez ceux et celles qui s'emballent par une saillie de l'humeur ou s'enfièvrent par un effet de contagion. Si on reconstituait la liste de ses admirations dans les dix premières années de ce qui était pour elle un apostolat, on s'apercevrait qu'elles allaient exactement à ce qu'il y avait de mieux, et de plus durable. Ce n'est qu'à la longue qu'elle devint un tantinet suspecte de snobisme; ou, disons-le avec plus de justice, qu'elle s'aperçut qu'une autorité comme la sienne ne se conserve et ne se renouvelle à l'égard du public que si elle fait quelques concessions à la mode, que si elle montre quelque complaisance au fin du fin. Ce qu'elle écrivit sur le tard, et qui dans l'ensemble est excellent, porte la trace de son indulgence acquise au maniérisme.

L'être humain qu'était Adrienne sera, je l'espère, étudié de près, un jour ou l'autre. Elle était « mystérieuse comme tout le monde », selon la parole de Maeterlinck, mais sensiblement plus que tout le monde. Elle a connu beaucoup de souffrances, morales et physiques, beaucoup de déceptions. Elle les comprimait, les cachait, avec une sévère discipline. Elle, qui était si bien disante, qui s'expliquait et même dissertait si volontiers quand il s'agissait de purs épanchements de l'esprit, répugnait aux confidences personnelles.

En ce moment où j'essaye de bien ressaisir son apparence mortelle, il me semble qu'un double mouvement de son visage la résume, l'exprime assez bien : du côté de la bouche, une moue, une petite torsion des lèvres, faite à la fois de mépris, de désenchantement, d'indulgence; du côté des yeux, une espèce de lumière incoercible. Unissant l'un à l'autre une grâce enfantine dont ni l'âge ni l'expérience n'avaient eu raison.

Fragments de Pindare

A la mémoire d'Adrienne Monnier,
cet essai de traduction.

MATSIE HADJILAZAROS

●

NEMÉENNE VI
strophe 1 :

Une race d'hommes,
une de dieux; et d'une seule mère
les deux tenons le souffle. Mais nous écarte
toute l'étendue du pouvoir, car l'homme est rien,
tandis que le ciel d'airain demeure à jamais
siège inébranlable. Pourtant quelque chose
nous rapproche des immortels, grandeur
d'esprit ou corps,
bien qu'ignorant le but
de jour et de nuit
où le destin
nous a prescrit de courir.

●

ISTHMIQUE I
antistrophe 3 :

Qui dans tous ses élans s'emploie à la gloire,
par des dépenses et par des peines,

il faut, lorsqu'il l'a conquise,
lui offrir sans humeur mesquine l'hommage éclatant.
Car pour l'homme sage le don est léger,
prononçant un éloge en échange de multiples labeurs,
d'ériger une splendeur qu'il partage.

épode 3 :

Vrai, les hommes aiment différents salaires
pour leurs travaux différents,
berger, laboureur, oiseleur et celui
que nourrit la mer;
pour protéger son ventre chacun lutte contre
la faim harassante;
mais qui, aux jeux ou à la guerre, remporte
la noble gloire,
reçoit le gain suprême dans les louanges
que chantent citoyens et étrangers.

Hommage par delà l'Océan

par GUILLERMO DE TORRE
traduction de l'espagnol
par André Bélamich.

Où et quand ai-je lu ou entendu pour la première fois le nom déjà légèrement fabuleux d'Adrienne Monnier? Est-ce dans une lettre de Valery Larbaud, sur les lèvres de Jules Supervielle ou au cours d'une conversation avec Marcelle Auclair, un jour d'été, dans les Landes, sous les pins d'Hossegor? Il a pu également venir jusqu'à moi *via* l'Amérique du Sud, dans les feuillets de la revue *Proa*, de Buenos-Aires, où Adelina del Carril et Ricardo Güiraldès vouaient un culte admiratif à la lointaine librairie de la rue de l'Odéon. A moins, encore, que la première image de sa personnalité ne me fût parvenue directement, sans avoir à franchir l'Océan ou les Pyrénées, dans la fréquentation d'Enrique Diez-Canedo, d'Antonio Marichalar, ou du Mexicain Alfonso Reyes qui, après la première guerre mondiale, partageait nos heures de Madrid.

La localisation exacte de ma première rencontre à distance avec Adrienne Monnier n'a rien qui doive nous préoccuper, comme ce serait le cas pour un inéluctable problème historique. Si j'ai cité tous ces noms, c'est simplement pour donner une idée du réseau de relations et de contacts espagnols et hispano-américains dans lequel se trouvait mêlée la fondatrice du *Navire d'Argent*. Pour ma part, de mon observatoire ultrapyrénéen, j'avais la claire intuition, avant d'avoir frappé au 7, rue de l'Odéon, que si elle habitait — littérairement parlant

— un domaine quelque peu distinct, par ses goûts et ses prédilections, de celui qui m'attirait le plus irrésistiblement, nous ne laissions pas pour autant d'avoir des frontières communes.

En sorte que, quelques années plus tard, lorsqu'un beau jour je dirigeai mes pas depuis l'hôtel d'étudiants où je logeais, rue de l'Ecole-de-Médecine, vers la Maison des Amis des Livres, et que j'y pénétrai, en prenant bien soin de ne pas malmener, de mes mains primitives d'ibérique, les livres, si délicatement recouverts de papier cristal, disposés sur ses tables, j'avais déjà plusieurs lettres de créance — orales — et des approximations. Mais, quel désastre sentimental! Adrienne Monnier allait mettre en vente sa bibliothèque personnelle, non point pour s'offrir un voyage au Congo, ou, plus pertinemment, à Rio de la Plata, ou tout au moins, en Castille, ainsi qu'elle le souhaitait et le méritait, mais pour payer les dettes de ce *Navire d'Argent*, malgré la joyeuse bouteille de champagne que Valery Larbaud avait brisée sur sa proue lors de son lancement : baptême purement hispanique puisqu'il eut pour titre un hispanisme : « Paris de France »...

Comme je n'avais pas été présent à sa naissance, je voulus m'associer à son deuil et j'entrai, un soir de 1926, dans l'Hôtel Drouot pour en emporter quelque relique, un ruban de la couronne. Mais, peu expert dans la technique de ces ventes, j'en sortis frustré, car au lieu d'acquérir un livre que je ne possédais pas encore, je me vis adjuger un exemplaire qui figurait depuis longtemps dans ma bibliothèque.

Qu'est-ce que pensait Adrienne Monnier, qu'est-ce qu'elle savait au juste des littératures de langue espagnole? Limitée à la sienne, elle ne pouvait manifester ses goûts qu'indirectement, par l'intermédiaire de ses amis hispanistes ou à travers la sympathie des nombreux sud-américains et des Espagnols, à vrai dire plus rares, qui fréquentaient sa librairie. Ainsi, Ramon Gomez de la Serna fut plus d'une fois son voisin — il logeait dans un hôtel, place de l'Odéon. Mais je ne crois

pas qu'il fût aussi familier qu'un bibliophile argentin, Eduardo Bullrich, qui, un peu plus loin, lui, à Buenos-Aires, vivait suspendu à ses oracles en matière d'éditions originales.

L'époque où je vis le plus longtemps et le plus assidûment Adrienne Monnier fut l'hiver de 36-37; mes journées volontairement oisives d'émigré involontaire épuisèrent plus d'un rayon de sa bibliothèque de prêt. « Il faut continuer à écrire... » me disait-elle parfois, pour m'inciter à surmonter mes découragements dus aux catastrophes nationales. « Il faut commencer à écrire... » lui répliquais-je, pensant à sa plume vierge, pour ainsi dire, à son écriture de collégienne appliquée, si simple et si nette, à l'acuité de ses descriptions. Et, en effet, un peu plus tard, la mémorialiste de la *Gazette des Amis des Livres* voulut bien m'écouter et faire cas des avis amicaux, nous laissant ainsi un témoignage moins éphémère que celui de ses propos.

Le rêve de Marguerite

par GEORGES SCHEHADÉ

Hommage à Adrienne.

J'avance merveilleuse et abandonnée
en protégeant mes pas
Comme si j'étais noisette ou corps léger

L'ombre ici est une seconde lumière
qui double tout ce que je vois
Ainsi l'ombre de la rose est une rose plus légère

Voici que le jour me quitte en me laissant
ses mains et ses pas de violettes
dans un jardin
— L'eau n'a pas de bruit

Et je serais morte de faim dans ce lieu de lumière
n'était la mangeoire d'un cheval
pleine de bluets et de pain

Presque trente ans...

par STUART GILBERT

Presque trente ans ont passé depuis que j'eus la chance heureuse de fréquenter chez Adrienne Monnier. Fréquenter n'est peut-être pas le mot. J'étais bien trop intimidé pour oser croire que je pourrais obtenir son amitié. Elle m'apparaissait telle une prêtresse entourée de ses acolytes — des hommes célèbres dont j'avais lu et admiré les œuvres, et il me semblait presque voir flotter l'encens.

Cette impression, causée en partie par la nouveauté qu'était alors pour moi le monde littéraire parisien, fut vite dissipée quand quelques années plus tard je pus l'aider lorsqu'elle publia la traduction française de *l'Ulysse* de James Joyce. Travaillant avec elle dans son arrière-boutique de la Maison des Amis des Livres à corriger les épreuves, je découvris son charme fait de bonté, de gaieté intelligente et perspicace, et la profondeur de ses connaissances. Car ce travail ne consistait pas simplement à faire la chasse aux coquilles, c'était aussi en quelque sorte un travail créateur. Ici et là, elle ajoutait quelque légère retouche, après m'avoir fait expliquer la tonalité exacte d'une phrase. La prose de Joyce est nuancée à l'extrême; personne mieux que lui ne connaissait la couleur essentielle d'un mot et ses rejaillissements sur le texte environnant. Adrienne Monnier avait une compréhension intuitive des intentions de James Joyce en ces phrases où des idiomes tour à tour ésotériques et populaires déroutaient même des lecteurs anglo-saxons.

Pendant ces calmes soirées de travail assidu, je cessais de la voir comme une prêtresse lointaine, et ma vénération intimidée fit place à une amitié admirative. Elle avait une ironie souriante sans aucune méchanceté, excepté peut-être quand il s'agissait des mots. Elle savait se jouer de cette matière rebelle, les mots, avec la cruelle élégance d'un chat se jouant d'une souris. Cette amitié née pendant les longues heures d'intimité de notre travail commun, et que les années augmentèrent, me fut toujours précieuse, et les soirées passées dans son appartement de la rue de l'Odéon, où elle savait si bien accueillir ses amis, sont parmi mes meilleurs souvenirs.

Je l'ai vue, pour la dernière fois, chez Sylvia Beach quelques mois avant sa mort; et je fus ému et rempli d'admiration pour le courage souriant avec lequel elle acceptait sa longue et pénible maladie.

Pour ceux qui, privilégiés, eurent son amitié, Paris sera tristement différent, maintenant qu'elle n'est plus.

Deux arbres

par PAUL VALÉRY

A Adrienne Monnier.

L'ARBRE DE LA MORT

La mort est saine
Sans doute et sans litige
Et c'est la vie qui tourne
Qui tourne qui tourne qui tourne
Comme une toupie malade
Autour de son vertige

L'ARBRE DE LA VIE

La mort n'est pas un fruit défendu
Du paradis cimetière
Un fruit misérable
Trop facile à cueillir
Trop facile à subir
Mais l'arbre même de la vie
Aux racines indomptables

Lorsque je suis mélancolique...

par FRANCIS POULENC

Lorsque je suis mélancolique, ce qui m'arrive souvent, je n'ai, pour retrouver le sourire, qu'à revivre en pensée le temps lointain où je voyais Adrienne Monnier quasi quotidiennement.

C'est Raymonde Linossier qui, en 1916, me fit franchir, pour la première fois, le seuil de la célèbre librairie.

Raymonde Linossier, cette « violette noire », comme l'a baptisée si justement Fargue dans un émouvant poème commémoratif, a été le guide spirituel de mon adolescence.

Elle savait qu'Adrienne était, comme nous disions alors, « faite pour moi ».

En effet, nous devînmes, tout de suite, une paire d'amis. J'aimais son visage de nonne gourmande et elle s'amusait de me voir, le nez en l'air, « renifler » son magasin.

Que de souvenirs rares et merveilleux je dois à cette amitié! C'est rue de l'Odéon que j'ai eu le privilège de rencontrer plusieurs fois Apollinaire. C'est là que j'ai connu Fargue, que j'ai entendu Valéry lire *le Cimetière marin*, Gide, *le Retour de l'Enfant Prodigue*, Claudel, *l'Ours et la Lune*. C'est là que Satie nous révéla, un soir, son *Socrate*. C'est là, enfin, qu'escorté par Breton et Aragon, m'apparut, pour la première fois, Paul Eluard, qui a joué un tel rôle dans ma vie.

Les années passant, mes visites à Adrienne se firent plus rares, mais avec quelle chaleur nous nous retrouvions chaque fois.

Dans ses *Gazettes* Adrienne Monnier a écrit, à propos des *Animaux modèles*, quelques-unes des phrases les plus pertinentes qu'on ait jamais écrites sur ma musique.

Elle m'a toujours deviné avec son cœur.

●

Chère Adrienne, vous avez voulu nous quitter sans bruit. Soyez-en remerciée. L'attirail mortuaire ne convenait pas à une dernière rencontre.

Je préfère vous imaginer, avec votre joli sourire rose, vous envolant, votre célèbre jupe grise gonflée comme une montgolfière, vers le ciel des poètes où vous étiez attendue, le cœur joyeux, par tant de grands disparus.

Un certain goût

par JUSTIN O'BRIEN

Pour le jeune Américain des années 1930, la rue de l'Odéon était le centre intellectuel de Paris. Côté droit en remontant la rue, il s'arrêtait d'abord devant l'étroite devanture de Shakespeare & Co. remplie de livres en sa langue, mais le plus souvent dans des éditions qu'il n'avait rencontrées nulle part ailleurs. Les plaquettes de T. S. Eliot, d'Ezra Pound, de Virginia Woolf y voisinaient avec les petits tirages parisiens et l'énorme *Ulysses* broché, qu'il acheta un jour faste et fit relier par M. Saulnier, rue de Condé. Presque en face de Shakespeare & Co., la Maison des Amis des Livres, peut-être encore plus attrayante pour lui qui avait tout à connaître du domaine français, lui révélait le dernier Gide, le dernier Valéry, le dernier Fargue, avec les revues d'avant-garde et des livres vieux de trente ou cinquante ans, mais pour lui absolument neufs.

De temps en temps, entrant dans l'une ou l'autre de ces maisons accueillantes, il put voir de près — ce dont il rêvait à New-York — quelques-uns de ses Dieux : James Joyce aux lunettes noires et à la moustache claire, Gide revêtu de sa pèlerine flottante, Cocteau aux mains de prestidigitateur. Même ceux qu'il n'y voyait pas étaient présents grâce aux fascinantes images accrochées aux murs. Tout en feuilletant l'*Album de vers anciens*, ou *Amants heureux amants*, il pouvait dévisager l'auteur à loisir, ce qu'il n'aurait osé faire s'il l'avait eu devant lui en chair et en os.

La Maison des Amis des Livres était bien nommée, car Adrienne Monnier y recevait avec une égale bienveillance tous ceux qui aimaient vraiment les livres. Il y avait seulement, en fait d'hiérarchie, ceux qui connaissaient de vieille date la maîtresse de ce salon tapissé de livres, et avec lesquels elle s'entretenait longuement, assise devant une grande table couverte de paperasses. — Du jour où elle invita le jeune Américain à prendre place auprès d'elle, entre la table et le poêle, son visage rose aux yeux de pervenche devint le symbole de cette maison amie. Ces conversations à bâtons rompus, au cours desquelles Adrienne Monnier s'informait de ses lectures et lui en suggérait d'autres avec cet enthousiasme si communicatif dont elle avait le secret, lui furent une précieuse initiation à tout ce que les lettres modernes offrent de meilleur.

Plus tard, ces entretiens se poursuivirent dans l'appartement en face, car l'Américain, n'ayant rien perdu de son amour pour la France, fit aussi souvent que possible le voyage à Paris. Là, entourés des collections d'Adrienne et des belles broderies de sa sœur, les Amis des Livres se réunissaient en gourmets pour dîner et parler littérature, peinture, théâtre. La plupart du temps, l'Américain se contentait d'écouter, car il avait tant à apprendre. Surtout d'Adrienne. Sa façon de s'exprimer, comme sa façon de voir, était aussi originale et seyante que la robe aux mille plis qu'elle revêtait toujours. Sans avoir l'air de le rechercher, le mot juste lui venait naturellement aux lèvres, comme arrivait naturellement devant nous la merveille d'un poulet rôti à point ou d'une véritable quiche lorraine.

Chaque fois qu'il rentre à New-York, l'Américain s'avise un peu plus de ce qu'il doit à celle qu'il a cessé d'appeler « Mademoiselle ». Un certain goût, en matière de sentiment et d'expression comme en matière d'art ou de cuisine, ne l'a-t-il pas acquis à l'école d'Adrienne? D'avoir fréquenté la rue de l'Odéon, il n'est plus le même aujourd'hui.

Depuis longtemps, l'Américain projette pour cet

automne un séjour de quelques mois à Paris. Et l'une de ses premières visites doit être, comme toujours, pour la rue de l'Odéon et ses amis du VI^e^. Mais voici que dans une petite ferme du Connecticut lui parvient la triste nouvelle qu'Adrienne Monnier n'est plus. Et il sait que Paris ne sera plus jamais tout à fait le Paris de ses meilleurs souvenirs et de ses plus beaux rêves.

Poème offert par delà le temps

par HENRI PICHETTE

A Adrienne Monnier.

nous qui souvent parlons une langue blessante
qui étouffons la voix toujours naissante
de la poésie sœur de l'évangile
qui enfants avons ânonné
le cantique des créatures
nous qui nous faisons gloire des sciences
et prétendons savoir la tablature
ah jungle d'hommes pleins de plaies aveugle rage
nous à nos lèvres qui donnons de l'ouverture
pour manquer de parole et trahir nos traités
qui nous gargarisons du sang de nos martyrs
ô vous et moi par nos rues en ruine
qui sortîmes sourds des bombardements
qui nous crûmes perdus d'avoir encor la vie
on dirait que le ciel soit de marbre pour nous
ô désolés ô fous de solitude
réadaptons de grâce
notre naïveté et notre entendement
incarnons-nous lyriquement
aux brassées de branches en fleur
je sais quelqu'un qui encourage le soleil
il dit que si nous revenons sur nous-mêmes
pour mieux pénétrer l'avenir
nous serons absous
que l'ensemble et chacun tout peut être sauvé

d'aujourd'hui même
et je le crois
ainsi Lumière lève-moi de mon lit d'ombre
et toi mon vif désir d'être juste prends corps
vibre de toutes tes forces vers la paix
chaque matin est le dépositaire d'une chance
qu'il nous faut saisir telle quelle
avec le temps qu'il fait
brume grand vent neige ciel bleu ou pluie
c'est à l'amour d'ajouter foi
au rôle du cœur dans l'esprit

en conséquence mon honneur ne tardons plus
fort de notre attachement à la terre des hommes
cultivons notre respect aux morts
beaucoup tombèrent en conscience pure
nombre se victimèrent à bout de résistance
donnons-leur l'hospitalité du souvenir
et remettons pieusement notre bouquet
à la demoiselle qui aima tant les florilèges
et fut en poésie le meilleur de son âge
elle repose elle réside encore
dans cette rue qui monte à ces jardins publics
jardins d'étude et de jeux
où l'on peut voir aux heures d'affluence
le jeune homme qui sait mettre un cahier d'amour
entre le monde et lui
on dirait d'une légende mais non
c'est bel et bien action réelle
car il cherche les mots de toute éternité
et sa lecture il la poursuit
comme la vérité jusqu'à laquelle on va
par le chemin de la caresse et de l'offrande

Un trèfle à quatre feuilles

par ARTHUR KŒSTLER

Londres, 5 octobre 1955.

Chère G. F.

Je suis bouleversé par la mort d'Adrienne Monnier. Je l'ai toujours admirée bien qu'à mon regret je ne l'ai guère rencontrée qu'une demi-douzaine de fois. — Ce n'en était que plus généreux de sa part de m'avoir caché plusieurs jours dans son appartement durant ce mois de cauchemar de juin 1940, à la veille de la chute de Paris. Je venais d'être relâché d'un « camp d'internement » et n'avais ni carte d'identité, ni papiers d'aucune sorte, et j'étais, comme on dit, au bout du rouleau. Si la police m'avait découvert dans l'appartement d'Adrienne Monnier, celle-ci aurait eu, en ces jours de panique et de confusion, des ennuis considérables — et pourtant je n'étais pour elle qu'un demi-étranger.

J'ai raconté dans *The Invisible Writing* (traduit en français sous le titre *Hiéroglyphes*, Calmann-Lévy, 1955, page 282, dernier paragraphe) l'incident que vous me rappelez. En dépit des quinze ans qui ont passé, vous allez voir que le récit que vous en fit Adrienne Monnier coïncide exactement avec le mien — à cela près que j'avais oublié que l'ouvrage qui contenait le trèfle était le Rouge *et le Noir* :

« Je mentionnerai, en faveur de la théorie du miracle, que j'ai été sauvé à plusieurs reprises par des choses tombant sur ma tête. Le dernier exemple eut lieu quelques jours avant l'occupation de Paris, alors que je me

cachais de la police. Adrienne Monnier, cette admirable femme de lettres, me donna refuge chez elle. J'étais épuisé et m'étendis sur un divan avec un livre, pris au hasard dans sa bibliothèque. Ainsi couché, je tenais le livre au-dessus de ma tête lorsqu'une petite chose tomba de ses pages sur mon front, juste entre les deux yeux. C'était un trèfle à quatre feuilles qu'on avait mis sécher, des années auparavant, dans ce volume. Mlle Monnier, qui vit le trèfle, s'approcha du divan et m'embrassa à la place où il était tombé : « Maintenant, dit-elle, je sais que vous en sortirez sain et sauf. »

Quelques jours plus tard, Adrienne Monnier me mit en rapport avec Henri Membré, qui me cacha dans les locaux du P. E. N. Club de Paris. Entre temps, elle obtenait d'Henri Hoppenot, au Quai d'Orsay, un laisser-passer pour Limoges. Ce papier me permit de quitter Paris *in extremis* et de sauver ma peau. Sans l'intervention courageuse et énergique d'Adrienne Monnier, je ne sais ce que je serais devenu.

Quand je revins à Paris après la guerre, la boutique d'Adrienne Monnier fut le but de mon premier pèlerinage. Je la trouvai aussi gaie, décidée et charmante que l'image que ma mémoire avait gardée d'elle et gardera toujours. Elle faisait partie du paysage de la Rive Gauche et maintenant elle fait partie de notre nostalgie du passé.

Sollier des Déserts

Pour ceux qui ont connu Adrienne Monnier loin du pays des livres, il n'est pas un de ses écrits qui soit autant chargé de nostalgie, ni davantage à sa semblance, que cette *Esquisse des Déserts* parue il y a vingt ans dans « l'air du mois » de la N. R. F. :

« Nous voilà en ce lieu de montagne qui est notre séjour de vacances.

C'est un lieu de Savoie; il se nomme les Déserts; Françoise Sollier, notre grand-mère maternelle, y est née. Nous y allons chaque été depuis l'enfance.

Les Déserts, ce n'est pas seulement un village, c'est une véritable région qui occupe tout le versant oriental du massif qui s'étend du sommet du Nivolet à celui du Revard. C'est une commune fort étendue qui compte au moins douze hameaux caractéristiques, distants les uns des autres, complaisants envers leurs différences. Ces hameaux s'étagent sur une vaste pente; ceux du bas sont à neuf cents mètres d'altitude, et ceux du haut à treize cents. La pente s'étale entre douze et treize cents mètres, en un vaste plateau circulaire entouré de forêts. Sur ce plateau dit de la Féclaz, la plupart des Désertiers viennent avec leurs bêtes passer les trois mois d'été dans les chalets où ils montent les ustensiles de cuisine, les outils et quelques vêtements.

C'est ce plateau qui est une de nos patries, un des visages de notre âme. »

En lisant cette page, on sent combien Adrienne Monnier, quoique née à Paris d'un père jurassien et d'une mère savoyarde, était sûre de ses « racines ». Depuis l'enfance, en effet, chaque été au mois d'août, elle en éprouvait la vigueur en se retrouvant Sollier des Déserts tout aussi pleinement et naturellement qu'elle pouvait être — elle si bien accordée à sa ville et à sa profession — Adrienne de Paris pendant le reste de l'année.

Pour cette citadine qu'animait un bon sens quasi rural, le passage d'un lieu à l'autre se faisait sans heurt, et il n'y avait pas, à proprement parler, de métamorphose. C'est tout au plus si, dans l'ordre du costume, un tablier de coutil bleu remplaçait la classique robe grise, cependant que, dans l'ordre des nourritures, le rôti dominical et les légumes frais — ceux du beau courtil de Fine — prenaient une importance inusitée.

Et pourtant quel émoi lorsque au sortir de Chambéry — « Ah! tant de souffles aux Provinces! » — le courrier ou le car s'engageait dans la montagne! En dépit des progrès de la locomotion, la montée aux Déserts demeurait la grande aventure de l'année. On évoquait la carriole de la Mère Simon, et certaine vieille mule, achetée à la remonte, qui avait des habitudes de soudard : au café de Saint-Jean d'Arvey, elle ne pouvait reprendre la route sans une miche trempée dans un litre de vin en guise de collation. Et ce n'était que la première pause. Le convoi, qui s'ébranlait de Chambéry à la brune (les fillettes sur la carriole, les grandes personnes suivant à pied), arrivait au Plateau à la pointe du jour. Il est vrai qu'à cette époque à demi fabuleuse, Adrienne et sa sœur Marie ne montaient pas directement à la Féclaz. Elles s'arrêtaient, peu après le chef-lieu, au hameau de La Ville, et ce n'est qu'après avoir passé huit jours chez tante Victorine qu'elles gagnaient le chalet de l'oncle Grégoire, parmi bergères et bergers faisant du feu dans la rocaille, et chantant d'une voix à peine moins farouche que le vert des sapins et des genévriers.

Le séjour au hameau de La Ville mérite une mention particulière, car c'est en y resongeant qu'Adrienne Mon-

nier, ou plutôt J.-M. Sollier, a écrit en 1924 son premier « fableau ». Il s'agit des *Commères* — « Une, c'est Barbe, l'autre Une, c'est la grosse Jeanne » — qui avancent l'une vers l'autre, « avec un des petits de leurs fils, dans les plis de leurs robes », et campent leur groupe tutélaire au centre de La Ville. A propos de la grosse Jeanne, nous aurons garde d'oublier que cette exemplaire matrone mit au monde quatre garçons — l'Econome, le Chef, le Sergent de ville et le Saïgon — dont deux au moins marquèrent dans la vie du pays : l'Econome, en fondant « le Coin de feu », première auberge de ce plateau qui allait devenir un centre de villégiature, — et le Chef en cédant un de ses chalets à Sylvia Beach qui, de ce fait, est citoyenne des Déserts.

C'est dans ce typique chalet savoyard, couvert de chaume et nanti d'un petit laitier ou « gabelion », qu'Adrienne et Sylvia passaient leurs vacances, après avoir été longtemps les hôtes de Fine, autrement dit Mme Joséphine Gay, fermière demeurée fidèle aux manières de Paris (où elle avait été jadis blanchisseuse) malgré les rudes travaux des champs. Par Fine et Gay son époux, Adrienne était tenue au courant des affaires de la commune — « Dans la commune, la commune, les conseillers municipaux ont marché... » — et des fluctuations de l'état civil. Enrichie au hasard des rencontres, cette vivante chronique constitue la matière première des *Fableaux*. C'est pourquoi la plupart sont des monologues parlés, et gesticulés avec la forte mimique des acteurs de tréteaux et des comiques de music-hall qu'Adrienne aimait tant : *le Bailleur*, *le Bourru* et l'*Homme buvant du vin* (qui se souvient du tableau du même nom comme *la Servante en colère* est une manière d'hommage à la « Dulle Griet » de Pierre Bruegel) fixent à jamais les humeurs et les attitudes des compatriotes de Jean-Marie Sollier. — Il faut joindre à ce groupe de textes l'extraordinaire *Château du mendiant* qui, pour n'être pas du même cru, représente assez bien ce qu'un truand des Déserts ferait de Notre-Dame, au cas où on la lui changerait contre son crêt du Nivolet.

La transposition, et sans doute la part personnelle de

l'auteur (que nous appellerons, en l'occurrence, Jeanne-Marie Sollier) est beaucoup plus forte dans *la Servante en colère* et *Vierges folles*. Ici, nous nous sentons exposés comme le promeneur surpris par l'orage : le tonnerre et les éclairs nous assaillent de toutes parts. Mais ne redoutons point cette autre sorte de plaisir. Cédons à cette tempête qui écartèle la chair et distend l'esprit. Car elle sera domptée, dans *la Vierge sage*, par cette voix qui remue à peine les plis du silence, par ce souffle à petits coups qui ranime patiemment les braises de la vie :

« De temps en temps, je lève les yeux de sur mon ouvrage et je regarde autour de moi. Que c'est beau une maison et tout ce qu'il y a dedans. La table. Les chaises. L'armoire. Le grand nombre des objets. Il me semble qu'il y a, dans n'importe lequel d'entre eux, des milliers de petites vertus qui chantent avec une petite bouche ronde, sans aucun souci qu'on les entende. Si peu qu'on y prête l'oreille, les mains se joignent et les larmes viennent aux yeux. Que de raisons! »

Oui, que de raisons nous ont échappé et nous échappent encore! C'est pourquoi il nous tarde de relire *Fableaux* sous l'auvent du chalet de Sylvia. Et de refaire, un soir d'été, la promenade favorite de Sollier des Déserts par delà le Chalet Cordel, au bord de la roche, à l'extrémité du Plateau. Devant l'abîme ouvert par le chien-espace qui aboie à nos pieds, nous aurons la juste mesure de nous-même et du monde. Et nous penserons avec la Vierge Sage : « La nature vue d'un peu haut, de pas très haut, ignore les hommes, comme nous ignorons le monde organique de notre corps. »

Reine reinette

par MICHEL COURNOT

La chaise de paille, une balance Roberval, le cabas d'Adrienne, de la grosse ficelle, le seau à charbon, c'est ce qui arrêtait la première fois dans la librairie. De ces objets, elle avait deux jeux, le second à la cuisine; mais à la cuisine, les cuillers de buis étaient reines.

A seize ans, prononcer un nom à voix haute chez le libraire touche au drame. C'est plus qu'un vote, plus qu'un manifeste. Ce garçon poussa la porte, les joues en feu, il avait sur la question des idées nettes. Il dit « je voudrais *Maldoror* », les yeux dans les yeux, et c'était comme s'il eût dit : « Racine je t'emm..., et vous aussi Mademoiselle, pendant que j'y suis. » Mademoiselle ne broncha pas devant cet extrémiste, prit *Maldoror* sur l'étagère, calme comme une boulangère prenant un paquet de levure, appuya le doigt sur ses lunettes, examina l'exemplaire un peu sur toutes les coutures, demanda cinq minutes pour l'empaqueter, cinq bonnes minutes, car elle avait égaré les gros ciseaux noirs, plaça le paquet sur la table, mit ses yeux bleus dans le visage du garçon, des yeux qui disaient : « Il faudrait peut-être songer à vous remettre, jusqu'ici voyez-vous la chose s'est passée sans accident ».

Ce n'est qu'à la septième ou huitième visite que la volonté d'Adrienne fit son apparition. « Auriez-vous *le Potomak* », venait de dire ce garçon. Adrienne restait assise, regardait les passants dans la grande verrière au-dessus des livres présentés à plat, posait son porte-plume, croisait les doigts. « Vous êtes bien sensible à

l'art de Jean Cocteau? » dit-elle en prenant son temps. Les armes étaient inégales, la lutte fut brève. Un quart d'heure plus tard, assis au Luxembourg devant un cheval qui traînait jusqu'aux bateaux à voiles deux grands orangers en caisse, le *Potomak* à côté de moi sur le banc, je lisais *Henri le Vert*.

J'ai rencontré Adrienne cet automne, boulevard Saint-Germain, avec ses gantelets et sa cotte d'argent on aurait dit Perceval le Gallois. Elle me dit : « Que cherchez-vous? » — « Des pommes reinettes. » — « Il faudra tout vous apprendre, les reinettes ce n'est que dans quinze jours, aujourd'hui vous n'allez trouver que des reines reinettes, plus hautes, moins mates, moins acides, je viens d'en voir au marché. » — « Ah ça, dis-je, j'ai tout à apprendre sur les pommes. » — « J'étais un peu reinette moi-même », me dit Adrienne, mais elle n'était presque plus là quand je voulus l'embrasser.

Veneranda

par YVES BONNEFOY

... Il vient, il est le geste d'une statue,
Il parle, son empire est chez les morts,
Il est géant, il participe de la pierre,
Elle-même le ciel de colère des morts.

Il saisit. Il attire et tient sur son visage,
Lampe qui brûlera dans le pays des morts,
L'infime corps criant et ployé du coupable,
Il le protège de l'angoisse et de la mort.

★

Il est la lampe pendue morte sur la table,
Il est le regard morne et double de son feu.
Il appelle la suppliante dans la salle
Qui soulève le corps misérable du feu.

Il se penche vers elle, et grave dans l'effort
Etant sa face grise adorante du feu,
Il touche de son sang les dents de la pleureuse,
Froides, larges, ouvertes aux violences du feu.

★

... Il se sépare d'elle, il est une autre terre,
Rien ne réunira ces globes étrangers,
Et même pas ce feu qui imite dans l'âtre
Le feu plus grand qui luit sur les mondes déserts.

Comme il importe peu qu'un homme ait eu passage
Dans la pierre, ou rompu les très antiques fers !
Longue fut cette nuit. Et tant d'années
Auront tourné sur le jardin sombre des mers.

Image d'Adrienne Monnier

par SALAH STÉTIÉ

Je n'ai connu que tard Adrienne Monnier, et très peu. Hélas! il ne m'a pas été donné, comme à d'autres, d'aller me réchauffer quelquefois devant le poêle énorme et amical, devenu légendaire, du 7 de la rue de l'Odéon. Mais il m'est parfois arrivé de surprendre sur quelque visage l'étonnant reflet de ce feu disparu. La fée de ce feu était, il y a deux ans, quand je l'ai connue, une femme assez mince et qui était restée belle, habillée avec une noble décision d'étoffes bleues et grises, comme un personnage de peinture. Chardin, sans aucun doute. Elle avait déjà, me disait-on, beaucoup vieilli. A moi, elle me paraissait miraculeusement préservée, en dehors et au-delà de toute notion d'âge, un de ces êtres qui traversent le temps avec la volonté de ne pas se laisser entamer par lui, et qui savent ne pas tendre l'épaule à ses coups. Elle semblait regarder le temps, comme toutes choses, en pleine face. Et lui, qui est chose souple, devant ce défi simple et si superbement naturel, avait l'air d'en avoir pris son parti. Il laissera, pensions-nous, Adrienne Monnier vieillir, paisiblement, à côté de son enfance. Elle avait, derrière ses verres, ce regard bleu qui, malgré sa douceur, rendait timide.

De toute sa personne assurée émanait une sensation extraordinaire de transparence. Transparence énigmatique qui n'était pas le fait d'une absence d'ombres; bien au contraire, — il y avait en Adrienne Monnier un être intime étrangement voilé — mais elle était, cette transparence, comme d'une lumière très vive, de faîte,

en quoi toute ombre à la longue s'adoucissait, et finissait par complètement disparaître. J'étais surpris de la voir si droite — de cette droitesse de corps et d'attitude qui était visiblement l'image projetée de sa droiture. Tout en elle était net, même l'arrière-plan et l'arrière-idée, jamais absents, et qu'on devinait nombreux, ce fonds et ce paysage de sa vie dont naissait tranquillement sa conversation, et dont elle a su tirer son écriture. Son humour même était si paisible qu'il ne songeait presque pas à rire. Tout en elle était net, mais rien n'était tranchant.

Générosité, bonté, indulgence, ces mots que tout son être évoquait, appelait irrésistiblement, perdaient pourtant de leur prix autour d'elle, s'alourdissaient d'une signification douteuse. Elle était, me semble-t-il, animée d'une exigence plus rare, attentive surtout à être juste. Elle avait cette parole qui coupe sans blesser, tant le jugement en était ferme, tant dans tout ce qu'elle disait respirait le beau détachement. On devinait en elle, à travers elle, beaucoup d'espace. Cet espace que donne la culture quand elle se rencontre enfin avec la vie vivante, et que toutes deux parviennent à se féconder mutuellement, à l'infini.

L'AMIE DES LIVRES

par RACHILDE

...Perchée sur l'arbre de son échelle, je la verrai toujours en train de régler le courant électrique du plafond de sa librairie et mettant, d'une main experte, l'œuf de la lumière dans un nid de soie bleue...

Cette figure de jeune fille est encore unique. Avant la multiplication de ses reflets sur les ondes, souvent perfides, des bonnes volontés féminines, il serait peut-être intéressant d'en essayer l'esquisse. Elle dit elle-même : « Il faut crier bien fort que l'avenir de la créature instruite, sagement élevée, soucieuse de la dignité de son caractère, est dans le commerce des livres. » Adrienne Monnier semble présenter, justement, le plus parfait exemple de la dignité d'un caractère. Tout est normal en elle, sain, robuste et probe. Tout y est, cependant, le miracle de la vie domptée par un constant effort d'une volonté admirable chez une enfant. Adrienne Monnier gagna le goût exclusif de la littérature dans une grande entreprise de vulgarisation littéraire, entreprise d'ailleurs utile quoique trop officielle pour admettre à leurs débuts certains écrivains toujours un peu violents (1). Elle sut distinguer là, au milieu d'un labeur méthodique, ce qui était la marque de la réprobation ou le sceau de l'admission, et elle sentit que, malgré toutes les réparations futures, il peut y avoir une injustice commerciale à laisser ces certains écrivains dans une obscurité relative, tandis qu'on accueille leurs confrères,

(1) Les *Annales*, où de 1912 à 1915 Adrienne Monnier fut la secrétaire d'Yvonne Sarcey.

imitateurs, transfuges, ou médiocres, avec les honneurs qui ne sont point dus à leur second rang.

Sous une direction intelligente, elle fut donc avertie de ce qui devient rémunérateur, littérairement parlant, accessible au public, et comment on peut plier le lecteur aux formules d'avant-garde, lui doser le paradoxe de la veille pour le conduire aux certitudes académiques. Parce qu'on lui montrait les expériences possibles du permis, elle eut, tout naturellement, l'appétit de l'impossible, du défendu... car les enfants font de ces rêves généreux! Pourquoi n'irait-on pas tout droit à l'écrivain intransigeant pour le dégager de ses brumes, le découvrir avant sa mort ou sa décomposition spirituelle? Un peu de succès empêche souvent beaucoup de néfaste amertume. Est-il nécessaire que le génie devienne gâteux pour être toléré et faire partie de la décoration parisienne? Comment lui vint cette passion de la clarté à outrance, de la si aventureuse entreprise contraire, non officielle, mais si franchement de l'art pour l'art, alors qu'elle pouvait fermer les yeux? Comment eut-elle la force, petite fille sage, de s'arracher à la sécurité d'une destinée honorablement bourgeoise pour aller tenter une expérience dangereuse? Ce sont là les audaces des novateurs, et quand ils possèdent un cerveau bien équilibré, bien adapté aux calculs ingénieux, ils peuvent espérer de conquérir un nouveau monde. Adrienne Monnier aimait le bel ouvrage pour lui-même. Elle osait croire qu'on devait le vendre, le propager, au nom de sa seule beauté. Elle fit, vis-à-vis de sa conscience, une nouvelle justification des tirages, si j'ose employer ce terme technique. Elle quitta la rive droite, la route battue de l'arrivisme, pour venir s'installer sur la rive gauche, dans le dur sentier des écoles, écolière passée mystérieusement maîtresse d'un secret de fabrication en jeunes gloires. Elle fonda une librairie, se voua courageusement à la renaissance des bouquins mort-nés, des auteurs hors la loi ou maudits à cause des compréhensions trop lentes. A ce massacre des innocents auquel présidaient Messieurs les libraires des grands boulevards, elle substitua la mise au jour et au point des jeunes

bien doués, quoique hurleurs, des vieux négligés parce qu'aphones, des morts oubliés, condamnés, de tous ceux dont elle avait entendu dire : « Ils ne sont pas grand public. » Elle décida le commerce des invendus et elle déterra jusqu'aux cadavres d'assassinés par la haine des riches plagiaires. C'était fou, un brin sublime, et ce fut très simple comme mise en marche, parce que la jeune sœur des pauvres, qui laissait venir à elle tous les enfants perdus de la littérature, les connaissait « comme si elle les avait faits », selon la phrase vulgaire; elle les avait lus, relus, compris et classés. Les apostolats de ce genre stupéfient les profanes, mais cette vocation, éclose dans un joli matin cérébral, devait entraîner le printemps des lettres studieuses. Chez ceux qui travaillent on aime le chercheur, si on déteste le snob. Adrienne Monnier avait tout simplement créé son petit monde, canalisé un courant d'opinions, rejoint, autour d'elle, les deux souples branches d'un métier qui, jadis, honorait un homme : l'intelligence méticuleuse de l'ancien libraire français, patron et ouvrier à la fois, lisant et reliant, et l'esprit large des placiers étrangers qui prennent chez nous les livres audacieux pour les jeter sur les étalages de leurs pays sans s'occuper des lentes hiérarchies officielles.

Adrienne Monnier acheta des vieilles revues de jeunes, écrins de chefs-d'œuvre aujourd'hui introuvables. Elle fouilla les caisses de tous les quais, les arrière-boutiques de tous les éditeurs. Sans trop se soucier du gain quotidien, elle entassa chez elle des trésors dont elle connaissait la valeur future. Petit à petit (comme l'oiseau fait un nid... où il déposerait, parmi tant d'autres, l'œuf électrique...), elle illumina les obscurs. Aidée par des parents affectueusement dévoués, une disciple charmante, adroite et artiste, sa cadette, Mlle Marie Monnier, une amie, Mlle Suzanne Bonnierre, capable d'un long effort de patience, elle organisa non pas une affaire, mais le cercle des *Amis des Livres*. Au 7 de la rue de l'Odéon, s'ouvrit un petit magasin gris tendre, aux vitrines claires, sans aucun ornement, si parfaitement vieux Paris qu'il en est toute

la lueur discrète aux yeux des lettrés qui le fréquentent. A l'intérieur, des volumes, des brochures, des revues, des dessins. Or, cela fut fondé, organisé en pleine guerre, et il y eut bientôt une succursale, le cabinet de lecture de la rue Dupuytren. En pleine guerre?... Un après-midi, durant que le superkanon déchaînait sur notre si tranquille quartier latin le bruit formidablement ridicule de ses éternuements, je passai le long des devantures presque toutes closes de la rue de l'Odéon. Je m'imaginais la petite boutique d'art fermée comme les autres. (La veille, un bouquiniste bien connu, M. Lamotte, à la librairie des *Affaires étrangères*, n'avait-il pas reçu un brutal éclat pulvérisant tous ses vitrages?...) Adrienne Monnier était là, toute seule, assise en la pénombre gris bleuté, son blond visage un peu irréel au fond des glaces nues — tel un jeu de miroir — et, les deux index dans les oreilles, penchée sur un grand livre, elle revisait ses comptes. Oh! ce geste de noble gamine qui ne veut rien entendre, rien savoir que son devoir!... Elle demeurait là, ouvrière et patronne à la fois, se devant à elle-même sa propre fidélité, gardienne vigilante d'un trésor spirituel. Que lui dire?... N'étant pas des intimes de la maison, je n'osai pas entrer.

Femmes de lettres, femmes du monde, vous qui rêviez jadis de *vivre dangereusement*, au moins dans vos romans de chevet, vous qui vous êtes envolées sur les ailes de cet ouragan faisant trembler jusqu'à nos églises, je ne vous blâme pas. Pourtant que pensez-vous de cette enfant se bouchant les oreilles, histoire de conserver la paix intérieure?...

On peut donc la surprendre à toute heure, assise à son bureau minuscule (rien du comptoir), sur lequel s'empilent des paperasses, des vieux bouquins où elle pique une fleur de saison pour parfumer leur poussière. Point de sièges moelleux : des chaises de paille anciennes, des chaises de parloir de couvent indiquant au visiteur qu'on ne vient là que pour dire l'essentiel. Et voici Adrienne Monnier vous écoutant, attentive ou rieuse, toujours prête à vous aider d'un renseignement ou d'une idée originale :

c'est un blond visage de Memling, d'une pureté de lignes extraordinaire, déconcertant un peu par la largeur du regard et la sinuosité exquise des sourcils comme dorés au pinceau. Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer, penchée sur de sérieux grimoires, une plus enfantine face. Elle intimide par la transparence du teint où l'on voit luire tout de suite la netteté de l'intention.

Chose étrange : entourée, très entourée de jeunes écrivains et de respectables bibliophiles, elle sait être distante, seulement si bonne camarade qu'on ne l'en aime que davantage. Une princesse de lettres? Et pourquoi pas! Alors qu'on donne si facilement ce titre à des femmes qui n'ont jamais lu que leurs livres... « Ecrire? dit-elle, quand il y a tant à faire en l'honneur de ceux qui le risquent!... » Et je sais, cependant, qu'elle écrit fort bien.

A côté d'elle, bondissant, en jeune chatte capricieuse et familière, on voit Mlle Hélène, *qui va en réassortiment.* Ce petit personnage échappé d'un conte d'Alfred Machard illustré par Poulbot, avec son grain de beauté en pleine joue, l'aspect d'une pivoine prise d'assaut par une coccinelle, est d'une espièglerie délicieuse. Il faut la voir pénétrer dans le sombre hôtel du *Mercure de France* où elle effare Messieurs les employés, et se camper devant eux pour dire, du ton pointu de *Souris l'Arpète :* « Enfin, quoi? Cette réimpression de la *Vie des Martyrs*, c'est pour quand? Non, ce n'est pas une vie! Les clients de notre maison n'aiment pas à attendre. Je pense que les vôtres sont *kif kif* la même espèce!... » Et son chignon brun, ébouriffé, arrive à peine à la hauteur du comptoir, car Mlle Hélène va sur ses quatorze ans et a de très petits pieds.

Adrienne Monnier formera certainement des élèves. Elle est vouée à un apostolat, parce que, justement, elle n'a rien de la gravité d'un apôtre. Elle aime ses livres et c'est par l'amour de son métier qu'elle le fera aimer aux autres femmes. Rien qu'à suivre son geste recouvrant d'un papier cristal la couverture fanée d'un de ses auteurs favoris, comme on tirerait, sur un visage un peu fatigué, le tulle flatteur de la voilette, on devine chez elle une idée

de sacerdoce. Bientôt la succursale de la rue Dupuytren ne suffira pas, et il lui faudra des *placières* pour la province. La tristesse morne de la vie des tranchées, pour les hommes, l'angoisse pesant sur le foyer désert, pour les femmes, ont produit d'étonnantes fringales de lecture. Les joies de la paix n'y changeront pas grand-chose. La lecture est le seul paradis artificiel vraiment sain à la portée de tout le monde : qui a lu lira! Aux éditeurs, aux libraires, aux cabinets de lecture d'endiguer la marée montante de l'affreuse niaiserie industrielle, de la « kamelote » des faiseurs de tours contre la grammaire française...

Si la jeune fée, l'*Amie des Livres*, a bien mérité de sa patrie adoptive, la rive gauche, c'est qu'elle y a introduit de l'aurore pour ceux qui pâlissent devant les lampes de travail et dont quelques-uns verront, grâce à elle, se lever leur grand jour.

...Perchée sur l'arbre de son échelle, je la vois encore, moi, réglant le courant électrique du plafond de sa librairie, et mettant, d'une main experte, l'œuf de lumière dans un nid de soie bleue...

Mercure de France du 1er janvier 1919.

QUELQUES DATES DE L'AMITIÉ

Paul Claudel

...Notre amie à tous, l'aimable et audacieuse directrice de la Maison des Amis des Livres, Mlle Adrienne Monnier. Vous connaissez tous Mlle Monnier et le salon qu'elle a ouvert depuis quelques années, au niveau même d'une rue chère aux lettres; il n'y a qu'à pousser la porte et à entrer, et vous voilà au milieu d'un paradis de bouquins dont le manque, n'en doutez pas! était la véritable raison qui décolorait pour vous l'existence, et en présence de la personne la mieux autorisée à vous servir d'introductrice. Notre amie a compris en effet, la première, qu'entre un livre et une livre, je dis un livre imprimé et une livre, par exemple, de beurre, il y avait tout de même une certaine différence que les détaillants de papier à lire n'étaient pas arrivés jusqu'à ce jour à comprendre. Une livre de beurre, c'est une chose parfaitement homogène, se présentant à vous d'un seul coup, et qu'on peut facilement juger uniquement par ses qualités extérieures. (Il y a également des êtres humains qui sont comme ça.) Un livre au contraire, avec ses myriades de lignes soigneusement serrées au fond de feuilles huit et seize fois repliées, c'est une espèce de boîte magique remplie d'idées, d'images et de sentiments qui demandent d'être choisis et présentés à l'amateur par une main adroite et sympathique. De plus, un livre qui paraît, c'est une chose vivante et qui pousse et qui naît, quelque chose par excellence d'expansif et

de contagieux, appelé à propager autour de soi l'admiration, l'imitation ou le refus, en tout cas la discussion. Cette chose, il ne faut pas qu'elle reste sur l'esprit comme un poids mort et inanimé, il faut des endroits où l'on puisse l'agiter, la déployer au grand jour et sous tous ses aspects, où elle emprunte une expression nouvelle à l'esprit de ceux qui viennent de la recevoir toute fraîche, et quel lieu est plus favorable à cet objet que celui-ci où un passant vient de lui faire le rare et solennel honneur de la préférer à de l'argent? (Entre parenthèses, pourquoi? Le problème de psychologie que pose cet inconnu qui achète un livre est bien de nature à passionner notre curiosité!) — C'est ce rôle, à la fois de magasin et de salon, qui était d'ailleurs dans la tradition de nos vieilles librairies françaises, que Mlle Adrienne Monnier a ranimé, et c'est pourquoi je suis particulièrement heureux que mes interprètes et moi profitions aujourd'hui de ses auspices pour sortir ensemble devant vous des mystères égaux de l'inédit et de l'imprimé.

Extrait d'une conférence prononcée le 30 mai 1919, à l'occasion d'une première séance Paul Claudel, organisée par la Maison des Amis des Livres au Théâtre du Gymnase, avec le concours de Marguerite Moreno, Eve Francis, Edouard de Max, Jean Hervé et Yonnel.

●

Légation de France à Copenhague.

Copenhague, le 10 décembre 1919.

Chère Adrienne,

J'ai été bien content de recevoir de vos nouvelles. Je pense souvent à nos causeries de la rue de l'Odéon, et ce n'est pas Copenhague qui peut me les faire oublier. Tâchez de vous arranger pour que je puisse conserver quelque temps le texte de ma conférence en placards, car je l'ai rédigée très vite et elle a besoin d'être un peu rabotée, refondue et développée. Je n'ai gardé qu'un

très vague souvenir du poème dont vous parlez. Il doit avoir paru dans un obscur canard que dirigeait un ami de Maurice Pottecher et qui s'appelait, je crois, « l'Idée Libre ». Je ne sais quand je pourrai venir à Paris. Cette histoire du Corymbe traîne interminablement et je ne sais si je pourrai être là pour les représentations de *Protée*. C'est dommage que je ne puisse m'en occuper avec vous. J'ai compris que vous auriez les murs et la chose. Dites à Milhaud de vous expliquer mes idées. J'ai imaginé un palmier ambulant qui vient faire des grâces en divers endroits de la scène, et aussi un obélisque qui se replie comme un chapeau gibus et qui part tout à coup avec une épouvantable détonation. J'avais également pensé aménager la grotte de Protée dans le ventre d'un immense plésiosaure dont le cou flexueux après avoir dessiné une sorte de baie se dresserait gracieusement surmonté d'une tête tenant à la fois du canard et du crocodile, avec un petit œil rouge tournant à toute vitesse! Mais il faut faire des concessions à la « Minerve Française ». Vous voyez qu'avec le temps je suis devenu ce que mes enfants appellent irrévérencieusement « un vieux rigolo »! Je pense toujours à mon drame espagnol, mais comme ce sera très différent de ce que j'ai fait jusqu'à présent, il me faut beaucoup de temps pour arriver à me sortir de mes peaux précédentes. Ces périodes de mise en train sont pour moi horriblement pénibles. C'est comme si Christophe Colomb avait non seulement à découvrir l'Amérique, mais préalablement à la créer! Comme vous êtes gentille de penser encore à moi! Votre sincérité et votre enthousiasme me font du bien. J'aime les natures gaies, imaginatives et entreprenantes comme la vôtre. Vous verrez que nous arriverons à faire quelque chose ensemble. Adieu, chère Adrienne, pensez à moi, donnez-moi des nouvelles de Paris et de tous nos amis et connaissances suivant la formule consacrée! Et comment vont les affaires?

PAUL CLAUDEL.

La représentation de *Protée* envisagée dans cette lettre n'eut pas lieu, mais, le 28 mai 1921, à la Maison des Amis des Livres, une deuxième séance Paul Claudel au cours de laquelle furent interprétées plusieurs scènes de *Protée* (Léon-Paul Fargue tenant le rôle de Protée et Adrienne Monnier celui de Brindosier) et de *La Ville* (Jules Romains tenant le rôle de Cœuvre et Adrienne Monnier celui de Lala). Eve Francis et Edouard de Max prêtèrent leur concours à cette séance, et dirent notamment les *Vers d'Exil*.

●

Tokyo, 15 décembre 1922.

Merci, chère Adrienne, des belles étrennes que vous m'envoyez, ces vers comme une guirlande de lierre au buste que votre précieuse et intelligente amitié a bien voulu substituer à la présence toujours précaire et relative d'un éternel passant. Laissez-le toujours occuper une petite place dans cette boutique de la rue de l'Odéon où nous avons eu tant de bonnes causeries. — C'est une grande consolation pour moi que ma pensée dans votre cœur soit associée à cette idée de la joie éternelle qu'il est si difficile de préserver dans le bruit et la poussière de Paris. Votre première pièce m'aurait donné autrefois de grands espoirs et je vous aurais écrit une de ces énormes lettres comme Gide et Suarès en ont tant reçu de moi. Mais je suis devenu aujourd'hui moins prompt à espérer et à me réjouir. Si la graine qui est jetée par un saint est si souvent ravie par les oiseaux, que sera-ce des quelques gouttes d'eau jetées par un poète? Le chemin du salut est plein de merveilles mais je comprends qu'il paraisse dur et rebutant à l'âme qui ne s'y est pas engagée et il faut se résigner à ne pas y être accompagné de ceux qu'on aurait choisis le plus volontiers. — Après bien des retards et des difficultés, j'ai enfin réussi à faire éditer la *Sainte Geneviève* sous la forme que je rêvais, il a fallu pour cela rien moins que mon exil au Japon et la protection évidemment de la Sainte! Vous trouverez sous ce pli un spécimen de ce livre formé d'une seule feuille repliée formant 27 pages,

papier hôcho fabriqué spécialement avec filigrane spécial SG. d'écorce de cotonnier, gravure japonaise sur bois (ne faites pas attention à l'encrage qui sera beaucoup plus foncé), couverture faite de 2 lames de bois de *Kiri* d'une délicieuse nuance rose amour enfermée dans un étui de toile lui-même formé de 2 onglets d'os. Au verso reproduction d'un dessin du peintre Tomita avec poème de moi. Cela pour l'édition ordinaire qui coûtera 50 francs (1.000 ex. numérotés dont 400 environ seront mis en vente en France). L'édition de luxe aura une couverture de brocart et sera imprimée sur papier double avec dessin original de Tomita et poème original de moi sur chacun des 12 ex. à 500 francs. Sujet : la Muraille Intérieure de Tokyo. J'ai chargé Gallimard du Dépôt général (je ne pouvais guère faire autrement) mais vous savez sans doute que nous sommes en mauvais termes, et je suppose qu'il ne s'emploiera pas au lancement avec énormément de zèle, étant donné surtout que lui-même autrefois conseillé par Roger Allard a refusé de se charger de l'édition et sera probablement dépité de son succès. Je compte donc un peu sur vous. Les dessins réalisés par Mme Parr sont de moi en réalité. M. Roger Allard ne les aime pas. Quant à moi ils donnent juste ce que je voulais, une succession de figures dressant dans la région supérieure du texte les effigies sommaires de prière et d'émotion propres à repérer son écoulement.

Donnez mon souvenir à tous nos amis et singulièrement à votre sœur.

CLAUDEL.

Cela me ferait grand plaisir au contraire que vous me donniez beaucoup de détails sur les choses et les gens de Paris et de la rue de l'Odéon. Contrairement à ce que vous croyez je suis très peu occupé et j'aimerais beaucoup avoir des liens avec le monde des vivants.

●

AMBASSADE DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS.

Washington, le 4 mai 1929.

Ma chère Adrienne,

C'est à vous certainement que je dois l'envoi d'*Ulysse* et je vous sais gré de l'attention. Vous me pardonnerez si je vous renvoie le bouquin qui a, je crois, une certaine valeur marchande et qui pour moi n'offre pas le plus petit intérêt. J'ai autrefois perdu quelques heures à lire le « Portrait du jeune homme » du même auteur et cela m'a suffi.

Bien affectueusement.

PAUL CLAUDEL.

●

Ce 4 août 1939.

Château de Brangues
Isère.

Chère Adrienne,

Le dernier numéro de votre *Gazette* que je lis toujours avec grand intérêt publie une lettre de M. Henri Decugis où je lis avec stupeur la phrase suivante : « Tous les historiens sont d'accord pour constater cette extraordinaire pénurie d'esprits vigoureux et originaux qui dura trois ou quatre siècles, entre le IIe et le Ve. » Cela veut dire que cette pénurie cessa au Ve siècle en pleine anarchie barbare! c'est une idée curieuse! Mais qualifier tranquillement de stérile une époque comme le IVe siècle qui est une des grandes époques de l'Humanité et qui vit dans un bouillonnement d'idées prodigieux le développement du dogme et de la liturgie chrétienne, ce n'est pas seulement curieux, c'est formidable! Ainsi les Augustin, les Jérôme, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Constantin, les Théodose, etc., ne sont pas

des esprits vigoureux et originaux! Et il paraît que tous les historiens sont d'accord là-dessus!

Il est remarquable de constater qu'en cette année 1939 le préjugé que tout ce qui est chrétien est nul et non avenu, frappé d'une espèce de néant conventionnel, soit encore en pleine floraison. Ce n'est pas seulement curieux, c'est triste à la fois et c'est comique.

Croyez, ma chère Adrienne, à mes sentiments les plus affectueux.

CLAUDEL.

André Gide

Cuverville, 17 décembre 1916.

Madame ou Mademoiselle,

Votre exquise lettre me touche et je suis réellement attristé de ne pouvoir vous envoyer aussitôt ce livre que vous demandez. Je serais à Paris que je ne pourrais pas davantage : *les Nourritures terrestres*, après avoir attendu d'introuvables lecteurs, sont introuvables à leur tour, et j'ai remis à l'imprimeur, en vue d'une réimpression, le dernier exemplaire qui me restait. Il y a quelques mois de cela et j'aurais dû déjà recevoir des épreuves — mais nous sommes en temps de guerre.

Le Prométhée mal enchaîné et *le Voyage d'Urien* sont-ils également épuisés? Je m'étonne.

Votre lettre est venue m'apporter un peu de réconfort, à une heure où j'en avais grand besoin.

Je vous remercie de tout mon cœur.

ANDRÉ GIDE.

Ce billet répond à une lettre d'Adrienne Monnier demandant à André Gide un exemplaire des *Nourritures terrestres* pour sa bibliothèque.

Cuverville-en-Caux, 24 avril 1931.

Chère amie,

Un terrible aveu à vous faire... Et qui me fait souhaiter qu'avec vous il me fût permis de n'être pas franc!

Avec quel appétit du cœur et de l'esprit je me suis jeté sur ces livres! et combien je vous étais reconnaissant de me les avoir fait tenir à temps pour que je les pusse emporter à Cuverville! Combien j'étais heureux de les tenir de vous!

Sitôt en wagon j'ai tout oublié pour renaître en Milarépa. De cette palingénésie j'escomptais déjà des merveilles... Eh bien! ça n'a rien donné du tout; qu'un incommensurable ennui, et cette même sorte de torpeur stérile, d'hébétude, que j'éprouve à chaque nouveau contact avec l'Asie. Devant quoi, malgré tout mon amour de l'exotisme, je me sens occidental en diable, n'en déplaise à Massis. Et d'abord je reconnais tout; car déjà j'avais pataugé dans cette fondrière, au sortir de ma philosophie, à la suite de Schopenhauer. Sans doute ne sert-il à rien de contempler cela de l'extérieur; pour bien comprendre cette sagesse, il faudrait y entrer lentement, s'y donner. Mais quand j'aurais vingt vies à vivre, encore ne consentirais-je pas à en consacrer une à cet engourdissement plein de mirages.

Le monde occidental s'est lancé dans une effarante aventure qu'il importe de mener à bout, fût-ce au prix du bonheur. Je ne vois autour de moi qu'un chaos, mais d'où doit sortir quelque chose. La sagesse asiatique n'aboutit qu'à la félicité. C'est folie de la méconnaître; mais je ne puis la préférer.

Je m'arrête, supportant mal votre mépris, que je sens que j'encours; votre courroux peut-être... qu'il me tarde pourtant d'affronter aussitôt de retour à Paris. — Et désolé de ne pas y être pour accueillir Bruno Venezian (vous le connaissez sans doute) que Joyce me présente. Oui, Joyce vient de m'écrire — une lettre exquise. Ma

considération pour lui est si grande que j'ose à peine lui répondre. Il me dit incidemment que ses yeux vont beaucoup mieux, ce dont je me réjouis bien fort. A bientôt j'espère. Votre tout dévoué.

ANDRÉ GIDE.

●

Cuverville, 24 janvier 1935.

Chère amie,

Quoi! vous aimez Fernandel... Quelle joie! je me dilate en vous en entendant parler si bien. (A l'instant je reçois les « justificatifs » de la N. R. F. de février.) Tout ce que vous en dites est si juste, si « dans le sens ».

« Une façon de faire entendre, quand la personne est lésée, que Dieu l'écoute et fera peut-être le nécessaire. » C'est excellent. On a envie de vous dire : Merci.

A bientôt. Affectueusement.

ANDRÉ GIDE.

●

15 avril 1938.

Château de Chitré,
par Vouneuil (Vienne).

Chère amie,

J'achève à l'instant *l'Empire des Serpents* et vous écris tout aussitôt pour vous remercier de m'avoir fait lire ce livre extraordinaire. Ah! que vous aviez raison de penser qu'il pourrait m'intéresser et me plaire! C'est un récit passionnant et, pour moi, des plus instructifs. J'y recueille maints renseignements et réflexions qui me seront fort utiles pour la rédaction de mon Rapport.

Mais c'est surtout du premier numéro de la *Gazette* que je viens vous remercier. Chère amie, c'est de

l'excellent. On ne vous lit pas tant que l'on ne vous entend parler, car vous avez su donner le ton de votre voix le plus naturel à vos phrases; et jamais votre voix n'a su se faire plus persuasive, sans doute parce que jamais plus convaincue. Toutes vos réflexions sont pertinentes, sagaces, et trouvent un écho immédiat dans mon cœur et dans mon cerveau. J'applaudis, j'acquiesce et souhaite pouvoir vous aider.

Votre ami — et « de conserve » avec vous.

ANDRÉ GIDE.

●

[Carte interzone].

Nice, Hôtel Adriatic, 4 mars 1942.

Chère amie,

Votre chronique du *Figaro*, c'est la baguette magique qui soudain nous transporte près de vous. J'entends tout. Je vois tout : seulement pas qui découpait la dinde...? On vous bénit de permettre, à notre imagination du moins, d'assister à ces réunions, d'en être — ah! de tout cœur.

Ici, sauf les amis Simon Bussy, Roger Martin du Gard, je ne fréquente personne, vis seul à l'hôtel et travaille de mon mieux, plus que je ne faisais depuis longtemps. Catherine, avec sa mère et sa grand'mère, sont installées dans une pension à l'autre extrémité de Nice; mais on se voit souvent — on s'aide à supporter allégrement l'insuffisance alimentaire; on se communique les cartes reçues de Paris; on lit beaucoup, et de bons livres; on patiente — et l'on vous adresse en gerbe les souvenirs les meilleurs de nous tous, et pour Sylvia, pour votre sœur, pour les amis qui vous entourent et que l'on jalouse un peu d'être près de vous.

ANDRÉ GIDE.

Paul Valéry

Jeudi, sans doute (1917).

D'autres préfèrent la prairie
Mais les plus sages vont nier
La rose dans ta librairie,
O Mademoiselle Monnier.

En foi de quoi je viendrai samedi à 20 heures plus ou moins quelque chose, dîner chez vous, avec tels potassons que de droit.

Très heureux d'en être.

PAUL VALÉRY.

Mercredi, 26 mars 1919.
40, rue de Villejust.

Mademoiselle,

Il faut m'excuser de vous écrire de mon lit. Passe encore si j'y étais seul! Mais il y a là ma tête et mes reins qui me font du mal, chacun à sa mode et selon sa nature, et de son mieux, — hélas!

Mais de quoi parlions-nous? — Ah! le petit dîner du 2 avril!... J'espère en lui. Puissé-je ne pas vous écrire de vouloir bien le retarder un peu!

Quant à la séance, je me remets entre les mains de

Fargue et aux vôtres. Faites ce qui vous semblera bien. On pourrait esquisser le Programme :

Pythie — grand solo dramatique.....	L.-P. Fargue
Ouverture Symphonique.....	Mlle Monnier
Aurore	L'Orchestre
La J. Parque (Mosaïque).....	L.-P. F.
M. Teste (Sketch).....	Mlle Monnier
C. des Colonnes.....	X.

Une quête sera faite au cours de la soirée au profit de la *Revue des Deux Mondes*.

D'ailleurs la Direction se réserve de modifier ce programme, selon son caprice.

Je regrette de manquer la soirée de Jammes et me permets de disposer des cartes que vous voulez bien m'envoyer.

Croyez, Mademoiselle, à mes sentiments très reconnaissants, et recevez mes hommages comme s'ils n'étaient pas si mal écrits, sur un chiffon, par le stylo cabré d'un scribe horizontal.

PAUL VALÉRY.

Cette première séance consacrée à Paul Valéry par la Maison des Amis des Livres eut lieu le samedi 12 avril 1919 à 21 heures. Elle se composait d'une causerie de Léon-Paul Fargue et de lectures par André Breton (*Eté* et *Le Rameur*), Léon-Paul Fargue (fragments de *La Jeune Parque* et *La Soirée avec Monsieur Teste*), André Gide (*La Pythie* et *L'Insinuant*), et Adrienne Monnier (*Aurore* et *Le Cantique des Colonnes*).

●

Dimanche (1932).

Folle Adrienne,

Je ne sais comment vous faites vos comptes ou plutôt les miens! — J'ai la sensation que vous m'envoyez

beaucoup plus d'argent que mon dû. Je ne peux pas vérifier, car je ne sais plus faire des additions. Trop de littérature détraque le compteur. L'à peu près envahit l'âme littéraire; et quant à vous, je gage que le « Catalogue » vous a radicalement décervelée, et que vous en êtes à deux et deux font huit.

Tout ceci est grave. Je passerai un de ces jours dans l'arrière-boutique (réservée aux sociétaires) et vous verrez ce que vous verrez... Pan! Pan!

mais gentiment! car au fond, vous n'êtes pas méchante... ni moi non plus!

P. V.

La blonde Beach a-t-elle reçu l'Eupalinos anglais? Il est très chic et très correct. Un peu roide. Mais tout à fait un well-dressed gentleman.

●

(1941).

MA SACRÉE ADRIENNE,

Ça c'est un peu fort de
café — (Café d'antan, s'entend)
Méphisto en est bleu, de rouge
qu'il se montre au naturel —
Lust en pleure, Faust en rote
Toute la troupe est en émoi,
On n'entend que flûte et que crotte,
Et le Solitaire — ou bien Moi
(Car ils ne font qu'une pastèque)
Est obligé de faire un chèque!

Non, vraiment, Adrienne!

P. V.

●

Samedi (fin 1944).

Ma chère Adrienne,

Je suis bien en retard avec vous, c'est-à-dire avec votre peine. Et ma belle-sœur l'est aussi. Je ne voudrais pas que vous pensiez que c'est oubli ou indifférence. C'est chez nous deux, mauvaise passe quant à la santé — et destruction des journées par des difficultés pratiques — et puis, par ces monstres qu'on appelle les Autres, dont chacun croit qu'il est seul au monde et que vous êtes créé pour lui. Bref, je ne puis absolument rien faire depuis quinze jours. Ma tête me refuse même ses erreurs. Elle est maintenant bien vieille!

Je voulais aller vous trouver et vous embrasser, ne rien vous dire mais vous faire sentir que mon affection était là. Malheureusement je suis obligé de circuler le moins possible, et j'évite le métro, car je traîne une grippe qui ne s'y plaît pas.

Je pense que la chère Sylvia est plus que jamais auprès de vous (quoi qu'elle soit à présent notre occupante). Croyez que je ne songe jamais qu'avec une tendre amitié à mes amies du côté de l'Odéon, qui m'ont toujours été si fidèles et si dévouées. Mais elles ne se doutent pas de tout ce qu'elles signifient pour moi. Tout simplement des êtres mythiques et favorables qui ont mission de liaison entre Ce que je suis et Ce que je fus. Il me semble quand je viens par là que je suis encore le bizarre, le ténébreux, le bavard d'il y a... Ce Teste de la rue Gay-Lussac. —

A bientôt, chère Adrienne. Je suis bien affectueusement à vous.

PAUL VALÉRY.

Erik Satie

Bonjour, Mademoiselle,

Je venais vous saluer et vous rendre votre politesse (être venue à l'Odéon, l'autre jour).

J'aurais aimé vous dire bonjour moi-même, de vive voix. Je ne le puis, puisque vous n'êtes pas ici. C'est bien triste, je dis :

Rebonjour. A samedi. Vous me verrez vous-même.

Amicalement vôtre, je suis

E. S.

P.-S. — Mille choses au bon Fargue. Il m'a couvert de baisers, le 1er janvier, à 0 h. 15, — dans une rue sombre.

(Mars 1919, peu après l'audition, à la Maison des Amis des Livres, du *Socrate*, de Satie, avec Suzanne Balguerrie et l'auteur.

●

Arcueil-Cachan, le 21 sept. 1922.

Chère Gentille Amie — Bonjour.

Excusez-moi de n'être pas venu vous remercier pour la si agréable soirée de samedi... Hélas! je n'ai pu le faire moi-même, et je vous prie de me pardonner. Oui. .....Vous voulez bien?

Quelle délicieuse soirée!

Tout le monde a été, en somme, très poli et très aimable, n'est-ce pas?

Pas la moindre fausse note, ai-je remarqué.

Il est vrai que l'on n'a joué d'aucun instrument. Oui.

Encore merci, Chère et Gentille Amie; et croyez-moi bien amicalement vôtre :

ERIK SATIE.

P.-S. — J'écris à la si sensible amie du bon et gros Shakespeare. Oui.

Léon-Paul Fargue

(1921).

CÉRAMIQUE DÉCORATIVE
ARCHITECTURALE & ARTISTIQUE
Nouveaux VITRAUX CÉRAMIQUES Brevetés
MÉDAILLE D'OR
LÉON FARGUE
INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES
Léon-Paul FARGUE Fils, Succr
156, Faubourg Saint-Martin, 156 — PARIS

Ma chère Adrienne,

Ça n'est pas la grippe, mais :
séquelles nerveuses compliquées d'embarras gastrique et consécutives à détraquements sentimentaux. Température à midi 39°5. Mais ça a l'air de baisser un peu. Quoi de neuf. Expliquez tout à Larbaud et dites-lui qu'il peut venir me voir, on pourrait peut-être aussi travailler. — Dites aux amis qu'ils peuvent venir, je m'emmerde. Remettez un petit mot de réponse à Godart qui vous porte ce mot. Vous me ferez grand plaisir.
Je vous embrasse.

LÉON-PAUL FARGUE.

ÉCOLE DE RYTHMIQUE
Méthode Jacques-Dalcroze
54, rue de Vaugirard, Paris-VI^e^.

[1923].

Mademoiselle Adrienne Monnier
Editeur d'Art
18, rue de l'Odéon.

Mon cher Belodon,

Emportez de gros manteaux demain, vous et Sylvia, car au bout d'une heure, « vous verrez ce que c'est »! Même s'il fait très beau. J'en fais autant. Ne jamais craindre de se trop couvrir en auto.

Affectueusement.

LÉON-PAUL FARGUE.

Claudel est sauvé. Il est à bord du croiseur « André Lebon ». Embrassons-nous en son honneur.

●

Je dirai que, là où nous nous rencontrions le plus souvent, là où on était sûr, entre chien et loup, de voir apparaître Fargue, c'était la boutique d'Adrienne Monnier. Ceux qui savent combien ce fantôme est homme de tendresse, d'habitudes, ont compris la crise qu'il traversa le jour que, renonçant à sa maison, il cessa du même coup d'aller dans cette librairie où, chaque soir, il faisait halte. La vie ne se plaît-elle pas trop souvent à jouer ainsi un rôle de naufrageuse impitoyable? Souvenirs, asiles, amis, elle engloutit tout! Une fois de plus, Fargue restait au milieu de la foule des inconnus, des indifférents, des amis nouveaux. Seul avec ses images, comme un enfant puni.

JACQUES POREL,
Les Feuilles Libres, juin 1927.

Valery Larbaud

20 janvier 1920.

Chère amie,

Je viens de confier à la poste un petit colis de friandises de « cheux nous », et si les douaniers ne « se » le mangent pas (papier et boîtes compris), j'espère qu'il arrivera en même temps que ce mot au n° 7 de la rue de l'Odéon.

Après les pâtisseries que j'ai mangées chez vous, je ne peux que vous parler très modestement des qualités de notre « turrón ». La principale, peut-être, de ces qualités, c'est qu'il est fabriqué très proprement, par de belles machines nickelées, brillantes, électriquement animées de mouvements pétrisseurs d'une précision et d'une suavité admirables. Là, tout n'est que sucre, miel, et lait d'amandes fraîches. Et quand la pâte tiède sort, toute découpée en tranches carrées, de la merveilleuse machine, elle est recueillie par les mains soigneuses, et — je vous l'assure — *soignées*, des jeunes Jijonencas, les plus jolies filles de la province d'Alicante, et peut-être de tout le Royaume de Valence.

Pour ma part je préfère le turrón de Jijona à celui d'Alicante. C'est peut-être un mauvais sentiment de la part d'un Alicantin, mais le fait est que mes dents font bien meilleur ménage avec la pâte tendre de Jijona qu'avec la pâte dure d'Alicante. Or, il fait beaucoup moins chaud à Jijona qu'ici, et W. S. Landor a dit :

« The heart is hardest in the softest climes »,

ce qui est peut-être vrai aussi du turrón. En tout cas

j'aimerais connaître votre opinion sur cette question. Non pas sur la dureté du cœur humain dans les climats les plus doux, mais sur les mérites des deux sortes de turrón.

L'opinion de votre sœur et de votre beau-frère, et de quelques autres potassons, m'intéresse aussi, car les potassons « savent ce qui est bon » (mais c'est une autre histoire, que je vous raconterai quand je vous verrai). Irma aussi devra goûter le turrón (mais peut-être ne le distinguera-t-elle pas du goût de sa propre bouche?).

En échange des cinq kilos de fadeurs que je vous envoie, je vous demande (et vous voyez que le marché est tout à mon avantage) une bonne et longue lettre me donnant de vos nouvelles et de celles de tous nos amis. Quant à moi, je n'ai pas eu de chance. Impossible de trouver Romains à Barcelone, ni de mettre la main sur l'ami à qui j'avais confié ma copie des poésies de Henri Levet, que « Littérature » m'avait demandée. Mais je n'ai pu passer que quelques heures à Barcelone. Enfin j'ai écrit, et j'attends les réponses.

A propos de littérature : Pourriez-vous me donner l'adresse des « Ecrits Nouveaux »? M. Germain m'avait demandé quelque chose, et c'est une trop bonne occasion de parler encore de Butler pour que je ne la saisisse pas.

Et pourtant, travailler ici! c'est difficile,

« Sous les palmiers d'où il pleut sur les yeux la paresse »; il me pleut tant de paresse sur les yeux que je me demande parfois si je n'aurais pas pris la maladie du sommeil, en venant, dans le train.

J'espère que vous, du moins, n'en êtes pas atteinte et que vous pourrez écrire à ce dépotame qui vous serre bien affectueusement la main.

VALERY LARBAUD.

Adresse : Canalejas n° 28
Alicante.

— Non, Madame, dis-je à cette jeune femme triste qui bousculait l'étalage de Mlle Monnier, rue de l'Odéon. Non, Valery Larbaud n'a rien à faire avec les sources de Saint-Yorre. (...) Mais je soulève des portières sur des chambres interdites, et mieux vaut rappeler qu'il ne manque pas grand-chose à *Barnabooth* pour égaler les grandes figures mythiques de la littérature : Don Quichotte, Gargantua, Gulliver.

A cet instant, la porte s'ouvrit et donna passage à Valery Larbaud qui, serrant d'une main canne et chapeau sur son large cœur, et maintenant de l'autre une charge de revues et de brochures, fit glisser exactement son corps de pacha jeune dans une chaise sous laquelle il ramassa ses tout petits pieds. Adrienne Monnier, affairée, lui tendit en passant une main épiscopale, et l'appela par son nom : sur quoi la dame triste, collée au mur, dirigea sur le visage rasé et le front haut du Riche Amateur ce regard et cette moue qu'ont les femmes qui s'inspectent dans la glace. Deux très jeunes « Amis des Livres », qui fouillaient dans les rayons, sveltes, les cheveux tirés en arrière et pauvrement dessinés comme par Laboureur, demeurèrent figés de respect et de saisissement. Cependant Adrienne Monnier, de sa voix belle et grasse, animait l'entretien et la boutique, où l'auteur de *Barnabooth*, dissimulant de son mieux, parmi les pauvres, le secret de son embarras et de sa richesse, tenait bien sa place. Mais lorsqu'il fut parti, la dame triste fit une découverte :

« — Il n'a parlé qu'avec ses yeux, qu'il a les plus beaux du monde. »

MARCEL RAY.

Les Cahiers d'aujourd'hui (1922).

Rainer Maria Rilke

Val-Mont, par Glion
s/Territet (Vaud) Suisse,
ce 3 février 1926.

Chère Mademoiselle,

Si j'ai tant et tant tardé à vous envoyer un petit mot projeté depuis que j'avais compris que, grâce à votre bonté, on continue de me faire parvenir régulièrement le « Navire d'Argent », c'est que j'ai toujours espéré de pouvoir joindre à mes lignes insuffisantes par elles-mêmes, soit cette traduction des « Cahiers » qu'on prépare, soit ces poésies risquées en français auxquelles Jean Paulhan a conféré cet heureux titre de « Vergers ». Mais l'un et l'autre livre s'attardent. Et quant à moi, le séjour dans cette clinique, où j'ai dû m'enfermer de nouveau, m'éloigne de tout emploi de ma plume, même épistolaire. Soyez donc indulgente, comme sans doute vous savez l'être, si j'arrive si tard et d'une manière sommaire à vous remercier de votre toute aimable et généreuse attention.

Dans ma solitude de Muzot, le « Navire d'Argent » est toujours reçu avec joie : mon petit port s'éclaire aux reflets de ses voiles grises. En montant à bord de votre navire, on se trouve vraiment chez vous, et moi qui n'ai jamais eu le plaisir d'assister à ces réunions d'esprit et ces lectures auxquelles naguère vous aviez l'habitude charmante de convoquer vos amis, je m'imagine de respirer un peu de cette atmosphère intimement vivifiée en

m'occupant de la riche cargaison qu'apporte, chaque mois, votre agile voilier. Car votre Revue, loin d'être un recueil d'articles reposés, possède le secret de rendre sensible le contact qui se joue, tout vibrant, entre vous et vos collaborateurs, j'allais dire : vos invités. Ces pages communiquent leur nécessité spontanée et cette tension de la pensée active : on la voit s'accomplir parmi les résistances.

Maintenant vous avez d'un coup augmenté ma dette de reconnaissance envers vous, en permettant au jeune Pierre Klossowski de livrer à votre « Gazette » ce renseignement sur mes traductions de « Charmes »; cela représente, si je ne me trompe, son début dans les lettres, et si je sais gré à ce jeune ami du choix de son sujet, je me sens entraîné surtout de vous remercier de l'avoir voulu appeler à la tribune pour lui confier la parole.

L'admiration de Paul Valéry est une de ces cimes, à la vue infinie, où je suis toujours sûr de me rencontrer avec vous; mais combien d'autres endroits j'aperçois où nous pourrions nous donner rendez-vous dans un consentement commun et réciproque! Ne seriez-vous pas, par exemple, l'amie de cette joie admirative que j'ai éprouvée l'autre jour en lisant le « Navire Aveugle » de Jean Barreyre? Le hasard m'a fait découvrir, avant que personne n'en eût parlé, ce livre extraordinaire dans une petite mercerie de Glion; j'en ai fait venir plusieurs exemplaires et je n'avais pas de peine à faire partager de tout ce monde ici mon heureuse conviction. Mais on se demande *qui* est-ce qui a pu débuter par ce chef-d'œuvre épique, riche par son économie et dont une poésie concentrée constitue pour ainsi dire les articulations qui décident de son mouvement?

Recevez, chère Mademoiselle, les hommages de mes souvenirs respectueux et tout dévoués.

RAINER MARIA RILKE.

A Mademoiselle Adrienne Monnier
Poète et qui vit dans l'esprit :

« De voir... n'importe quel objet
dans sa félicité... »

Adrienne Monnier
(*Lettre à un jeune poète*).

Le grand pardon

On raconte, mais est-ce qu'on sait?
quelque part l'Ange de l'Oubli,
radieux, tend sa figure au vent
qui tourne nos pages. Borne pure.
Et derrière lui tout ce pays
que nul plus ne saurait apprendre :
qu'il faut avoir su autrefois,
morceau par morceau, tel que nos sens,
tel que la colère nous le cassait
à nos besoins. (Sans vouloir à présent
nier les inattendues guérisons
entre les choses, qui nous prenaient à témoins
sans que nous eussions jamais su les appeler...
Et malgré tout, les fruits
supportaient nos noms et les astres
ne les secouaient que rarement :
ces noms spongieux qui buvaient des larmes...
Ces noms dont le plus tendre encor
n'est que le moule d'un cri.)

RAINER MARIA RILKE.

ce 29 juin 1926,
Muzot.

James Joyce

[Pneumatique]

Chère Mademoiselle Monnier : Merci de la promesse de votre secours pour la traduction des autres morceaux (1) et aussi de la pause qui m'a presque ponctué. Selon mon plus secret conseil je lui ai enlevé toutes les épines — les graves et les aiguës. Je ne lui ai laissé que la dernière — son accent irlandais. Il ne cédait pas.

Cordialement vôtre

JAMES JOYCE.

5. VII. 1924.

●

Chère Mademoiselle Monnier,

L'article de Gillet me paraît fort bien. Je ne l'ai pas tout lu mais écrirai demain. Mais il faut changer la traduction vers la fin. L'anglais est :

Lead, Kindly fow I! etc.

Or, la référence est à l'hymne fameux de Newman, *Lead, Kindly light!* dans lequel le futur cardinal annonce le commencement de sa conversion à l'Eglise catholique. Le type qui correspond selon moi le plus exactement à

(1) Il s'agit des premiers morceaux d'*Ulysse*, traduits par Valery Larbaud et Auguste Morel, et publiés dans le premier cahier de *Commerce* (Eté 1924). La suppression des « épines », c'est-à-dire de la ponctuation et de l'accentuation, concerne le dernier morceau, qui est un fragment du monologue intérieur de Mme Bloom.

Newman, quoique sa conversion fût dans la direction opposée, est Renan qui de son côté annonce cette conversion vers l'hellénisme préchrétien dans la fameuse prière sur l'acropole. Je propose que vous soumettiez à M. Gillet la traduction suivante :

Précède et prie pour nous, bénigne acropoule!

En tout cas *Sois notre guide, cher oiseau* ne peut pas rester.

L'alexandrin remplace assez bien, je crois, les trois mesures lentes du semi-vers anglais.

Cordialement vôtre,

JAMES JOYCE.

London, 1931.

●

Hôtel de la Paix
Saint-Gérand-le-Puy
Allier.

Chère Mademoiselle Monnier,

Pourriez-vous me dire si le *Mercure de France* a publié entre le 1er octobre et aujourd'hui un article de Maurice Denhof sur deux romans irlandais, *At Swim Two Birds* de Flann O'Brien, et *Murphy* de Samuel Beckett, et si non et si vous connaissez quelqu'un à la rédaction de cette revue si le manuscrit de cet article a été envoyé là?

Quelques semaines avant sa mort Maurice Denhof m'écrivit qu'il était en train de préparer l'article en question — qui devait faire suite à deux autres articles publiés par lui dans la même revue. Il avait une grande admiration pour ces deux livres (qui au juste se ressemblent comme diable et l'eau bénite), car il y voyait, paraît-il, deux expressions typiques d'une certaine théorie de composition qu'il avait développée dans ses articles précédents.

Si l'article en question a été publié, voulez-vous avoir

l'obligeance de m'envoyer (contre remboursement) deux exemplaires ici et un autre exemplaire (contre remboursement aussi) à M. S. Beckett, 6, rue des Favorites?

Je vois avec satisfaction que le *Navire d'Argent* malgré tout navigue toujours.

Remerciements d'avance et salutations empressées.

Votre bien dévoué.

JAMES JOYCE.

Le 28 mars 1940.

Sherwood Anderson

(1927).

Chère Adrienne Monnier,
Chère Amie aussi,

Je suis vraiment au travail. Cette vie à la campagne me convient tout à fait. Je suis loin dans les montagnes (*illisible*), exactement dans la sorte de pays d'où vous venez, vous et votre sœur. Le facteur qui a apporté votre lettre a été obligé de traverser deux rivières avec l'eau qui arrivait jusqu'au ventre de son cheval.

Ici, de toutes façons, je fais partie de la vie du pays. Ils ne savent rien des Lettres. Le peu de renommée que j'ai ne m'a pas suivi jusqu'ici.

Je ne suis qu'un homme, qui monte à cheval, s'occupe des récoltes, accompagne d'autres hommes dans la montagne pour chercher le bétail égaré, travaille aux champs avec les hommes et les femmes.

Certains jours j'écris jusqu'à ce que mes mains tremblent. C'est excitant pour moi d'écrire et cruel.

Je n'aime pas faire figure dans le monde.

Si j'arrive enfin à dire exactement ce que je sens pour l'œuvre de votre sœur il y entrera aussi un peu de l'esprit de son mari vis-à-vis de son travail.

Peut-être un peu de tout cet esprit français.

Je sens quelque chose là-dedans. Les choses viennent lentement chez moi.

Je suis comme une femme avec laquelle on a fait

l'amour aussi. Il me faut toujours au moins neuf mois pour faire un enfant.

Quelquefois il ne vient rien du tout mais celui-ci viendra. Je le sens qui donne des coups de pied là-dedans.

— X —

Ma chère —

L'enfant est né.

Pendant que je vous écrivais je savais tout à coup exactement ce que je voulais dire sur l'œuvre de Marie Monnier.

Je l'ai dit. J'ai écrit l'article pendant la pause marquée X dans cette lettre.

Cela m'a pris deux heures.

J'en suis heureux maintenant.

J'espère en être encore heureux une fois qu'il sera tapé à la machine et que je le verrai froid.

Si oui, je l'enverrai immédiatement à Vanity Fair.

Cependant Paris pour moi c'est votre boutique et votre maison à vous et à Miss Sylvia et l'appartement des Bécat plus que tout ce qu'il peut y avoir comme plaisirs.

.....

Amitiés pour vous et de nous deux.

SHERWOOD ANDERSON.

Vous savez combien je suis sensible aux gentils mots que vous me dites de mes livres.

Georges Chennevière

Ma chère Adrienne,

Tu n' t'en fais pas, non. V'là qu' t'organises des soirées (1). T'es dans les livres? Ça c'est bath! Mais j' vois que t'oublies pas les copains. Eh ben, tu vois, ça, ça m' fait plaisir. Là, j'te reconnais. Mais j'ai jamais su m'exprimer. Quand j'prends la plume, j' peux plus parler.

Oui, t'es une chic copine. Seulement pour choisir tes jours, à toi l'cocotier! j' peux pas y v'nir, moi, à ta garce de soirée. J' sais plus c' que j' fais; j' travaille comme un' bourrique. Ah! ma p'tite, j'en ai un boulot, mais tu n' peux pas comprendre; les femmes comprenn' jamais ça.

Laiss' moi t'expliquer ça en douce. Mais tu sais, motus, ou alors gare! T'as bien connu Titine? Oui? Eh ben, el' m'a quitté, c'te vache-là. Ell' voulait plus en foutre une rame; j'y ai mis une tarte (tu m' connais), alors Mademoiselle s'est poissée, ell' m'a traité de salaud; moi j'ai r'mis ça; tu parl' d'un œil. Alors elle est r'partie avec le p'tit Bébert, tu l'connais, un goss' qui r'vient d'Afrique. Seul'ment moi maint'nant faut que j' gratte, faut qu' j'en mette. Ah! les vach' de bourgeois! Comment qu' tu veux qu' j'aille sam'di voir ta turne. C'est pas possible, j'ai pas douz' bras.

(1) Il s'agit d'une « soirée apache » à laquelle Georges Chennevière ne put venir, retenu par son travail à *l'Humanité*.

Mais tu m' fais plaisir, ah, ça oui, tu m' fais plaisir. Toi, tu comprends les sentiments, et moi, au fond, j' suis un homme de sentiment.

Expliqu' ça aux copains. Dis à Julot qu' c'est un as, mais ses visions, j'y comprends qu' dalle. Et ta sœur Nénette, dis-lui que j' la gobe, c'est un' bell' gosse, elle a du galbe. Et puis comment qu' tu l'appelles, la p'tite anglaise qui vous r'garde avec des vilbrequins. Ah cell' là, elle a du vice. Et puis les deux autres, tu sais, cell' qui chantent. Nom de Dieu, vous allez rigoler, à propos, si tu vois Popol, l' barbu qui s'est rasé, dis-lui que j'ui la serre. Et puis tous les avranches, tous les poteaux, et les gonzouesses. J' t'en dis pas plus long, parc' que j' m'en vais gratter. La vie, c'est pas rigolo; quand on est heureux on s' plaint pas, mais quand on n'est pas heureux, on s' plaint toujours. Moi j' suis pas malheureux, mais j' suis pas heureux non plus, et j' les emmène tous à la gare.

Alors n'oublie pas mes commissions, j'en ai oublié, mais tu verras bien qu'au fond j' n'oublie pas. En avant pour la chaloupée, et à la tienne, Adrienne. C'est drôle, y a des moments ou j' fais des vers.

Ton poteau
GEO D' LA BUTTE.

[A côté de la signature, un cœur percé d'une flèche.]

Jean Prévost

...Adrienne Monnier me pria de rédiger, avec elle et sous sa direction, le *Navire d'Argent :* je n'avais encore publié que deux articles, et son choix était une preuve d'audace.

Je n'ai jamais participé à une entreprise plus généreuse, ni plus joyeuse. De tous ceux que j'ai connus et que guide leur cœur, Monnier seule a influé sur moi; elle a libéré ce que ma hargne cachait de joie, de santé, voire de vertus sociales. Fidèle, et en même temps toujours prête à se renouveler, d'une loyauté sans pareille, ce vaillant capitaine trouva en moi un second inégal : de temps en temps les passions me lançaient à Nice ou à Vienne, où je me jugeais incapable d'écrire désormais une ligne. Avant de rencontrer Monnier, son amie Sylvia, et la cuisine qu'Adrienne préparait elle-même, j'avais composé *Tentative de Solitude* et *Plaisirs des Sports*, livres sans gaieté. L'année du *Navire d'Argent* m'assouplit. Je n'oubliai rien, pas même mes humeurs noires, mes cauchemars éveillés, ma solitude acculée; j'appris autre chose et me variai. Quand je me suis marié, on plaignait ma femme, mais d'une part mes sottises de cœur, d'autre part mes travaux avec Monnier, avaient commencé à me former.

Faire le point.

René Crevel

Hôtel des Alpes, La Grave
Hautes-Alpes.
29 juin 1924.

Chère amie,

Après votre bonne leçon de morale l'autre jour (mais peut-être avez-vous déjà oublié que vous me donnâtes mille bons arguments pour un retour définitif à la vertu pratique) je suis allé votre rose d'une main et mes chastes résolutions de l'autre. Arrivé chez Jacques Rivière, j'ai mis la rose (qui avait une longue tige, s'il vous souvient) dans le porte-parapluie et mes chastes résolutions là où il fallait. La rose s'est fanée mais les résolutions ont gardé toute leur fraîche chasteté : me voici donc perché au pied de la Meije dans un coin magnifique et sauvage où je ne pourrais tomber que dans les péchés du solitaire — les plaisirs mondains, comme on disait au grand siècle, étant ignorés dans ce pays, du moins jusqu'au 15 juillet.

Je lis les Karamazov, traduction intégrale. 3 volumes, mais quelle merveille. Voilà le livre qui échappe à toute littérature, et comme cette traduction honnête nous venge des tripatouillages antérieurs. J'ai Armance avec moi. Je vous souris de côté et vous rappelle combien vous m'avez engagé à lire Stendhal; puisqu'on parle de lui, il faut bien dire que sa ville natale est une horreur et qu'on ne peut pas ne pas comprendre qu'il ait

préféré Milan à cette cité asymétrique où les montagnes descendent gonflées sans pudeur et n'accouchent même pas d'une souris.

Excusez la sottise de cette lettre qui n'avait d'autre but que de vous en soutirer sournoisement une avec détails sur notre vie littéraire artistique nationale. Un fleuve d'intelligence descend-il toujours la rue de l'Odéon. Ici nous n'avons que des torrents (ça pourrait se chanter sur l'air des *Bananes*).

N'oubliez pas trop un exilé déjà paysan du Danube qui se rappelle à votre bon souvenir.

CREVEL.

Léo Ferrero

Dans une petite boutique de la rue de l'Odéon vit une femme que je voudrais appeler symbolique. Du symbole elle a jusqu'au costume. Toujours vêtue d'une robe lourde et bien plissée, égayée d'une collerette et de manchettes blanches, les yeux bleus et sereins, le visage rose, les mains soignées, elle rappelle une de ces Vertus Cardinales qu'on voit dans certaines fresques florentines du xv^{e} siècle : c'est Adrienne Monnier. Joyce doit à Valery Larbaud et à cette femme sa gloire continentale. C'est à elle que Fargue doit son retour à la littérature : n'a-t-on pas vu Adrienne Monnier attendre pendant six mois, tous les soirs, la plume en main, que ce fabricant de verres, las des vers, sentît le doux vent de la poésie agiter son âme à peine entr'ouverte, pour cueillir et fixer, attentive et intuitive, les premiers rythmes qui en tomberaient?

LÉO FERRERO,
Paris, dernier modèle de l'Occident.

Walter Benjamin

(Juin 1940, exode.)

Chère amie,

Ces quelques mots, je vous les écris en vitesse, sur un bout de table.

J'ai vivement regretté de ne plus vous avoir vue. Des circonstances imprévues ont fait que je suis parti pour Lourdes avec la femme d'un ami qui y était vaguement attendue.

Je n'ai pas à me plaindre de ce hasard. Le pays qui m'était inconnu est très beau. L'accueil qu'on y trouve aussi bien de la part des particuliers que du côté de la mairie est d'une gentillesse qui est sans prix, dans les circonstances actuelles.

Beaucoup de monde, surtout des réfugiés belges. Il paraît que les choses, pour ces derniers, sont organisées au mieux; nul trouble, aucune nervosité. Une confiance et un calme du meilleur aloi.

Je pense à vous, je penserai à vous sans cesse tant que tout danger ne sera pas écarté de Paris. Je vous retrouve, non seulement en songeant à Paris et à la rue de l'Odéon que je voudrais vouer à la plus puissante et à la moins sollicitée des divinités protectrices — mais aussi à bien des carrefours de ma pensée.

Je vous salue en vous disant mon attachement le plus profond.

Lourdes (Hautes-Pyrénées),
9, rue Notre-Dame.

WALTER BENJAMIN.

Antonin Artaud

Asile de Ville-Evrard, 4 mars 1939.

Le Livre de Monelle. ADRIENNE MONNIER.

Ma chère Adrienne,

Je n'ai pas encore eu le temps de répondre à ta dernière lettre. Et quand je dis le temps, je veux dire que je ne me suis pas trouvé jusqu'ici en humeur de le faire, car il m'est arrivé entre temps un avatar des plus désagréables, et j'ai été *transféré* de Sainte-Anne à Ville-Evrard avec quelque chose de plus que de la brusquerie. Mais depuis je me suis ressaisi, et je te réponds.

Oui, cette histoire de sosies est vieille comme les siècles, et tous les grands personnages à travers l'histoire se sont trouvé des doubles réels, qui leur ressemblaient physiquement ou non, et qui jouaient leur rôle à leur place, pour le commun du peuple, et seuls les Initiés connaissaient le personnage réel. Tout cela *pour les non-Initiés* qui ne savent pas que la vie est entièrement truquée, tient du roman et de la fable. C'est ainsi que j'ai entendu dire chez les Initiés cette énormité incroyable que ce n'est pas le véritable Nicolas II qui aurait été assassiné à Ekaterinenbourg par les Bolcheviks, et que le Tzarevitch serait encore vivant. C'est ainsi qu'on alimente les rêves des concierges. Mais pour qui sait que la vie est entièrement truquée par les Initiés, celui-là trouvera que les concierges n'ont pas tort. Et d'ailleurs les concierges ne pensent ce qu'ils pensent

que parce qu'ils voient tout ce qu'ils voient. Et n'est pas concierge qui veut.

C'est ainsi que tous les Initiés savent que Von Ribbentrop, le ministre des Affaires Etrangères d'Allemagne, a été assassiné à Paris dans la nuit du 7 au 8 décembre 1938, et que M. Edouard Daladier est le seul à ne pas le savoir. Et c'est un sosie de lui qui a pris son nom et qui s'est fait réexpédier en vitesse de Varsovie à Berlin par M. Beck, lors de son voyage en Pologne. Tu n'avais pas besoin de me confirmer le fait. Il y a longtemps que je suis au courant de cette histoire, que tout le monde connaît d'ailleurs, mais que personne n'a le droit de dire, paraît-il, sous peine de se voir exécuter par la police des Initiés. La puissance du papier imprimé est très forte, je suis de ton avis, et celle des Initiés sur l'esprit du grand public est aussi très forte pour qu'on ait réussi à cacher un fait aussi énorme que l'exécution à Paris du ministre des Affaires Etrangères d'Allemagne, et pour qu'on ait réussi à accréditer ce mensonge que l'homme de paille payé par les Initiés, qui le remplace, est le Von Ribbentrop qui a signé la déclaration Franco-Allemande du Quai d'Orsay. — D'ailleurs, toute l'histoire du monde est ainsi. Beaucoup des grands événements du monde n'ont pas été provoqués par ceux à qui l'histoire les attribue, et Joffre ni Gallieni n'ont gagné la bataille de la Marne, mais (*illisible*) y fut pour beaucoup. Et dans le domaine de la création littéraire, artistique ou philosophique, c'est encore pire. J.-S. Bach n'est pas l'auteur des œuvres qui lui sont attribuées. Il les vola à un autre et les signa de son nom. Les œuvres signées J.-S. Bach sont d'un caractère musical unique en Occident, et l'on sait d'ailleurs qui les a faites, mais les Initiés ont jeté l'interdit sur le nom de leur inouï créateur. De même le mystère Shakespeare est une histoire d'Initiés. Et tu sais comment et pourquoi. De même la fameuse « Guerre des Deux Roses » qui fut *ignorée* de ses contemporains. Et les envoûtements en oubli ne furent pas pour rien dans cette ignorance stupéfiante.

Maintenant, toi qui es une grammairienne et une linguiste consommée, explique-moi donc le sens psychologique *exact* de l'expression suivante : « J'ai la tête près du bonnet. » J'ai à y réfléchir. Ce n'est pas si simple que cela. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi : « J'ai le cœur près du bonnet », puisque pour certaines sectes occultes c'est le cœur qui tient lieu de tête, et la tête n'existe pas. — Voir artère coronale. En ce qui me concerne, moi, le cœur pour le peu qui m'en reste est certainement près du bonnet, car sans lui il aurait sauté. — Certains Mayas à Mexico m'ont parlé de l'artère coronale dans la tradition des Mayas du Yucatan, telle qu'elle a été recueillie par les Mayas Quichés. Et à ce propos qu'a-t-on fait de mon livre : *Le Voyage au Pays des Tarahumaras?* Les Tarahumaras sont au nord et les Mayas au sud, c'est entendu, mais c'est le Mexique, et j'ai écrit un livre sur le Mexique, on l'a publié et je n'ai même pas vu l'édition. Ça fait le *quatrième* qu'on m'escamote. Si vous croyez que ça peut continuer, vous vous trompez. *Ça ne peut plus.* — Les choses sont allées trop loin et il va falloir renverser les choses, et cela Monelle est ce que vous avez vu.

— Tu as raison, toutes les déesses de l'Antiquité étaient des menteuses, par exemple Bogailla, mais elles mentent mal et leurs mensonges ne les mèneront pas loin, car elles ont fini par se cocufier elles-mêmes, et elles sont *toutes* actuellement en pleine déperdition. Et c'est le noyau même, chez chacune d'elles, qui est inexorablement gangrené. Tout cela est une passe pour rien. Une création à recommencer.

ANTONIN ARTAUD.

ÉCRITS D'ADRIENNE MONNIER

Les Vertus

Penche mon front sous les rayons.
Souffre mon cœur les affres de ta joie.
Je voudrais mourir de ce chant,
donner la plus vive parole
et m'étendre après aux vivants.

Si je puis vous louer, Vertus,
que le monde à jamais m'efface,
que mon âme s'éteigne en moi
et s'allume dans vos prunelles,
que je reste grise et pareille
aux porteurs de corps vieillissants.

Je n'ai pas besoin de moi-même,
J'ai trop duré seule et mortelle.

Mais après telle effervescence
qui puisse fixer mon essence
et donner à tous mes esprits
la docilité de la chaux
et la fermeté du ciment,

prenez-moi pour tenir les pierres
de vos nouvelles maisons,
prenez-moi pour tenir les hommes
en nouvelles corporations.

★

Rayons moins épais que mon front
Tiers-Amour aux traits suspendus.
Je suis indigne de mourir,
je suis condamnée à moi-même.
Vertus, je ne puis soutenir
l'éclat de vos grandes figures.

Que n'ai-je la simplicité
des Tanagréens d'autrefois,
les modeleurs de statuettes,
pour qui vous étiez bienhumaines
Mon chant ne gagnera jamais
le sourire qui descendait
sur l'offrande formée de terre,
les mots briseront ma ferveur,
ils n'auront pas le doux contour
que le soleil aime parfaire.
Mon vêtement sera d'orgueil
aux ailes de chauve-souris
qui cognent contre les plafonds.
Mon tourment sera du poète
brûlé dans l'enfer de son nom.

Aidez-moi, sauvez-moi, Vivantes!
Faites éclater par le rire
tout ce qui ne peut s'agrandir!
Ouvrez-moi de vives blessures
qui me servent de guérisons!

Raillez-moi d'appels et de danses
qui défient mes pas trébuchants!
Insultez-moi par la lumière
où les sept couleurs s'entre-tuent
et renaissent en un seul chant!

(*Première Partie*, 1923.)

Trois fableaux

HOMME BUVANT DU VIN

Cette main, c'est ma main. L'ongle du pouce est cassé. Je lui dis tiens-le bien, il le laisse tomber. En voilà encore un, d'ici que je lui donne un coup de main, il fera chaud. Toujours à épater le monde, il a vendu son bois comme ceci et comme cela, il a construit sa maison tout seul, et qu'il a réservoir, un toit de tôle, il faut l'entendre, vous autres, sauvages, avec votre chaume et vos lanternes, je suis pour le progrès, moi, faut l'électricité dans la commune. Dans la commune, la commune, les conseillers municipaux ont marché. L'argent où le prendras-tu? On en empruntera. Oui, bien, ils ont emprunté 80 000 francs au Crédit Foncier. Tu vas voir les impôts, déjà 70 francs de plus que l'année dernière, et c'est pas fini. On a commencé de poser les fils dans les maisons d'en bas. Des machines à faire venir la foudre. Les enfants y toucheront, c'est du danger. Des montagnards comme nous, l'été, on se couche avant la pleine nuit, et l'hiver, on n'a que ça à faire de s'occuper des lumières, 20 francs de pétrole et tes deux litres d'huile, tu en vois la farce, tu verras ce que ça te coûtera, ton électricité. Non je ne veux pas de sa soupe. Toujours à m'embêter. Reprends de la soupe, t'as assez bu de vin comme ça, qu'est-ce que t'a dit Joseph? Il m'a dit merde. Je boirai toute la bouteille. Le vin, la pipe, voilà les amis de l'homme. A l'auberge, il fait chaud, les filles dansent, ça gueule, c'est jeune,

à leur âge. Une belle fille, cette Mariette, quand tu auras fini ton service, qu'elle me disait, tu retourneras chez toi, tu m'oublieras, place-toi ici, on se marierait, moi j'ai bien mes petites économies. Oui, des fois, j'étais pour dire oui, une belle fille, et pas comme la femme toujours à raconter des histoires de l'autre monde, mais y en avait toujours à tourner autour d'elle, dans une auberge, chacun y touche, chacun en prend, faut pas épouser. Mais pour du bon temps c'était du bon temps. La voilà qui m'embête encore. Non, je n'irai pas demain voir Joseph, je ne veux pas avoir l'air de lui courir après, ça se fera tout seul ou rien, s'il ne veut pas de mon bois, j'en trouverai un autre. La bouteille descend, encore pas même deux verres. L'homme ça devrait vivre seul, ça devrait savoir faire sa cuisine et recoudre ses boutons, et blaguer avec les copains, et prendre ce qui se présente, bonjour, bonsoir. Les femmes sont toujours à vous reprocher le tabac et le vin et tout. A la tienne Etienne, à la tienne mon vieux, sans ces garces de femmes on serait tous des frères. Mes chers frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. En voilà encore un que la robe ne gêne pas, il s'est fait renvoyer de la ville, des histoires qu'on dit avec pas qu'une femme, ici il regarde les bergères d'un peu près, mais il va ailleurs, il a sûrement quelqu'un à Thoiry. Je lui ai bien dit son affaire. Monsieur le Curé, vous boirez bien une bouteille avec moi, sans refus qu'il me dit. On boit, il buvait bien, le bougre. Vous ne me ferez pas croire qu'un curé c'est pas un homme comme les autres. Il ne répond rien. Toutes ces femmes qui vous tourniquent autour et qui s'enferment avec vous dans votre espèce de petite cabane pour vous raconter leurs petits péchés, hein, c'est pas embêtant, c'est une idée ça, se faire curé, c'est le bon truc. Il ne disait toujours rien. Sacré Farceur. Me coucher, non, je boirai tout lentement. Ah! qu'elle crève, non pardon, mon Dieu, je retire ce que je viens de dire là, les morts, le père de François, François disait que son père venait la nuit le tirer par les pieds. Pauvre femme, tout à l'heure couché à côté de toi, ma

vieille bête, je te passerai la main dessus, sur les bosses de ton corps, comme les mamelons qu'on fauche en haut de la montagne, tu seras de la peau de femme, tu seras une femme comme les femmes, et bien contente, parle, parle, va...

(1924)

LA SERVANTE EN COLÈRE

Mes perles, elle a pris mes perles, mes rouges, mes bleues, mes jaunes, mes vertes, toutes mes bagues, mes bracelets, mes colliers et la boîte qu'il en restait encore beaucoup dedans à enfiler. Où as-tu pris ça, petite voleuse, moi, voleuse, moi, jamais, je vous le jure sur ma tête, oui, sur ma tête, je les ai achetés avec mes vingt sous que la dame de chez les Bouvard m'avait donnés pour une commission, alors tu crois que je te nourris et que je t'habille pour faire du travail pour les autres, de quel droit petite malheureuse, ça ne fiche rien, ça prend des airs de victime devant les voisins, un enfant qu'on a recueilli, qu'on traite si on peut dire comme notre propre fille, vous pouvez m'y remettre, allez, à l'Assistance, je ne vous regretterai pas, vous et votre sale mari et vos sales filles et votre sale garçon. Je suis traitée comme un chien, pis qu'un chien, à table toujours la peau et les os, on me regarde jusqu'à une bouchée de pain, quand je prends du fromage, mais c'est qu'elle mange comme un faucheur en journée celle-là qu'il dit, et ce matin, quand elle a trouvé mes perles, où la coquetterie va se fourrer, ça ne sait même pas se tenir propre, et comment pourrais-je me tenir propre avec les vieilles vilaines affaires qu'on me donne pour m'habiller, toutes couvertes de pièces, qu'on rit de moi au village, eh, Margotton, Margotton.

Ah! je te, je te, que tu, que tu tombes au fond des cabinets et que je te fasse tout mon besoin sur la tête, que le blanc des yeux te fonde et que l'os du cul te pèle,

je te veux tant de mal, laide femme, qu'il finira bien par t'en arriver. Prends-moi, prends-moi, Marie Balart, fais-moi sorcière comme toi, je t'aimerai comme une mère, mieux qu'une mère, je brasserai ta paillasse, je ferai ta soupe, je te tricoterai des bas, je t'obéirai en tout, à la vie à la mort et tu me donneras tes secrets, on fera du mal à tout le monde, j'irai gratter la terre du cimetière avec mes ongles et je te rapporterai les os des morts, tu me diras comment on prend les serpents à la main et comment on jette les sorts. Leurs vaches auront des veaux mort-nés, les vers se mettront à sa robe de soie, voilà qu'elle veut la prendre pour aller à la messe, et c'est même plus bon pour essuyer la table avec, un beau matin le maître tombera de l'échelle et se cassera la jambe, vos brebis enfleront et deviendront toutes noires, votre fille, cette méchante, cette orgueilleuse, elle se laissera faire par un garçon qui la mettra enceinte, oui, ce sera une fille-mère qu'on montrera du doigt, l'autre elle saignera tellement du nez qu'elle perdra tout son sang, on la trouvera morte plus blanche que ses draps. Et quant à votre fils, ce coco gros bec, il deviendra amoureux de moi à en perdre la tête, tout beau que je lui dirai, je ne serai ta femme qu'à une condition, c'est que ta mère me serve, comme je la sers à présent, qu'elle soit ma domestique, comme tu voudras, qu'il m'a répondu, tu es la maîtresse ici, alors Madame, c'est bien votre tour, graissez mes chaussures, et mieux que ça, et plus vite que ça, ah! vous n'allez pas plus vite, tiens, tiens, une bonne gifle, et encore une bonne gifle, je l'attrape par les cheveux, je la traîne par les cheveux sur le carreau de la cuisine, son mari est mort, sa fille aînée est chassée, perdue on ne sait pas où sur les montagnes de l'Allemagne, l'autre fille est morte et enterrée, ton fils, il se soucie bien de toi ton fils, il a le cœur cousu à moi par des secrets-infaillibles-de-se-faire-aimer.

Je t'en prie, Marie Balart, conduis-moi à ton maître pour que je lui vende mon âme, je n'ai pas peur de l'Enfer, quand le curé en parle, je ris, j'ai toujours su

que moi j'y serai bien, que là je trouverai père et mère et belle maison. Je serai de ceux qui font cuire les autres dans les chaudières, qui crèvent les yeux, qui arrachent les dents avec des tenailles et les replantent avec des marteaux, qui rabotent les nez, qui enfoncent une aiguille à tricoter par une oreille jusqu'à ce qu'elle ressorte par l'autre, qui piquent une fourche dans les ventres comme une fourchette dans un boudin, je coupe, je scie, je tranche, je désosse, un beau morceau de plate-côte qui vous fera un bon bouillon, une belle épaule roulée, du sel et du poivre dedans, avec un joli os de jarret pour faire le jus.

Voilà la terre qui remue, voilà l'auberge de la Michaude qui se soulève, les volets de ses yeux battent au vent, tiens, c'est le carreau que Grégoire a cassé d'un coup de poing l'autre soir quand il était saoul, il y a un grand couteau qui passe à travers, gare aux têtes, il y a des gens qui se promènent dans sa bouche, ils vont, ils viennent, ils jouent de l'harmonica et de l'accordéon, il y a des chiens vidés et accrochés comme des lampions avec des bougies dedans. Allez, Bifrons, Kikans et Kroumirs, allez chercher Margotton mon enfant, oui ma belle, le bal est dans ma bouche, monte par l'échelle, tu vois qu'il manque une dent, c'est afin de faire la porte pour y entrer dedans. Tous les garçons du village sont déjà là, ils ont laissé leurs promises et ne veulent danser qu'avec moi. A bas les pattes nigauds, c'est quelqu'un de mieux que vous qu'il me faut, c'est le fils du député qui arrive dans son auto. Ne criez pas tous à la fois, ah! tu t'en fous, attrape et va le dire au pape, tu perds ton chapeau, peau de poisson, peau de poisson avec du poil dessus, museau de rat, museau de rat, en terre te portera, pan bourdon Joseph Simon la pierre qui tombe là-bas le glas du fils coton grand-père grand-mère et bessons. Sauve qui peut, c'est le feu qui prend aux granges et à la maison-dieu, sauve qui peut, c'est tous les gens qui brûlent dans leurs habits du dimanche et qui vont se jeter dans l'eau de la mer à boire, à bout de bras, à bout de souffle, vous pouvez

courir, vous n'y êtes pas encore, l'orage sera là avant vous et vous serez trempée comme une soupe, sauvée, sauvée je serai sauvée si je touche la porte avant que la carriole ait passé.

(1926)

VIERGE SAGE

Il est difficile de faire le mal. Il est difficile de faire le bien. Il semble parfois que le mérite serait plus grand à céder un peu au péché, à aller avec ceux qui rient tout renversés, ceux qui dansent, ceux qui boivent, ceux qui laissent ouvertes les portes de leur corps. Dans les yeux des tentateurs, il n'y a pas que la malice, il y a aussi le tourment; ils montrent une foi mauvaise qui ressemble un peu à la foi et même l'ombre de la charité. Mais cela est trouble et repoussant; ils sont déjà pris dans les flammes, déjà fondus. Comment les suivre? On pourrait feindre de les écouter, ne pas les rebuter si vite, se laisser toucher, abandonner sa main, aller leur chemin un moment. On les ramènerait plus facilement, s'il y avait moyen de les ramener. Reviens, il est tard, le soir tombe, ta robe est déchirée et te découvre, tu as froid. Viens sous mon manteau, petit enfant perdu, pauvre chien battu.

Mais, comment se laisser prendre, et même, comment leur laisser croire qu'on peut être pris? Leurs pièges sont trop grossiers; il faut qu'ils se donnent plus de peine pour qu'il soit malaisé de leur résister. Tout vous garde avec tant de douceur et de force : le voile de mon front, le fichu croisé sur ma gorge, la pierre bleue de ma bague, la couleur blanche du linge qui touche mon corps, et la moindre agrafe de mon vêtement.

Que pourrais-je préférer aux travaux de mon aiguille? Les longs ourlets sont pour moi comme une promenade au bord d'un ruisseau, tandis que la main va pas à pas, l'esprit est léger et bondit à la façon d'un agneau. Dans les fines reprises, au moyen de fils neufs et bien tendus,

chaque pauvre petit fil cassé est relevé et remis dans la communion du tissu. Il y a des femmes qui souffrent de montrer des habits raccommodés, comme s'ils n'étaient pas ainsi plus nobles et plus précieux.

De temps en temps, je lève les yeux de sur mon ouvrage et je regarde autour de moi. Que c'est beau une maison et tout ce qu'il y a dedans. La table. Les chaises. L'armoire. Le grand nombre des objets. Il me semble qu'il y a, dans n'importe lequel d'entre eux, des milliers de petites vertus qui chantent avec une petite bouche ronde, sans aucun souci qu'on les entende. Si peu qu'on y prête l'oreille, les mains se joignent et les larmes viennent aux yeux. Que de raisons!

Mais quand un méchant paraît, ou une de ces filles folles, tout le ravissement prend fin. Les meubles ont aussitôt l'air de serviteurs mécontents qui n'ont pas reçu leurs gages; le jour ne règne plus de la même façon, il frappe les choses d'un doigt sévère. Comment ne pas avoir horreur de ceux-là qui font se retirer la joie. C'est alors que mon cœur tremble et que je suis mécontente de moi-même. Si mon bien était assez grand, il serait plus fort que le mal, il convertirait les méchants. Il faudrait être une sainte, ce serait plus sage.

Mais pourquoi dois-je toujours rester à ma place, fixée comme une plante, droite et fière comme un lys? Oh! je ne suis pas fière d'être un lys; j'en ai souvent du regret et même de la honte. Pécheurs, mes frères, voyez mes yeux qui vous suivent, à défaut de mes pas, voyez leur regard suspendu et tout distant de moi.

(1929)

Publiés sous le pseudonyme de J.-M. Sollier, les *Fableaux*, au nombre de huit, ont fait l'objet d'une édition à tirage limité parue en 1932 à la Maison des Amis des Livres.

Éloge du livre pauvre

Je ne veux pas faire l'éloge du livre pauvre aux dépens du livre riche. Un beau livre libéralement revêtu de beauté compte parmi les biens les plus enviables de ce monde; l'esprit n'a pas de demeure qui lui plaise autant et qui le flatte mieux. Nulles louanges plus sensées que celles qui vont aux typographies soignées, aux bons papiers, aux magnifiques illustrations et aux reliures sérieuses. Mais ce sont des louanges cent fois faites et il ne me semble pas qu'on ait encore pensé à louer les livres pauvres.

Le *Livre pauvre*, nous allons essayer de le définir. C'est, en somme, le livre bon marché, le meilleur marché, et surtout, le plus dénué de prétentions dans sa forme. Nous ne mettrons point dans cette catégorie de « pauvres » ceux qui, malgré leur prix modique, prennent des formats, des illustrations et même des coloris éloignés de toute modestie. Non, le livre pauvre, c'est un livre de format ordinaire, volontiers plus petit que l'ordinaire, et dont tous les détails manifestent l'économie. Le papier n'est pas beau, certes, mais il ne prétend être ni épais, ni glacé : c'est du papier. L'impression est serrée, du 9 tout au plus, les marges sont petites : c'est de l'imprimé. La couverture ne se risque pas vers une nudité orgueilleuse; elle préfère un filet simple ou double, aux coins adoucis par une arabesque ou quelque menu jeu de lignes; elle montre souvent une vignette, toujours la même, comme un bijou de famille finement ouvré. Les Michel Lévy, les premiers « Romans étran-

gers » d'Hachette, étaient les modèles du genre. Je ne vois guère, parmi les productions de l'édition moderne, de livres pauvres à mon goût.

Il y a une collection du siècle dernier qui a tout mon cœur (avouerai-je que j'ai entrepris l'éloge du livre pauvre pour parler d'elle?), c'est la *Bibliothèque Nationale*. On ne voit plus guère les livres de cette collection, on ne les voit même plus du tout; Gibert et Flammarion les ignorent; les boîtes des quais ne paraissent plus les recéler. Et pourtant, ils abondaient avant la guerre. Souvenez-vous, ils coûtaient cinq sous; on les trouvait d'occasion pour deux sous. Ils étaient petits, d'un bleu-gris couleur ciel de Paris qui, à la longue, verdissait un peu, mais d'une manière très digne. Leur couverture était ornée d'une vignette en bandeau qui peut passer pour un des bons produits du naïf génie du XIX^e^ siècle.

On voyait une perspective de ville avec un Panthéon, un dôme des Invalides, une Notre-Dame, une flèche de Sainte-Chapelle, un arc de triomphe — probablement la Chambre des Députés et la Bourse; dans les airs, un ballon. Au centre, sur une plate-forme vers laquelle montaient des escaliers latéraux, une femme long-vêtue se dressait, soleil au dos. Sa main droite plongeait dans une pile de couronnes posée sur une stèle et son autre main présentait une de ces couronnes à un individu qui gravissait l'escalier gauche, les bras tendus, et qui n'était plus séparé d'elle que par quatre marches. Au bas de l'escalier, la foule s'amassait, indistincte. Le terre-plein qui s'étendait entre les escaliers était garni de trois écriteaux disposés en triangle; celui du sommet affichait le mot « Arts » et ceux du bas « Sciences » et « Lettres »; deux branches de laurier entrecroisées assuraient l'ornement des espaces compris entre les écriteaux. L'ensemble du sujet reposait sur des montants de feuillage qui formaient deux encadrements superposés. L'encadrement supérieur, double de l'autre, contenait le titre de la collection « Bibliothèque Nationale », le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage, soigneuse-

ment séparés par de petits traits; l'encadrement inférieur contenait la firme de l'éditeur qui plaçait, avant toute autre indication, celle de la ville-lumière : Paris. Il faut ajouter qu'à la base des montants de feuillage, reposant sur le sol factice, étaient figurés, à gauche, une pelle et une faux, et, à droite, une enclume et un marteau. Hors l'encadrement, tout en bas, deux lignes consacrées au prix : « 25 centimes » et « Rendu franco dans toute la France : 35 centimes ».

Certains de mes lecteurs, faisant ici un arrêt, penseront que je ne suis guère logique avec moi-même. J'ai défini le livre pauvre comme le plus dénué de prétentions dans sa forme; or ne ressort-il pas de ma description que cette fameuse collection avait un aspect plutôt encombré? Eh bien, non, cet aspect était, malgré tout, le plus effacé, le plus humble qui se puisse imaginer; l'amas des symboles qui le gouvernait se réduisait à des petits riens indiscernables. Cette couverture, on la voyait et on ne la voyait pas; j'ai voulu la regarder avec les yeux de l'amour, j'en ai fait un monstre. En fait, elle n'était pas plus visible que la semeuse d'un timbre, le phénix d'une pièce de monnaie, les processions minuscules de caractères qui couvrent le fond des chèques. Elle atteignait son idée à pas de fourmis et se fondait en elle.

Au dos de cette couverture, qui portait sur ses faces internes le catalogue de la collection, il y avait ceci d'écrit : « La Bibliothèque Nationale, fondée en 1863, dans le but de faire pénétrer au sein des plus modestes foyers les œuvres les plus remarquables de toutes les littératures, a publié, jusqu'à ce jour, les principales œuvres de : ... — Suivait là une liste abondante.

En 1889, c'est-à-dire vingt-six ans après sa fondation, elle comptait cent quatre noms. On y retrouvait à peu près tous les classiques français, quelques anciens et quelques étrangers, ma foi très bien choisis. Jugez-en : Alfieri, Arioste, Beccaria, Byron, Cervantès, Dante, Erasme, Defoe, Gœthe, Goldsmith, Machiavel, Milton, Schiller, Shakespeare, Sterne, Swift, Tasse.

J'ai entre les mains *Hamlet*, paru en 1873. Il s'ouvre par un avertissement dont voici les premières lignes : « Depuis la fondation de la *Bibliothèque Nationale* nous avons annoncé que nous publierions les œuvres de Shakespeare, l'homme de génie, parmi les écrivains étrangers, qui a conquis parmi nous la plus grande popularité, grâce aux nombreuses traductions ou imitations dont la plupart de ses pièces de théâtre ont été l'objet. »

L'auteur de l'avertissement dit plus loin : « Nous avons pris le parti de nous arrêter purement et simplement à la traduction de Letourneur; c'est à nos yeux la plus complète et la meilleure. Nous n'avons pas voulu tenir compte des retouches de MM. Guizot, de Barante, Pichot et Francisque Michel, qui n'ont rien ajouté à l'intelligence du texte. Nous tenons en particulière estime le récent travail du fils de Victor Hugo, mais nous ne pouvions, à notre grand regret, nous en servir. Quant à Ducis, ses pâles imitations ne pouvaient donner une idée suffisante de la puissance d'imagination et de style de Shakespeare. »

Je voudrais bien connaître le nom du fondateur de la *Bibliothèque Nationale*. C'est mieux qu'un brave homme.. Il traitait peut-être un peu trop à la légère les retouches de MM. Guizot, de Barante, Pichot et Francisque Michel, mais je n'hésite pas à adopter son point de vue, étant donné le but qu'il se proposait. Il était assurément fort modeste; son nom ne figurait même pas sur les volumes des premières années; la firme portait simplement « Librairie de la Bibliothèque Nationale ». Vers 1880 un certain L. Berthier était éditeur de la collection; il me semble que, depuis, elle a passé entre beaucoup d'autres mains. Actuellement, elle est chez Tallandier; les volumes coûtent 75 centimes et 1 franc; le catalogue est assez appauvri, la plupart des titres étrangers manquent. Et puis, comme je le disais plus haut, il n'y a pas moyen d'en trouver un exemplaire, tout au moins sur la rive gauche où j'ai passé un après-midi à faire des recherches.

Je garde un souvenir très attendri de la *Bibliothèque Nationale*, parce que c'est elle qui m'a donné, quand j'étais enfant, les premiers éléments de ma culture littéraire. Ma mère achetait sur les quais tout ce qu'elle en trouvait et nous en laissait, à ma sœur et à moi, le plus large usage. C'était moins, pour elle et pour nous, des livres, que des petits véhicules immatériels qui nous transportaient au royaume de l'esprit. Jamais leur acquisition n'a pesé à notre bourse, ils étaient donnés, comme l'eau et le soleil; les sous qu'ils nous coûtaient n'étaient pas vraiment une dépense, mais une obole versée joyeusement aux portes du temple.

Certes, ils étaient pauvres et faits pour les pauvres, et cependant, je leur dois la plus vraie et la plus durable des richesses. C'est eux qui m'ont fait connaître Ulysse, Don Quichotte, Panurge, Gulliver, Robinson Crusoé, Faust, Hamlet et le Rousseau des Confessions. C'est par eux que j'ai approché Dante, Shakespeare et Milton. Epictète est venu vers moi sous leur manteau et ce manteau était parfaitement à sa convenance.

Je songe souvent à ces premières lectures avec émotion. Eussent-elles été aussi fortes, aussi fécondes, si l'on m'avait mis entre les mains un livre cher, ou même simplement un livre ordinaire mais jugé digne des rayons d'une bibliothèque, et si l'on m'avait, avant toute chose, recommandé d'en prendre soin. L'idée de valeur matérielle n'arrêtait pas le départ de l'esprit. Je me souviens d'un Don Quichotte dont on avait trouvé les quatre volumes le dos à vif, sans couverture, serrés par une grosse ficelle qui mordait durement les tranches. Ce triste état, loin de nous affliger, nous avait d'autant plus réjouies qu'il était la cause d'un excessif bon marché. Et jamais, en aucune édition, je n'ai mieux connu le Chevalier de triste figure.

Oui, à la réflexion, il me paraît certain que les grands livres ne sont jamais si bien logés que dans les livres pauvres, ils ne sont même vraiment grands qu'ainsi. Ce sont les livres pauvres qui leur assurent une circulation obscure, vitale, comme le cours du sang; eux, qui

par leur humilité en maintiennent la gloire; eux, qui leur donnent la liberté dont ils ont besoin pour remplir leur mesure et pour la dépasser; eux, qui travaillent le mieux à les rendre immortels.

1936.

MERCVRIALE

CHRONIQUE SUR ONDES COURTES

DECEMBRE 1955. — Les paroles de la nuit tendent à prendre de la hauteur. Mais elles ne dépassent pas les limites bornées par un rez-de-chaussée ou un premier étage d'immeuble modeste au bord d'une rue tranquille, une rue endormie, fatiguée par le trafic de la journée. C'est en été que ces paroles montent vers les oreilles de ceux qui dorment mal; des oreilles attentives, habiles à en saisir les nuances quand l'homme exaspéré par la chaleur écoute les bruits de la rue, les bruits du jour anéanti, mais seulement dans ses apparences pittoresques et professionnelles. C'est le plus grand silence social que l'on peut imaginer : la sonorité des pas, ceux d'un couple qui regagne un domicile quelconque dans une rue sans chronique. Des mots naissent subitement, s'effacent et meurent sans explication. Ce sont ces mots tristes, d'une tristesse d'enfant, que Jacques Prévert entendit quand Barbara disparut dans la nuit de Brest, une nuit qu'il pleuvait sur la rue de Siam pour rendre les mots plus lourds. Carco entendit aussi la fille, un peu oppressée par la marche, qui remontait la rue Tholozé au bras d'un homme sans identité.

Ces paroles, venues du sol à hauteur d'homme et captées au passage par une fenêtre ouverte, sont d'une simplicité qui ne peut se comparer aux autres paroles dites sur la voie publique. Elles viennent de l'origine de tout, en utilisant tout, de préférence la voix des femmes, probablement à la recherche d'un abri ou d'un nouvel élan pour un destin appuyé sur le talent d'un auditeur sensible aux messages portés par les ondes courtes, qu'il ne faut pas confondre avec les ondes mortes. Ces dialogues se projettent comme une lumière, ou plutôt comme un feu aux éclats intermittents. Les mots s'éteignent et se perdent dans le sens de la marche.

Vers une heure du matin, en un lointain mois de juillet, mais après la fête, un couple s'arrêta devant l'Hôtel du Poirier, — je

ne logeais pas encore au Bateau-Lavoir. J'entendis la voix de l'homme :

— Tu feras couler l'eau, t'entends? non?

— Je ne peux pas, répondit la fille en pleurnichant.

— Je veux...

— Non.

Le bruit d'une gifle désagrégea la Place Ravignan qui s'éparpilla comme un pigeon d'argile.

Il n'y eut plus de pas, plus de voix, plus de souffle oppressé. La nuit avait déjà absorbé la suite des événements. Les journaux du lendemain ne signalaient rien de particulier. Le drame ainsi provoqué n'est sans doute pas achevé : il n'a pas trouvé la solution. On la trouvera plus tard dans un poème, à la rigueur dans une chanson.

●

Ce n'est pas arbitrairement que la rue de Siam et les anciens parapets des escaliers de Keravel s'imposent dans cette chronique de fin d'année. Le peintre brestois Jim E. Sevellec est venu me voir et il m'a fait don d'une de ses toiles. C'est précisément un aspect coloré d'eau de Kéravel après l'appel du soir quand les matelots de la Cayenne regagnaient en hâte le dépôt des Equipages de Recouvrance. J'entends l'appel du clairon de garde et les alertes refrains de bâtiments en rade. L'image qui est devant mes yeux est une image morte; car Kéravel est un quartier détruit, sous un ciel peuplé de « chiens crevés ». Les matelots vêtus de leur élégant caban en hiver échappent aux lois de la peinture abstraite. Leur tenue réglementaire disperse tous les sortilèges et domine toutes les écoles. Ce sont des matelots; rien ne peut remplacer ce mot qui les désigne, même pas les lois de la peinture, considérée uniquement comme une mystique indiscutable. La littérature est également impuissante : en somme, rien ne peut remplacer un matelot vivant.

Leur puissance de création me surprend toujours. Je ne sais pas me servir de leur présence. Tout ce que j'ai appris, après quarante années de labeur, c'est que Brest n'aurait pas plus d'importance que la cour de Rhamsès Meiamoun, si on privait ce port de guerre de son activité d'équipages, toujours contrôlée par ces garçons en uniforme bleu marine, adroitement caractérisé par quelques détails de couleur rouge, un beau rouge de jeunesse qui s'associe franchement au gris du ciel et des rues.

Quand le pittoresque disparaîtra, tous les visages se ressembleront. C'est ce qu'on appelle une salade en argot populaire : un boniment qui s'adaptera à toutes les heures du jour et de la nuit, une « salade » officiellement présentée par ce mot incolore : la condition humaine.

Pour le présent, Brest affirme toujours sa présence et je remercie Jim Sevellec de me l'avoir confirmé. En ce temps-là, Recouvrance était un mot vivant. Devant la Cayenne, ou le Bar des Grésillons, les matelots discutaient sur les mérites disciplinaires du capitaine d'armes, ou mieux du « bidel ». Ce personnage de rondes nocturnes dans les rues de Recouvrance, ou dans les coursives du Duguay-Trouin, n'était pas un officier marinier abstrait. Il allait à travers le monde, son cahier de punis sous le bras, derrière un falot balancé par un caporal d'armes indifférent. Ses petits yeux gris fouillaient l'ombre des paysages de bordées pour y découvrir un « saccot » fautif. Je ne sais si ce mot est correctement écrit. Il désigne dans le langage des matelots de l'Etat le fusilier marin, dont l'équipement est celui de l'infanterie : bretelles de suspension et sac. D'où le mot « saccot ».

Après le livre de souvenirs d'André Salmon que j'ai déjà cité à cette place, André Warnod, Montmartrois authentique, publie ses mémoires sous le titre précis : « Fils de Montmartre ». C'est dans sa pensée l'évocation d'une période de jeunesse dont il n'a pas gardé un souvenir désagréable. Comme dans tous les livres de mémoires, ce sont d'autres personnages qui forment la substance du récit. Warnod est un de mes vieux camarades d'armes. Je l'ai vu à Izel-les-Esquerchins conduire une voiture remplie de blessés dans le tir d'une mitrailleuse qui commandait la route de Neuvireuil. Une lumière indéfinissable éclairait tout ce désordre, une lumière sans vibration, inhumaine où tout semblait se figer dans l'attente du coup de grâce.

Il est difficile de parler et, à plus forte raison, d'écrire, pour situer des personnages souvent assez mobiles, dans un temps provisoire qui fut celui de leur jeunesse. Les uns et les autres, nous ne connaissons guère qu'un aspect de ceux que nous fréquentions et dont le passage dans notre propre existence était souvent éphémère. D'où venaient-ils, où allaient-ils? Comment avaient-ils vécu dans ces trous d'ombre qui apportaient une sorte

de fading sur les décors de leur existence? Ces trous d'ombre, qui nous furent presque toujours imparfaitement révélés, gardèrent les secrets riches ou modestes qui devaient servir à la mise au point de leur future personnalité. Les livres de mémoires ne représentent pas la vérité. Ils n'appartiennent pas à la vision littéraire des hommes et des choses.

Pierre Mac Orlan,
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

MICHEL LEIRIS ET « LA REGLE DU JEU » (1). — On n'avait guère parlé de *Biffures*, le premier tome de *la Règle du Jeu*. Il semble que *Fourbis*, le second volume, ait davantage retenu l'attention. Mais, a-t-on dit, dira-t-on assez clairement (alors que les productions les plus éphémères se voient acclamées et apparentées aux œuvres maîtresses de la littérature contemporaine) que *la Règle du Jeu* — dût-elle se terminer avec ce second volume — est d'ores et déjà l'un des plus grands livres de ce temps, l'un des très rares grands livres de ce temps — l'un des plus assurés de survivre?

Livre de haut langage, d'art concerté et subtil, où le langage et l'art ne sont pourtant qu'un moyen. Depuis *l'Age d'Homme*, c'est à prendre conscience de lui-même que Leiris consacre toutes ses forces. Déjà ancienne, la première autobiographie annonçait un mouvement que les deux tomes de *la Règle du Jeu* ne mènent assurément pas à son terme : Leiris s'acharnera à poursuivre sa propre image aussi longtemps que la vie la déplacera et la modifiera sous ses yeux. Car il ne s'agit pas ici d'une confession postérieure à un destin déjà accompli, ou à une étape achevée de ce destin, d'un récit fait après coup, analogue à ces autobiographies illustres dont notre littérature offre tant d'exemples — *Confessions*, *Mémoires d'Outre-Tombe*, *Si le Grain ne meurt* —, et auxquelles *l'Age d'Homme* se laisse comparer. Il s'agit d'une recherche de soi-même inséparable du mouvement de la vie, d'une relation qu'entraîne dans son sillage une existence qui se poursuit, et qui est à la poursuite d'elle-même : mer toujours agitée où perpétuellement se brise et se reforme une image mouvante de soi. (Et l'on pense plutôt à Montaigne.)

Non que la matière première du livre ne soit pas le souvenir.

(1) Editions Gallimard.

Comme *Biffures*, *Fourbis* emprunte à l'enfance la plupart de ses données : seul le troisième épisode — celui de la prostituée arabe — se réfère exclusivement à un événement récent. Au plus profond, au plus lointain du passé, l'auteur enfonce ses pioches et ses sondes. Mais si le regard est souvent rétrospectif, il ne contemple jamais un destin achevé, une existence ordonnée comme celle du héros qui a fini de vivre son histoire : il interroge l'homme qui fut, tente de lui arracher ses secrets. Ni l'attitude ni le ton ne sont ceux du chroniqueur qui relate ce qui est passé : mais du découvreur qui perçoit au moment même où il parle; et chaque mot nous communique ainsi le choc d'une révélation. Immense passé obscur que l'on n'a jamais fini de scruter, que la mémoire ne possède jamais comme l'on possède un objet, mais qui se dépose peu à peu, flux après flux, épave après épave, sur une grève qui ne s'élargit qu'à force de tenace lucidité.

Les souvenirs ne sont pas des photographies que l'on juxtapose, plutôt des clichés que l'on tire : le résultat d'un acte de remémoration. Et il faut aussi que l'esprit constitue le sens de ce que la mémoire harponne au plus profond d'elle-même. La lucidité ne prend ici des formes si visibles et si pathétiques que dans la mesure où le vécu, loin de participer naturellement de la conscience, est en nous comme un vaste continent submergé. Si le sens de la vie est de prendre conscience, c'est que la conscience est quelque chose qu'il faut prendre, justement. La lumière n'est pas dirigée sur des pensées, des décisions, des actions déjà transparentes : mais sur toute une végétation souterraine et opaque, émotions incomprises, attitudes irréfléchies, images, mots énigmatiques... La mémoire bute sur certaines expressions, certaines prédilections, certains états affectifs où elle reconnaît des pivots de la sensibilité et de l'existence. « Rideau de nuages » : pourquoi cette image a-t-elle ce pouvoir? Pourquoi, chez l'enfant, cette admiration passionnée pour le jockey ou l'aviateur? Pourquoi ce goût du théâtre, de la *corrida?* Pourquoi le premier sentiment de la mort a-t-il été suggéré par le bruit grêle d'un insecte dans le silence de la campagne nocturne, par le pas des chevaux de fiacre au cœur de la nuit parisienne? Alors, dans toutes les directions, l'esprit lance ses antennes, explore, creuse des galeries souterraines, avec une sûreté d'insecte ou d'aveugle, selon une démarche qui n'est pas sans rappeler celle de Proust. Les interprétations se succèdent; l'hypothèse qui semblait décisive est soudain rejetée. Mais, soudain, voici, en plein cœur, le choc de la découverte. Le rideau se

déchire : et c'est nous-mêmes, aussi, que nous entrevoyons. Pour dépendant qu'il soit d'une nature dont il souligne toutes les singularités, et d'une génération qui peut ne pas être celle du lecteur (la génération qui a vécu l'aventure surréaliste), l'auteur témoigne de l'homme même — de l'homme fondamental.

Il faut lire dans la première partie les pages admirables où la Mort livre quelques-uns des masques sous lesquels nous hésitions à la soupçonner. « La Mort, dont nous rapproche tout ce qui fait chienlit (défroque derrière laquelle on ne trouve pas un corps, mais le vide d'un fantôme) ; tout ce qui — côté luxe, — est fard, voilette, loup à bordure de dentelle, fanfreluches comme des additions grimacières à une nudité ; toutes les minauderies et singeries, stucs, lambris, peinturlures, enjolivements et sortes diverses d'ajoutages par le moyen desquels l'homme s'écarte de l'état de nature, se déguise ou masque les ustensiles qui sont ses témoins, comme pour se nier en tant que créature vivante et périssable ou bien sortir de soi, s'acclimater outre-tombe et finalement la duper, cette mort... » Ce bruit de l'insecte perdu dans le silence, pourquoi est-il la voix de la mort? C'est qu'il est entendu par « l'isolé insolitement éveillé, quand tout le reste est (ou paraît) endormi ». « Peut-être sa capacité, les circonstances aidant, de provoquer l'angoisse tient-elle, plus encore qu'à son caractère mystérieux, à cette simple persistance séparée, preuve formelle que — de même que nous pouvons veiller quand d'autres sont endormis — quelque chose peut être vivant *sans nous?* » Bruit de glas qui exprime « de manière tangible une permanence imperturbable qui est celle même du cours des choses, soit l'un des aspects de la mort les moins aisés à considérer sans trembler, à savoir que notre fin a toutes chances de n'être pas fin du monde, mais seulement fin se limitant — injustement, semblera-t-il toujours — à nous ». Révélations de la mort à quoi s'opposent les illusions d'immortalité, telles que celle que l'auteur évoque dans les pages qui suivent : parlant devant un public qu'il ne voyait pas, ébloui par les feux de la rampe, n'est-ce pas le sentiment de survivre à la disparition de tous, d'entrer vivant dans la mort, qui alors l'effleura? Telles sont, presque à chaque page, les algues que ramènent à la surface ces étonnantes plongées.

Acte de mémoire, effort d'interprétation jamais achevée... Mais si le mouvement du livre est celui de la vie (de l'inachevé), il le doit plus encore à ceci : c'est à partir de la vie que l'exploration rétrospective se déclenche, en réponse à ses impulsions, à ses appels. L'homme qui interroge son passé est poussé par le

sentiment qu'il peut y découvrir le style qu'il s'efforce de donner à sa vie.

Destin déjà accompli, fatalité pesant sur le présent de tout le poids de l'irrémédiable, tel est souvent dans ce livre le visage du passé. Large est la part du remords : et nous avons alors le sentiment de lire l'histoire (rétrospective) d'une vie manquée. L'auteur n'hésite pas à écrire de sa paresse et de sa résistance d'enfant aux exercices de gymnastique qu'elles constituent son « péché originel ». « Péché qui fut lui aussi une désobéissance mais plus encore une fuite... péché de laisser-aller... diminution de soi, perte sèche, faillite. » De là est venue, en effet, cette « déficience sans appel quant aux choses du corps et du courage », cette lâcheté qui est son profond remords — crainte d'aller jusqu'au bout de ses désirs, refus d'assumer les risques fondamentaux : exposer sa vie, donner la mort, donner la vie... « Sans doute est-il trop tard maintenant pour remonter le courant : ce n'est pas dans ma période de déclin que je deviendrai moins timoré et je ne puis que remâcher comme une honte... ma ridicule inaptitude. » C'est sans bienveillance aucune, avec une sévérité, semble-t-il, teintée de masochisme, qu'il se dévisage et se juge. Lâcheté devant le corps, devant la mort, échec des tentatives de communication humaine : le livre n'est-il pas dans son ensemble l'histoire d'actes manqués, un procès de *défaitisme* que l'auteur s'intente à lui-même, comme si les jeux étaient faits, la partie jouée?

Sans doute... Derrière l'accusation, pourtant, n'y a-t-il pas l'impatience, et peut-être l'espoir d'un salut? Cette sévérité et cet acharnement auraient-ils un sens en présence d'un passé vraiment intangible et sans rapport avec nous-même, avec nous-même vivant? Leiris parle de lui comme Sartre parlait de Baudelaire : l'échec a été délibéré, consenti, il n'y a pas de fatalité du caractère, on est ce que l'on a voulu être... Inégale à sa tâche, fourvoyée, cette liberté que révèle l'analyse rétrospective, ne peut-elle pas être récupérée, redressée? N'y a-t-il pas de leçons à dégager de l'expérience? La conscience, ici, est tout entière au service de l'éthique. Et elle ne s'engagerait pas dans cette exploration minutieuse n'était l'espoir qu'il y a, pour l'éthique, quelque chose à en tirer...

Opérant sa propre psychanalyse, Leiris ne met pas en question le pouvoir libérateur de la prise de conscience. Celui qui sait enfin qui il est, et ce qu'il veut être, qui l'empêchera d'être tel? De ce passé rassemblé bribe par bribe, brindille après brindille, reconstitué à travers mille bifurcations et ratures, Leiris veut

tirer une « règle du jeu » : une règle pour le jeu qu'il veut jouer maintenant. Les pages de son livre, dit-il, ne sont que « les procès-verbaux d'observations ou d'expériences que je confronte ici pour en tirer des lois d'où se dégagera finalement... la règle d'or que je devrais (ou aurais dû) choisir pour présider à mon jeu ».

Règle d'or, et ailleurs il dira : *découverte*. Oui, c'est bien là l'espoir d'accéder enfin à soi-même, de coïncider avec une image exemplaire de soi... Espoir qui explique tant d'obstination, de courage opiniâtre. Mais espoir voué à l'échec : l'ombre, alors, rejoint la clarté, et la recouvre. « Je suis si lent qu'à la recherche pratique du début (poursuite d'une règle que j'aurais loisir d'appliquer après sa découverte) se substitue, en fait, la rédaction d'une manière de testament. » Nous venons d'apprendre le vrai nom de l'irrémédiable. Non pas la lâcheté de l'homme, l'obscurité ou le caractère irrévocable du passé : le Temps. Comme si l'on pouvait tout comprendre et tout racheter, tout reprendre, si seulement on en avait le temps... La lucidité parvient à l'objet de sa recherche, l'homme à la formule de son salut, mais à travers trop d'expériences et de tâtonnements, pour qu'il soit temps encore de l'appliquer à la vie. L'immanence à la vie de la pensée qui la domine, finalement, la voue à l'échec. A travers ce livre de lentes analyses, de démarches progressives, ce livre fait de *durée*, l'impossible espoir qui brille est celui d'une adéquation instantanée de l'homme à lui-même, de la libération de la durée.

Celui qui a voulu vaincre le temps, chacun de ses gestes en a resserré l'étreinte, raccourci la marge qui le sépare de son anéantissement. Apprivoiser la mort, agir authentiquement, briser la gangue du moi? On ne le peut qu'après expérience — et conscience : mais l'expérience faite, la conscience prise prennent la place de l'expérience à faire, de la conscience à prendre... Il n'est plus temps. Alors? On a écrit un livre. Mais qu'est-ce qu'un livre, même s'il est bon, même s'il fait un peu de lumière? Rien de commun avec « cette projection quasi stellaire de nous-même par quoi nous avions pu croire que notre sort — comme magiquement — serait changé ».

L'homme qui nie la valeur de l'acte d'écrire, il est pourtant en train d'écrire. Et il lui arrive d'avouer qu'il « tient du moins à un destin qui rétrospectivement le rende *digne d'être aimé* ». De même que l'immanence au temps de celui qui s'apprête à le vaincre en interrogeant le passé le voue à la défaite, l'engagement dans l'œuvre de celui qui, voulant la vie, dénigre l'œuvre,

révèle qu'il y a une issue derrière lui au moment même où il la cherche en avant...

Peut-être, au terme de sa recherche, Leiris trouve-t-il le contraire de l'espoir qui l'a suscitée. Voulant, par la prise de conscience des échecs passés, libérer et diriger l'avenir, ce n'est pas l'avenir, mais le passé qu'il libère. Et voulant soumettre le langage à une entreprise de vie, c'est la vie qui se soumet au langage. La vie ne peut pas être possédée, ni transcendée : mais elle peut être *dite*, imaginée, éclairée... Ce langage tout d'exactitude, simple tracé d'une courbe de vie, décalque, n'est-il pas le vrai pouvoir? Et cette imagination, que la soif d'authenticité rend dérisoire, la seule valeur?

Michel Leiris en convient, laissant entendre, à la fin des *Tablettes Sportives*, qu'une tentative de communion humaine comme sa participation au récent Congrès de la Paix, ne peut être séparée de la « valse multicolore des patineurs s'ébattant près de la salle », ni « de la douceur toute charnelle d'un beau regard posé » sur eux. Et n'est-ce pas le sens de l'admirable récit de la fin, le seul épisode qui prenne la forme d'un récit véritable, et accepte certains artifices de narration : *Vois! déjà l'ange?* L'auteur nous raconte l'histoire — banale, quelque peu sordide — de ses amours avec Khadidja, la prostituée. Et sans rien céler de sa vulgarité, il sait lui communiquer la dignité du Mythe. « ...Le jour où chez Khadidja je m'étais simplement reposé, tel un voyageur faisant halte au caravansérail. Rébecca la jeune fille à la cruche (et peut-être aux grands anneaux d'oreille?); Elizer le meneur de chameaux. Ninive, ville étagée... » Que ce récit nous donne le sentiment du mythe, alors que tout devrait nous en écarter (la volonté explicite de l'auteur, et la critique qu'il fait lui-même de cette volonté), prouve avec quelle force le mythe a été vécu. Seul pouvoir, l'Imaginaire n'est pas celui que l'on invente — par le rêve ou le langage — mais celui que la plus haute grâce fait fleurir au cœur de la vie. Cette vie gâchée, condamnée, il reste qu'elle est « le lieu où ont surgi une quantité même infinitésimale de gestes et de mots en lesquels un accord humain se formulait, si l'on peut dire, à l'état pur et qui (fût-ce dans le seul éclair d'un coup heureux de dés) s'organisaient en cristaux d'un dessin si parfait qu'ils me faisaient crier merveille ».

Ainsi s'achève le livre — en une douce musique arrachée à la mort. Et il faut bien finir le livre qu'on écrit. Mais on ne finit pas celui que l'on vit, et Leiris ne cesse, de page en page, de démentir l'ultime accord. « Le paradoxe de l'art est que, valant

comme allusion à quelque chose qui dépasse son monde fermé, l'art le plus haut se trouve être celui qui nous exalte trop à fond pour que nous ne jugions pas impuissant à nous contenter cet art qui, précisément, a renforcé notre exigence et nous a donné le désir d'un au-delà de l'art. » Nous exaltant, l'imaginaire, la poésie, la mythologie nous renvoient à ce qui dépasserait cette exaltation : à une vie qui serait en réalité, et pleinement, ce qu'elle semble parfois nous promettre de devenir. Entre l'échec et l'espoir, entre l'auto-condamnation et la volonté de salut, entre le rêve rêvé dans la vie, et souvent malgré elle, et la vie faite rêve, Michel Leiris se déchire, et ce déchirement donne à son livre ce mouvement qui se prolonge en nous bien après que nous l'avons lu et relu, et qui rejoint notre propre déchirement : eau fiévreuse à travers laquelle apparaissent les profondeurs, et — comme en creux dans ce visage si personnel — notre visage même.

Gaétan Picon.

L'amour monstre, par *Louis Pauwels;* 14 × 19 cm, 232 p., 480 fr. (Editions du Seuil). — Ne tirez pas sur le pianiste. Il se peut que les grands critiques aient encore le temps de faire leur difficile métier de critiques; encore les soupçonné-je de s'en remettre parfois, oui même eux, au hasard ou aux on-dit pour ouvrir de préférence tel ou tel livre et pour laisser les autres fermés, sur leur table d'abord, puis dans leurs oubliettes personnelles, et enfin chez le bouquiniste : il en paraît trop, et le plus dévoué, le plus scrupuleux, le plus avide de découvertes ne saurait y suffire, — il faut parier, disait Pascal. Quant au tout-venant des critiques, il leur faut faire vite, il leur faut faire beaucoup, il leur faut tolérer (fût-ce en grinçant des dents) les servitudes du journalisme, — et les lois de la physique font qu'ils parlent plus volontiers, ou moins malaisément, de ce pour quoi ils ont un vocabulaire tout prêt, que de ce qui leur demanderait un effort qu'ils aimeraient faire mais qu'ils n'ont pas le temps de faire. Il y a des bouquins dont on ne parle pas parce qu'ils ne valent rien, ou parce qu'ils valent peu; il y en a aussi dont on ne parle pas parce qu'ils valent mieux que les autres : trop difficile, on n'a pas le temps, le métier est trop mal payé, et il faut vivre.

Il me paraît très difficile de parler de *L'amour monstre*. Parce que ce roman témoigne d'un esprit frais et neuf. Ce n'est pas, me semble-t-il, un ouvrage accompli, je dirai tout à l'heure pourquoi. Mais on a en le lisant le sentiment d'un écrivain qui est parvenu à se donner un moyen d'expression qui soit bien à lui. Et c'est ce qui importe d'abord. Quand paraîtra cette note, on connaîtra le résultat complet des courses. M. Pauwels sera gagnant, ou placé, ou dans les choux. Ce que je sais, c'est que de tout ce que j'ai lu (à peine un dixième des partants, il est vrai), son livre est un des rares qui surnagent.

Aujourd'hui, pour un jeune romancier, le problème de base demeure de s'affranchir de la tyrannie de Balzac. Et la seule manière de se montrer à la hauteur de l'admiration que l'on doit porter à Balzac, c'est de se libérer de Balzac. La technique de Balzac, si c'est un certain M. X ou un certain M. Y qui l'appliquent, ce n'est plus une technique, c'est un formulaire. On n'a pas oublié la mésaventure de Paul Bourget : ce garçon n'était pas sans talent, mais, s'étant pris les pieds dans Balzac, il n'a jamais pu s'en dépêtrer, et il est mort avant d'avoir trouvé la sortie. Vieille histoire? N'en croyez rien : les trois quarts du roman contemporain en sont encore là.

Ce n'est pas du tout à Balzac que fait songer *L'amour monstre :* ce serait plutôt à l'un ou l'autre des deux Pierre Breughel, — plutôt le jeune. Il navigue dans un univers romanesque tout frais avec cette grâce que donne la liberté. Toute la première partie du roman (qui d'ailleurs se passe dans le Midi plutôt que dans les Flandres, malgré un ton qui serait celui d'une kermesse anxieuse et bientôt tragique, — et à une époque indéterminée mais qui est plutôt une époque de haute époque, puisqu'on y brûle encore les irréguliers et autres sorciers), toute la première partie du roman enchante par l'aisance et la sûreté. L'ordre social y organise physiologiquement sa réaction de défense contre « l'amour monstre », c'est-à-dire contre la passion comme telle. — La frigidité sociale y aurait d'ailleurs des aspects plus nordiques que méridionaux; et d'autre part on a par moments l'impression que Chaminadour n'est pas si loin de ce pays-là. — Puis l'optique change, la même passion est vue maintenant de l'intérieur, chaude, légère et grande. Seulement cette deuxième partie se développe inconsidérément, comme si l'auteur avait un vieux compte à régler qu'il voulût régler coûte que coûte. Il lui en coûte, en effet, l'équilibre de son roman; mais le détail est beau. Puis enfin l'ordre social l'emporte; et l'homme d'une magnifique Nature — la Nature étant démoniaque — monte sur le bûcher. Cette conclusion n'est sans doute pas au point. Et l'idéologie dont elle procède ne l'est peut-être pas non plus. Et pourtant il y a dans tout cela une vigueur, une liberté d'allures, une franchise de dessin et de construction qui tranchent avec éclat, et qui demeureraient remarquables même si la saison n'était pas si médiocre. — S. P.

Dépouille d'un serpent, par *Roger Judrin;* in-16, 160 p. (Editions de Minuit). — « J'attendais cette pointe du soir où, dans le silence des maisons, je pouvais nourrir ma tristesse des notes longues des courlis. » Quand l'écrivain — l'admirable écrivain — qui a soupiré cette phrase vous confie qu'il s'évertue à suivre « ces maîtres de sécheresse que sont Voltaire, Bayle et Constant », vous avez le droit de penser qu'il se moque de vous. Il le fait encore lorsqu'il appelle « roman » ce qui est non pas une confession, mais l'inventaire de ce qu'on laisse derrière soi, — la défroque d'une couleuvre qui a mué. Il a raison de se moquer de nous. Cette désinvolture, ces airs d'insolence qu'il se donne sont les moyens d'une prise de conscience. Il semble bien être nourri d'Alain, qu'il ne nomme pas. Il nomme Montaigne, en revanche; et c'est en Montaigne qu'il a pris l'exemple de ce foisonnement des images dont on est tenté de lui reprocher l'excessive richesse : ce style flamboie jusqu'au baroque. On craint seulement qu'il ne se laisse aller à sacrifier au brillant la justesse qui est la justice. Mais quel talent et quelle maîtrise! et quelle joie à découvrir ainsi un écrivain vraiment digne du nom d'écrivain! — S. P.

Le croquant indiscret, par *Henri Calet;* 14 × 19 cm., 192 p., 495 fr.

(Grasset). — La suite — et l'envers — du reportage qu'Henri Calet avait intitulé *Les deux bouts :* cette fois, c'est chez les femmes du monde qu'il mène son enquête. Le goût qu'il a pour le personnage du Huron fait ici merveille; c'est du meilleur Calet, et du plus naïvement cinglant. — S. P.

Bernard Frank : Les rats; 14 × 20,5 cm, 544 p. Israël; in-16, 168 p. (La Table ronde). — *Les rats,* ce sont, si l'on veut, les *Mandarins* de Bernard Frank; seulement ni les hommes ni les événements n'ont dans son roman les mêmes dimensions que dans celui de Simone de Beauvoir. Du moins y voit-on paraître, nommément, Sartre, qu'un de ces pâles héros va visiter. Citons aussi pour la curiosité la description d'un cocktail Gallimard; les héros mettent une extrême insistance à nous faire savoir que le champagne y est mauvais. On a le sentiment que Bernard Frank se met devant sa table et abat des dizaines de pages, jour après jour, implacablement. Il n'a pas le temps de se relire, fût-ce pour l'orthographe, dont les écarts rendent parfois des phrases entières peu intelligibles. Il se jette à l'eau, plongeant à la recherche de lui-même; et cette quête à tout risque fait passer par-dessus tous les défauts, lesquels sont manifestes et finalement secondaires. Mais enfin c'est trop attendre du hasard; ou plutôt non, mais il reste à filtrer et à ordonner les dons du hasard si on prétend les communiquer à autrui. Reste que ce qui manque à presque tous, Bernard Frank l'a; et qu'il sait s'affranchir des formes omnibus. — S. P.

La bonne ferte, par *Albert Vidalie;* in-16, 216 p., 500 fr. (Denoël). — Un conte; un conte « d'amour et de mort »; très bien fait, et très bien écrit. La qualité est rare. Deux thèmes s'entremêlent d'une manière fort savante, celui du mouvement — les gitans —, celui de la stabilité — bourgeoisie provinciale du Périgord. Et la nature féminine — la femme éternelle, bien entendu — fait que ces deux thèmes si étrangers l'un à l'autre se superposent et se confondent. Malheureusement, il y a des morceaux de bravoure (la guitare, p. ex.) qui donnent le sentiment que cela est trop beau. Mais c'est très bien (le personnage de Julienne, p. ex.) dès que cela cesse d'être trop beau. — S. P.

Vive la chine! par *Jacques Helft;* in-16, 256 p. (Ed. du Rocher). — Non la Chine des Chinois, mais la chine des chineurs — autrement dit les chasses d'un antiquaire. Je ne sais comment expliquer le charme de ce livre de souvenirs très simplement écrits. Il devrait être un peu fastidieux : le lecteur n'est pas un connaisseur. Et beaucoup de traits d'humour seraient plus intelligibles pour des professionnels. Mais il est passionnant d'écouter un homme de métier parler de son métier. Et puis ce métier-là s'exerce au niveau d'un si haut degré de civilisation qu'on est ravi même sans y comprendre grand-chose. — S. P.

Cachemires, par *Alfred Fabre-Luce;* 14 × 19 cm, 188 p., tirage limité, 990 fr. (Domat). — Le livre se compose de cinq essais (« essai » ne veut pas dire « essai critique »; le vocabulaire de la critique est pauvre). Laissons le dernier, qui paraît être là pour faire le poids, ou du moins pour faire plaisir à des amis personnels, dont nous ne sommes pas. Le premier — près des deux tiers du volume — relate un voyage de trois semaines au Cachemire. Trois semaines, c'est assez pour former l'idée de dépaysement, qui est une idée très importante si on la prend bien; s'il s'agit de se conformer au nouveau pays, ce n'est rien. Les deux remarques s'appliquent également ici. Quant aux trois autres textes, ma foi, il faut en dire, sans réserve, qu'ils sont de la grande classe. — S. P.

Le Pas du Fou, par *Dominique Aubier,* 232 p., 480 fr. (Ed. du Seuil). — Ce roman raconte un épisode de la Résistance. Dominique Aubier possède tout ce qu'il faut pour le traiter avec vérité et chaleur : des dons visuels étonnants, un sens profond de la diversité des hommes. Roman Blitz et Quintana sont des personnages qui ne s'oublient pas.

... Je disais tout, sauf peut-être la confiance en soi nécessaire pour user d'eux en toute simplicité. Afin de rendre son roman aussi clos que possible et se suffisant à lui-même, Dominique Aubier se livre à un montage savant que je serais tenté de trouver superflu. Survivance du roman classique français : l'état de crise? Je dirais plutôt influence du cinéma qui pousse l'écrivain à considérer le roman comme une sorte de spectacle. Plus lointainement, c'est aussi l'écho de certaines préoccupations de nos peintres : si

le tableau-objet existe, pourquoi pas l'histoire-objet. J'entends par là des épisodes de la vie en un ordre voulu assemblés. — GEORGES P.

La Femme Morte, par *Pierre Fabert*, 161 p., 420 fr. (Éd. Corrêa). — Fabert part de la vie d'une épileptique, crûment, horriblement racontée. Puis sa vision s'élargit et l'on découvre que c'est la biographie de l'humanité tout entière, elle aussi épileptique, que l'auteur décrit. Humanité torturée, pourrie par son passé, épuisée par ses crises (les guerres) et qui s'acharne avec un monstrueux égoïsme à jouir et à vouloir communiquer avec autrui. Sera-t-elle jamais autre chose qu'un corps immonde de réprouvée? Oui, peut-être, par la révélation de l'amour.

Ce livre a des résonances puissantes et précises, obtenues par des moyens simples. On pense à une sorte de Livre de Job transposé. — GEORGES P.

Le Bout des Peines, par *Jean Lefebvre*, 256 p. in-16, 420 fr. (Ed. Albin Michel). — L'école et le château. Dans l'une, un instituteur intelligent et sincère s'efforce de répandre l'instruction. Dans l'autre habitent un hobereau passionné de faucons, une vieille marquise dominatrice et une jeune fille, belle et hautaine écuyère. L'instituteur aime l'écuyère. Une telle passion ne peut finir que par un drame. Ce roman est curieusement dans la ligne des grandes œuvres du XIXe siècle, non parce que l'auteur les imite, mais parce qu'il semble avoir retrouvé aujourd'hui, dans un village de France (et c'est très vraisemblable) des situations que Balzac ou Stendhal auraient pu exploiter. Alors que notre littérature trop souvent brûle les étapes et anticipe au point d'en oublier d'être attentive à l'état présent du pays, cette « scène de la vie de province », à la fois désuète et sans doute fort vraie, a beaucoup de charme et renseigne utilement sur l'existence villageoise. — GEORGES P.

Salut, Camarades, par *Marc Bernard*, 275 p. in-8°, 550 fr. (Gallimard). — On peut lire cette chronique, qui nous mène de 1914 à 1930 et nous promène du Midi à Villeneuve-Saint-Georges et Montparnasse, avec le plaisir que procure un ton narratif allègre et frais. On peut aussi y retrouver ce qu'était la gauche française en ces lointaines années : fougueuse, idéaliste, versatile, anarchisante. Mais comme tout cela nous paraît aujourd'hui désuet et anachronique! Ces ouvriers font sourire. C'est inquiétant — on l'a vu — pour la réussite de leurs projets. — GEORGES P.

Une Place au Soleil, par *Michel Ragon*, 248 p. in-16, 420 fr. (Ed. Albin Michel). — De drôles de voyages et un drôle de métier réunis en un seul volume. Les voyages, c'est l'Irlande, l'Angleterre, l'Allemagne. Le métier, c'est la pin-up. On voit le but que Michel Ragon s'est proposé d'atteindre : contredire la publicité touristique, la propagande politique; écrire la vérité sur la vie d'une femme dont les journaux révèlent et déforment jour après jour les faits et gestes. L'intérêt de cette tentative est grand. Nous sommes éclairés à la fois sur la petite histoire de notre civilisation et sur l'envers des préjugés que la presse, la radio, le cinéma ne dissipent pas mais multiplient dans nos esprits.

Si les intentions de Ragon sont louables, ses moyens d'expression, me semble-t-il, le sont moins. Certains diront qu'il transgresse les lois du genre romanesque. L'emploi du « je » par exemple est gênant dans ce livre. Pour ma part, je dirais qu'au contraire sa technique narrative n'est pas encore assez libre, assez éloignée des canons. Tout le pousse vers quelque chose de nouveau : sa manière de fuir les grands sujets, de s'installer aux étages les moins fréquentés de la société; son talent de sociologue-poète. Michel Ragon pourrait occuper une place à part parmi nos écrivains, celle de mémorialiste de l'actualité. — GEORGES P.

Les élans du Cœur, par *Félicien Marceau*, 261 p., 520 fr. (Gallimard). — Félicien Marceau le laisse entendre dans les premières lignes : ce roman est un vaudeville peuplé de marionnettes qui s'évitent, se rencontrent, se poursuivent et ne se trouvent pas. L'absurde y règne. Mais Marceau n'a pas voulu le traiter en technicien sans cœur qui monte une mécanique pour faire rire au détriment des hommes. Il a fait le travail inverse, celui de montrer ce qu'il y a de vrai, d'humain, de pitoyable et de tragique sous les entêtements stupides, les hasards, les retournements de situation. Il démontre que le pittoresque peut être sérieux, plein d'arrière-fonds. Il actualise et assouplit le genre.

Félicien Marceau possède des

dons exceptionnels de conteur : il sait passer, d'une ligne à l'autre, de l'ironie à la tendresse, de la légèreté à l'évocation pudique d'un drame. Un harpiste qui émeut toutes les cordes de son instrument. — GEORGES P.

Le Prophète, par *Marianne Andrau*, 344 p., format 14 × 20,5, 780 fr. (Ed. Denoël). — Il y a deux manières d'utiliser le fantastique. L'une consiste à l'introduire à petites doses à l'intérieur d'un univers réel ou conventionnel. Cet effleurement du quotidien par le mystère, l'appel vers l'inconnu qui en résulte, le sentiment qu'on éprouve qu'à être de la terre on n'est pas totalement humain, tout cela est poétique et beau; somme toute, peu éloigné d'une littérature de légendes populaires et de l'obsession du « dessous des choses » que Victor Hugo a connue. C'est pourquoi j'aime la première partie du *Prophète*, avec son décor de forêt nordique, le personnage de la femme qui trouble la sérénité d'une maison très close, dresse un fils contre son père, distribue la mort. Marianne Andrau raconte bien.

L'autre manière d'utiliser le fantastique consiste à se plonger totalement dans le rêve, à vouloir rendre l'invisible visible et l'indicible signifiant. Qu'en résulte-t-il? De l'allégorie, un foisonnement de symboles. Symboles dont les uns sont clairs et déçoivent : des lieux communs; dont les autres restent obscurs : décevants aussi. J'ajouterai qu'on est gêné par un certain ton de prédication, d'autant plus désagréable que les révélations qu'on prétend nous faire ont un aspect et expriment une philosophie terriblement esthétiques. C'est pourquoi je n'aime pas la seconde moitié du *Prophète*. On dira que Marianne Andrau y est plus moderne que dans le début, qu'elle rappelle Jünger. Je ne peux m'empêcher de penser au contraire que ce qu'elle écrit là est promis à un vieillissement rapide. Il n'y a rien de plus passager et de plus marqué par la mode que l'imaginaire. Parce que, comme l'enseignait Alain, l'imagination, sous ses apparences de folle, n'est pas créatrice. — GEORGES P.

Fortunat ou le Père Adopté, par *Michel Breitman*, 151 p. (Ed. Denoël). — Premier paradoxe : d'habitude, ce sont les enfants qui sont adoptés. Ici, c'est le père, un bon diable de vieux garçon, quincaillier qui ne s'occupe pas de sa quincaillerie mais de sauver des Juifs pendant l'occupation. Modeste et le cœur sur la main, il devient le chef d'une famille de fugitifs. Second paradoxe : ce sont les Juifs qui d'habitude jouent le rôle d'exclus. Ici, c'est finalement le chrétien.

L'originalité de cette histoire est telle que, racontée le plus simplement du monde, elle émeut. L'auteur ne semble avoir eu pour travail qu'à adoucir, rogner, étouffer. Son sujet était grand. Il l'a fait doucement entrer dans un cadre étroit avec du doigté, beaucoup de discernement dans le choix des détails. Résultat : un texte plein, pudique, classique. Cette œuvre fait honneur à l'art du récit, aujourd'hui si négligé. — GEORGES P.

Les Œuvres et les Lumières, par *André et Jean Brincourt*, 222 p., 540 fr. (Ed. La Table ronde). — Cet ouvrage contient beaucoup de choses : un essai de définition de l'esthétique, une étude comparative de Bergson et de Proust, une analyse de l'œuvre de Malraux, *Les Voix du Silence*, un essai d'application des théories développées dans cet ouvrage à deux problèmes, le style de Proust et la situation du roman contemporain. C'est trop pour que le livre soit cohérent, audacieusement poussé dans les analyses et toujours pertinent dans les remarques qu'on y relève de page en page. Un exemple. Proust, nous disent les auteurs, a été très influencé par Debussy. C'est peut-être juste à nos yeux. Cela ne l'est sûrement pas aux siens. Le révolutionnaire de son époque, c'est Wagner. Un révolutionnaire qui justement ne l'est pas autant qu'on croit, puisqu'il résume et achève Beethoven et Brahms — comme d'ailleurs Proust contient Saint-Simon, Chateaubriand, Balzac. Et voici que nous hésitons à suivre non seulement André et Jean Brincourt, mais leur inspirateur Malraux. Un Malraux dont l'esthétique est surtout inspirée par l'idée de rupture et influencée par ce qu'on pourrait appeler l'accélération de l'histoire des Beaux-Arts. Esthétique qui est bien de notre époque, mais qui, appliquée au passé, n'est pas infaillible. Rapprocher Proust et Debussy, c'est un peu télescoper l'Histoire et ne considérer les choses que du haut de notre XX^e^ siècle, dans son optique apocalyptique. On voit par cet exemple qu'André et Jean Brincourt auraient peut-être mieux fait de consacrer leur livre entier à ana-

lyser de plus près Malraux esthéticien, plutôt que de faire un usage risqué des principes contenus dans *les Voix du Silence* — ouvrage qui d'ailleurs ressemble plus à un chant lyrique et baudelairien qu'à l'exposé d'une méthode critique. — GEORGES P.

Correspondance, par *Louis Pergaud;* introduction et notes d'Eugène Chatot (Mercure de France, 290 p., tirage limité sur vélin ivoire Prioux, 1.500 fr.). — Voici 271 lettres écrites de 1901 à 1915, qui nous donnent de Louis Pergaud le portrait le plus complet et le plus vivant. A travers l'écrivain, l'histoire de l'homme. Ce sont d'abord quelques lettres de Pergaud normalien : « Il m'est souvent impossible de me dompter », écrivait-il à cette époque, « je suis enthousiaste et brouillon ». Aussi le voyons-nous par la suite s'accoutumer difficilement à un travail de bureau, sans doute même parfois à sa vie d'instituteur, lui qui aime la vie rustique : « j'adore les livres, mais il fait bon quelquefois redevenir une brute harmonieuse ». Nous le voyons aux prises avec des ennuis d'argent, mais il veut « remplir sa vocation littéraire » ; pour cela il travaille durement, avec acharnement : « j'ai travaillé chez moi le soir après avoir gagné mon pain le jour », et plus loin : « j'ai quelque chose à dire et je sais le dire ». C'est cette énergie même de Pergaud qui transparaît à travers ces pages, cette sorte d'âpreté, de violence parfois, qu'il applique à la réalisation de son œuvre, cette pointe de misanthropie aussi qui donne quelque ironie à sa plume. N'est-ce pas précisément là tout ce qui fait la qualité constante de son style? Lorsque nous avons affaire à Pergaud homme de lettres, fréquentant les salons, lauréat du prix Goncourt, c'est encore et toujours avec la même désinvolture qu'il nous fait participer à cette vie. Ici Pergaud est presque caricaturiste, presque polémiste. Parlant de lui-même, il nous dit « tempérament de farouche forestier un peu trop réfractaire aux gestes policés ». Farouche forestier... peut-être, mais c'est aussi l'homme qui ne se laisse pas abuser par les mots et qui est capable d'actes. Tel nous apparaît Louis Pergaud dans la dernière partie du livre : Pergaud soldat. « Mais l'heure n'est pas venue de faire des phrases, il faut faire son devoir tout simplement, et on le fera. » Le sous-lieutenant Pergaud devait mourir au front en avril 1915. Soldat courageux, mais aussi homme sensible, et surtout poète, ainsi se révèle-t-il encore à travers ces lettres de guerre, les dernières que nous ayons de lui, et qui sont adressées pour la plupart à sa femme. Style direct, franc, manière vivante de décrire une scène, un tableau, avec une poésie toujours plus ou moins sous-jacente, des qualités solides qui nous donnent à travers ces pages l'image d'un écrivain authentique. — G. B.

THÉATRE

ORNIFLE OU LE COURANT D'AIR, cinq actes de Jean Anouilh *(Comédie des Champs-Elysées)*. — La répétition générale de la dernière pièce d'Anouilh fut décevante : texte en bien des endroits surabondant, et le principal interprète (c'est Pierre Brasseur) encore gêné par sa mémoire dans un rôle qui exige une acrobatique volubilité. Depuis lors, l'auteur a pratiqué les coupures nécessaires, l'acteur s'est mis à l'aise, et le spectacle s'installe dans la faveur du public. C'est très bien ainsi. Je ne crois pas cependant que notre première impression en puisse être profondément modifiée, et qu'il devienne plus aisé d'en démêler la bigarrure, où se heurtent curiosité, malaise, plaisir, irritation, surprise admirative et détachement soudain.

C'est que, dans l'inspiration d'Anouilh, les personnages de

théâtre déjà vivants depuis des siècles ont autant de réalité et de puissance fécondante que la simple humanité contemporaine. Qu'on ne voie pas là un grief : nos auteurs classiques firent de même, avec cette différence que leur panthéon se trouvait nécessairement moins encombré. Celui d'Anouilh est disparate et désordonné comme un bric-à-brac dont il serait à la fois le docteur Faust et le Robert Houdin. Robert Houdin? il lui arrive de saccager volontairement sa table d'escamotage avant la fin du tour. Faust? il cousine plus aisément avec l'Opéra qu'avec Gœthe (ou Valéry!); il est plus heureux dans la plainte du vieillissement que dans les trajectoires métaphysiques où volontiers elle se sublime. Après Antigone, Médée, Jeanne d'Arc, les roués de Laclos et de Marivaux, les bourgeois de Becque, Orphée, et les maîtres d'hôtel de Flers et de Caillavet, il semble que les fantômes personnels d'Anouilh — une cohorte obstinée et bien à lui — aient choisi cette fois d'entraîner dans leur ronde le Don Juan de Molière, et aussi son avatar de 1900, le Marquis de Priola de Laverdan. De ce dernier, Ornifle a ces traits essentiels : un passé assez long pour qu'il en surgisse un fils naturel d'âge adulte, et une secrète usure physiologique qui déclenche une crise foudroyante. Le rendez-vous avec la mort que Juan Tenorio, en pleine force de jeunesse, va trouver dans son défi au Commandeur, Priola et Ornifle le portent dans leur propre corps. Priola tombe paralysé au dernier acte (on ne peut pas toujours jeter Don Juan directement dans les flammes d'enfer). Ornifle, selon la mort de notre temps, est guetté par la crise cardiaque. Pendant deux actes, il nous donne le spectacle — éblouissant — de sa légèreté. Il fut poète en son jeune temps : il est devenu parolier, improvisant avec la même allègre nonchalance des couplets et des cantiques, raillant, charmant et griffant tous ses proches dans un tourbillon du meilleur rythme. Il nous étale par la suite sa méchanceté et son cynisme, repassant à coups de mensonges persuasifs à son Jourdain de commanditaire une maîtresse enceinte dont il veut se débarrasser. C'est alors que surgit un jeune homme qu'Ornifle a d'abord pris pour un admirateur naïf et qui lui apprend en quelques brèves répliques, qu'il est son fils (naturel et oublié) et qu'il vient pour le tuer. Très bel effet de très bon théâtre. Longue, très longue scène où les propos d'Ornifle essaient vainement d'entamer la résolution du jeune vengeur. Il braque son revolver, il vise : le coup rate, mais Ornifle tombe. Et ce serait très beau, à mon goût, s'il était tout de bon mort, et simplement de peur.

Or il y a encore deux actes, et puisque Brasseur tient le rôle, nous ne pouvons imaginer qu'on va tuer une telle vedette au milieu de la pièce. En effet, le justicier est étudiant en médecine, et son réflexe professionnel l'emporte aussitôt sur les griefs intimes. Ornifle, soigné, ressuscite, d'abord dolent, étendu et immobile comme il convient à un cardiaque. Il semble même s'attendrir, et entreprend d'assurer le mariage — apparemment impossible — de son fils retrouvé avec la fille (naturellement très Saint-Germain-des-Prés ») d'un nouveau riche jadis escroc et maintenant décoré. Les enfants se sont brouillés (voir Molière et ses dépits amoureux). Ornifle, pour ramener la jeune fille, déploie une si captieuse éloquence qu'elle tourne en très basse séduction, le vieux Don Juan persuadant à sa future bru de se partager gentiment entre le père et le fils. Elle échappera à l'ogre, par interventions fortuites de personnages extérieurs, et Ornifle trouvera enfin pour de bon la mort, non par la main du Commandeur, mais en suivant dans un hôtel du voisinage une petite amie de mœurs faciles.

Ajoutez à cela la secrétaire laide qui sait toujours tout et déplore, et reproche (voix de Sganarelle et de la conscience, car tout cela frôle le symbole) et un certain Père Dubâton, dont la soutane s'obstine à se mêler à cette danse (cette fois on pense au *Duel*, du même Lavedan et au Cardinal de *Primerose*) et qui pousse la charité expectante jusqu'au laxisme, et le laxisme jusqu'à l'avilissement (« Nous sommes là pour tout entendre, dit-il, nous autres prêtres nous sommes le *vide-ordures de l'humanité* ») et la volonté visible d'Anouilh de donner à son très léger Ornifle *(Ornifle ou le courant d'air)* de soudaines allures à prétentions méphistophéliques, et vous aurez une idée du mélange, qui demeure non amalgamé.

Dans une étude d'ensemble sur l'œuvre d'Anouilh, il se pourrait que cette œuvre non réussie marquât cependant une date pathétique. Anouilh a maintenant quarante-cinq ans. C'est la première fois que sa complicité d'auteur se retire des personnages jeunes (ils sont ici consignés dans leur intransigeance qui prend des airs d'enfantillage) pour se porter vers leurs aînés. C'est la première fois aussi que le romantisme d'Anouilh s'avise de s'ajouter ces partenaires supplémentaires, au maniement desquels il ne semble pas heureux : l'âme, la vie éternelle, Dieu, et par conséquent Satan. C'est une gageure de les avoir exilés d'une Jeanne d'Arc, pour les arborer dans un Ornifle. En quelques mots brefs, naguère, son Monsieur Vincent et même sa Sauvage, avaient dit plus, et mieux...

Quelques interprètes de premier ordre : Jacqueline Maillan, intelligente et pittoresque dans la secrétaire; Carmen Pitoeff, secrète, fine, mystérieuse dans l'épouse indulgente d'Ornifle; Louis de Funès, savoureux dans le commanditaire. Brasseur chatoie comme il sait le faire : autorité, sarcasme, ironie, force massive soudaine. Sa palette de *Kean*, et aussi du *Diable et le Bon Dieu*. En couleurs atténuées, mais bien brillamment pailletées toujours.

Dussane.

CINÉMA

UN AUTRE CIEL. — Depuis quelques années — je n'en ai pas compté le nombre, deux ou trois il me semble — on peut observer ce petit phénomène sans précédent. Quelqu'un parle d'un film qu'il vient de voir, il en fait grand éloge, il dit s'être diverti, avoir été ému, ou fort intéressé. On lui demande alors :

— Il faut donc aller voir...

— Euh... répond-il... Mon Dieu, oui... oui... bien sûr... enfin... si vous passez par là...

Quels sont donc ces chefs-d'œuvre qu'on peut si bien se dispenser d'aller voir, ces superproductions qui ne méritent qu'une visite de hasard, ces petites merveilles qu'on doit en passant, mais en passant seulement, admirer? Conçoit-on qu'un amateur de peinture, de musique ou de lettres dise : j'ai vu une superbe exposition, entendu un prodigieux concert, lu un roman singulier, et ne vous conseille pas, du même coup, d'aller regarder ou entendre, de lire l'ouvrage dont il fait l'éloge? N'allons pas plus loin. C'est le fameux phénomène de désaffection du public sinon pour les films, du moins pour le cinéma. Phénomène de mœurs, peut-être, plus que d'art. Mais doit-on séparer l'un de l'autre? On pourrait presque dire qu'on a encore envie de « voir », mais non plus d' « aller voir ». D'où peut-être le succès de la télévision. Mais ceci nous détournerait de notre propos.

Si — ce qui ne saurait être certain encore — on donne quelque jour à Paris *Un Autre Ciel*, film anglais de Gavin Lambert, je pense que l'on dira tout net : N'y allez pas, ou bien tout au contraire : allez-y, maintenant, séance tenante, et dites-moi, sitôt après... Car c'est un autre ciel vraiment, un autre cinéma. A croire soudain que tout était possible, et que tout l'est encore. Cette verve aiguë, cette pudique violence, ce désespoir presque enchanteur qu'on trouve dans les meilleurs romans de ces temps-

ci, dans le théâtre aussi parfois, et dans tout ce qui est « de maintenant », cette originalité de forme délivrée de tout souci de la facture, cet esprit ambigu et lyrique, ce déchirant humour, les voilà...

Veut-on l'histoire? — car il y en a une, et qui se laisse raconter. Une fille anglaise, jeune, peut-être quelconque, peut-être pas, de cette étoffe sans ramages d'abord dont on fait les institutrices et les saintes, se rend au Maroc pour servir de dame de compagnie à Selena. Qui est Selena? Merveille! Une de ces femmes à ramages, elle, qui fut sans doute une beauté, qui l'est peut-être encore (quarante ans, cinquante, on ne sait...) et qui, toutes illusions patiemment regagnées, a... quoi? Un amant, dix amants? Un gigolo en tout cas... Et cette maison marocaine, cossue mais un peu vide, sans autre pittoresque que sa parfaite « inadéquation » à l'histoire qui s'y déroule... La voix de Selena, le rire de Selena, les rides de Selena, sa fatigue physique, cette vitalité des sens qui lui tient lieu de jeunesse d'âme, cette soif d'exister, damnation de l'automne, saison des amours sans raison autant que sans remèdes... Un personnage de roman, de grand roman d'aujourd'hui et de toujours, un personnage qui se meut et qui parle comme on ne fait jamais sur les écrans ni dans les colonnes de gauche et de droite des scénarios habituels. Mais, merveille encore, ni Selena ni son gigolo (qui est cet homme? acteur vraiment? Les personnages de Gavin Lambert ne viennent certainement ni de « la rue » comme le veut à présent la mode, ni des studios... D'où alors? Autre énigme...) ni Selena donc, ni ce sweetheart ne sont les héros de l'histoire. Leurs visages tantôt laqués, tantôt burinés sur l'écran sont un décor, contre lequel, sous lequel se joue la tragédie de la jeune demoiselle. Un décor, plus décor que tout le Maroc, la douceur des patios, le soleil calcinant les places publiques, enfarinant le visage des européens, traquant l'ombre qui se réfugie jusqu'au fond des ruelles galeuses. Qu'est-ce qui va mener notre petite gouvernante de la ville blanche des blancs aux impasses arabes, et bientôt du souk au désert? L'amour. Quel amour? Le pire. Elle s'éprend de Taieb, un jeune indigène. Il est le seul qui, dans une soirée dansante, lui ait adressé la parole. Il ne figurait pas, on l'entend bien, parmi les invités. Il était là pour jouer de la musique locale, entre deux tangos. Qu'est-ce qui pousse cette fille vers cet homme avec autant d'absurdité que, bientôt, de violence? La solitude d'abord. Taieb est-il touché, épris, flatté? Qui sait... Séduisant et indifférent, le regard plus émouvant qu'ému, le corps mystérieusement à l'aise dans ces habits

si amples et presque féminins... Où a-t-on jamais vu pareils personnages? Si dramatiquement discrets, si légèrement ravageurs... Gavin Lambert nous délivre, enfin, de l'assommante « présence » des acteurs. Par un simple jeu des traits, par certains imperceptibles reculs il module si bien à la fois le réel et le psychologique que les personnages, quoique visibles, encombrant même parfois tout l'espace, n'y sont plus tout à fait, que leur matière charnelle se réduit à ce qui cache l'Autre, que leur geste n'est plus que le reflet d'un signe tracé ailleurs ou qui viendra plus tard... D'où Gavin Lambert tire-t-il sa science? Du cinéma lui-même? On se demande... Rien d'amateur dans son ouvrage, rien d'appris, d'imité non plus. A quoi ressemblent ses images? Ses « cadrages », qu'évoquent-ils? Aucune toile de maître, le ciel nous en délivre! Et son désert... Comment est-il, son désert? Désert... C'est-à-dire d'autant plus désolé qu'il y passe tout de même du monde, d'autant plus vaste qu'on nous épargne l'habituelle image du personnage tout petit vu de loin. Antérieure à toutes les conquêtes, à toutes les histoires, à toutes les géographies, cette étendue friable et volante est tout de même quelque part limitée par l'affreux béton et les affreux bidons... Mais le désert nous ramène à notre demoiselle de compagnie. Ai-je dit qu'elle paie Taieb? C'est la loi, dans ces contrées-là, de ces amours-là. Qui en porte l'humiliation? Pas la jeune femme en tout cas, et Taieb moins encore, musicien, innocent et, on l'a vu, indifférent. Qui alors? Le monde qui les entoure, la lointaine Angleterre, pudibonde, isolante, et la lointaine France, maîtresse précaire de ces régions, la lointaine Amérique dont un ou deux ressortissants apparaissent ici avec ce pittoresque charnu que seuls les auteurs anglais savent leur donner. Donc elle le paie. Il ne l'aime pas. Il s'en va. Elle le cherche. Elle demande à Selena un jour de congé pour se rendre au village où sans doute il se cache. Elle prend un autocar, sans savoir quelles montagnes l'attendent, quels détours, quelles vaines haltes, quels guides peu scrupuleux. Les lignes d'autocars s'arrêtent toutes au sable. Taieb n'est nulle part, sous aucun palmier, dans aucun village, dans aucun mirage non plus. Il n'est aucun de ces cavaliers, policiers, mercantis, touristes... L'amour? L'amour c'est Selena et son gigolo. Et pas plus que l'amour la mort ne s'attache à la jeune fille. L'affreuse vie continue, sous ce soleil tout blanc. Et à demi voilée comme les femmes indigènes elle restera, recueillie mais perdue dans un village où les hommes ont le tendre regard de Taieb et sa noble démarche.

Comment Gavin Lambert a-t-il obtenu du ciel, du sable, des

acteurs venus de Londres et des passants arabes ces mouvements, ces reculs, ces absences et cette unité pour finir? Dirige-t-il, comme certains, à coups de grandes colères, jette-t-il de temps à autre les « Euréka » de l'improvisateur? Ecrit-il tout, d'avance, dans un bureau, à Londres? Comment?... Comment?... Persuasion, brutalité, minutie, inconscience? Et si c'était avec l'adorable froideur de Taieb, le charme désespérant de Selena? Mais s'est-on jamais posé pareilles questions à propos d'un auteur de film? C'est justement... Un autre ciel, un autre monde. Un autre cinéma...

Nicole Vedrès.

Les grandes manœuvres. — Il n'y a peut-être pas, mais certainement il devrait y avoir grande joie au ciel des cinéphiles. René Clair ne nous offrait plus depuis quelques années que des exercices parfaits ou semble-parfaits ou plus-que-parfaits. Or voici que, sur le thème de don Juan, il retrouve la qualité sentimentale de ses débuts. La perfection n'y perd pas, mais gagne en résonance. Il y a des figures de rhétorique assez familières : les mêmes propos tenus dans des situations différentes; des propos tenus par personnes interposées; des effets musicaux chargés d'un sens dramatique; en somme, des façons de dire que nous avons souvent rencontrées chez cet auteur, notamment peut-être dans *le Million* et *le Silence est d'or*. Mais c'est pour dire quelque chose qui nous touche. Il y a les deux meilleurs comédiens du cinéma français, Gérard Philippe et Michèle Morgan. Il y a une couleur éclatante quand il le faut et pourtant sans éclats, qui sait tirer un effet comique de deux chapeaux jaunes quand ils se croisent dans une petite ville, et qui sait se faire oublier. Il y a une jolie valse. Il y a cent gags mis en place. Il y a tous les éléments, concertés et minutés, du spectacle de cinéma dramatiquement le plus accompli qu'on ait vu depuis longtemps. Est-ce que j'exagère? Premièrement, je n'exagère pas. Nous conviendrons aussi qu'il faut savoir aimer. C'est ce que dit René Clair à la fin de son film; René Clair, qui est un jeune homme.

Vacances à Venise. — Semaines fastes, où nous avons retrouvé David Lean comme nous avons retrouvé René Clair, pour des raisons apparentées. Katherine Hepburn, ou la pudeur anglo-saxonne, rencontre à Venise Rossano Brazzi, ou l'épicurisme latin. C'est une simple, émouvante histoire, bien jouée, et mise en scène avec la discrète virtuosité qui fait justice à l'une des plus belles villes. La palette, souvent belle, ne gêne qu'en trois ou quatre plans. La narration est fermement et subtilement conduite comme à loisir, c'est-à-dire comme il le faut. Le sujet et son décor ne font superbement qu'un. Ce film est aussi entre les plus jolis par la richesse du détail. Il est malheureusement regrettable que David Lean se soit contenté de faire une histoire avec la brève rencontre de deux points de vue, sans s'interroger sur les raisons d'être de deux êtres opposés. Nous comprenons qu'ils s'aiment. Nous ne comprenons pas pourquoi ils se séparent. Ou plutôt nous ne le comprenons que selon les prémisses. Ils se séparent parce qu'ils sont différents. Mais c'est parce qu'ils sont différents qu'ils se sont rencontrés. Ce serpent se mord la queue. David Lean, autrement dit, n'a traité son sujet qu'en surface. Il a montré Venise, et, sur cette chaleureuse, merveilleuse et mélancolieuse surface de terre et d'eau, campé sa vraisemblable histoire. Sans plus. Mais que la surface est brillante! Toutefois, des esprits délicats se sont plaints du feu d'artifice qui exprime ici le moment de la joie charnelle. C'est un point qu'on peut réserver.

Comédiens. — Au film de l'Espagnol J.-A. Bardem, *La mort du cycliste*, a été consacrée une récente chronique. Celui-ci est du même auteur, et cet auteur l'a défini comme « un documentaire passionné » sur les comédiens. Il est aussi question sous sa plume, dans le film et au sujet du film, de « la sale espérance », en l'espèce la

douteuse espérance de la gloire des planches. Bardem montre une compagnie itinérante. Il montre aussi, au cœur du sujet, une jeune comédienne. Elle préfère le théâtre à l'amour, accueille un impresario dans son lit pour figurer en tête d'affiche, éprouve la jalousie professionnelle d'une aînée, et sur son regard passent plusieurs visages d'acteurs et d'actrices suffisamment prémonitoires. Or elle ne guérira probablement pas de la sale espérance. Choses qui ne sont donc pas beaucoup plus gaies que les choses relatées dans *La mort d'un cycliste*.

La distance et la lucidité. — Comme dans *La mort d'un cycliste*, Bardem écrit son film dans un style qui détaille et met en pleine et cruelle lumière. Aucun détail qui ne soit plus qu'un détail. Il recourt à la gamme entière des figures de style : les plafonds, les glaces et les couloirs; les gros plans et les plongées; le dur contraste des éclairages, image après image; les ruptures de rythme. Il est aigu, il est lucide jusqu'à la cruauté. Ces vertus d'un style distinctif et implacable sont mises au service d'un sujet, les comédiens, qui est, dit-il, tissé dans sa vie même. Aussi son film est-il peuplé d'observations justes et que son écriture impose. C'est comme une composition dramatique étayée sur un carnet de notes. Comment se fait-il, dès lors, qu'il entre de la froideur dans cette passion; que l'auteur échoue à nous convaincre tout à fait; qu'il y ait une distance entre ses personnages et nous? Eh bien, c'est difficile à dire. Voici à peu près ce qu'il m'en semble, je ne dis pas que j'ai raison. Il y a sans doute une raison secondaire, banale même, mais plus importante ici que d'habitude : les sous-titres. Ils obligent le spectateur à se dédoubler, et défigurent l'image en plusieurs passages. Si c'est inévitable, c'est regrettable tout de même. Toutefois, la raison première me paraît être la raréfaction d'air. Comme Bardem s'est enfermé dans son sujet, ainsi nous enferme-t-il en lui. Il n'y a pas un seul chat noir égaré, pas une rencontre extérieure, pas un grain d'inattendu. Ce n'est pas un reproche : mais un fait que je décris, et peut-être sur lequel méditer à l'occasion. On dirait aussi que sa lucidité s'est exercée au niveau même de son sujet, qu'il n'a pas pris sa propre distance envers lui, et peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer la distance qui nous sépare, nous, spectateurs, de ses personnages. Parler au sujet de ce film d'un autre film sur les comédiens, le film d'Henri Jeanson et Marc Allégret, *Entrée des artistes*, c'est une manière de coq-à-l'âne puisque le film espagnol est amer et dur et le film français souriant et spirituel : deux visages du même milieu. Mais, dans cette perspective, celle de la distance à l'égard du sujet, elle apprend quelque chose. Le film français avait trouvé son recul dans l'esprit du dialogue et l'interprétation de Jouvet; son contrepoint dans le monde petit-bourgeois et les parents blanchisseurs. Rien d'analogue ici. Enfin, il m'a semblé que l'interprétation de *Comédiens*, hormis la vedette et le personnage de l'impresario, était un peu impersonnelle.

Courrier du cœur. — *Courrier du cœur* est le titre français du *Cheik blanc*, film de Fellini antérieur à la *Strada*. Titre moins insolite que le titre original, mais qui, soulignant les intentions de l'auteur, est intelligent et légitime. Le film lui-même, c'est surtout en référence à la *Strada* qu'on ira sans doute le voir. Malheureusement, dans cette perspective, il est décevant et triste comme un brouillon. Le sujet — une jeune épouse quitte son mari, à la recherche des mirages offerts par la presse féminine — s'étire mollement au long d'un récit mal articulé, avec des moments inspirés ou savoureux, comme dans les *Vitelloni*. Mais moins nombreux, moins aigus, qui ne font pas mouche. On se sent un peu gêné. Un peu dans la situation du lecteur d'une maison d'édition en présence d'un premier roman, guère publiable mais dont, en filigrane, les velléités décèlent un ton particulier, un petit air pas entendu encore. Aujourd'hui, cependant, nous avons appris la partition. Il est donc difficile de ne pas trouver quelque intérêt au brouillon. Veuillent les anti-stradistes — qui forment maintenant un inébranlable dernier carré — ne pas lire plus avant, mais concéder qu'il y ait d'autres lecteurs.

Le bois mort. — Commençons par isoler le bois mort. L'ensemble du film est ennuyeux, et son début interminable. Il faut reparler de mollesse. Je le regrette bien, mais il semble qu'il y ait en Fellini quelque chose de gras et d'amorphe. Comme une incapacité à prendre sur soi, ou à changer de vitesse. Curieusement, le seul moment où le film gagne en voltage est celui

où apparaît sa femme, Giuletta Massina (la Gelsomina de la *Strada*), celui où, avec sa jupe courte, ses bottes et son parapluie, elle fait trois entrechats sous les yeux du jeune marié stupide, effondré dans la nuit, et d'une camarade. Or cet ennui épais n'est pas seulement une affaire de rythme insuffisant et de construction bâclée. Il colle au sujet comme la sueur au corps. Il est du sujet, il est peut-être le sujet même, comme dans les *Vitelloni*. Les *Vitelloni* étaient les rejetons niais de la bourgeoisie désœuvrée. Cette fois, il nous est présenté le couple de l'ahuri et de la tourte. Il fallait une inspiration soutenue pour en faire un film. Au lieu de cela, bien des séquences sont de narration littérale, et indifférentes; des transitions manquent, comme si le film avait subi des coupures (à moins que ce ne soit en effet le cas?); les deux principaux comédiens, plutôt que des comédiens, sont des ruminants donnés à la caméra (comparez au trio de la *Strada*, qui faisait boucle, et dont chacun imposait son inoubliable présence). On dirait que l'auteur s'est absenté la plupart du temps, quitte à signer quelques moments bien venus, quelques surprenantes peintures, au passage et de loin en loin. Que de trous mal bouchés! C'est une rhapsodie au gruyère. Pourtant, non, on ne peut toujours pas en rester là.

L'ahuri, la tourte et la petite étoile. — Car si Fellini n'a qu'une chose à nous dire, comme il est probable, elle n'est pas à négliger, et elle éclaire le brouillon, par endroits. L'ahuri et la tourte ont une petite étoile, quelque nom qu'on lui donne. L'ahuri est incarné par un acteur qui n'a guère pour lui que des yeux ronds et fixes. Une espèce de diable tiré d'une espèce de boîte. On peut lire le sens de ce personnage, comme dans les dessins d'enfants avec des légendes en travers (« Ceci est maman »). Donc, avec de bons yeux, on peut déceler qu'il est écrit « médiocrité humaine » sur cet acteur. Pour renforcer l'effet, il est doublé, visiblement, ostensiblement, que ce soit exprès ou non, par une voix qu'il faut dire de marionnette. Tel est le dessin grossier du personnage. Grossier, délibérément. Raté, aussi, hélas! Un mauvais acteur est un mauvais acteur. Mais même ce mauvais acteur fait dire au personnage, comme Fellini l'a voulu : « Je ne comprends rien à ma vie. » Et, à un moment donné, il regarde les étoiles. Comme l'a écrit Mlle Sengissen dans un article de *Radio-Cinéma* — d'autre part un peu court et d'une bienveillance de principe — cela signifie : « Et dire que cet imbécile a une âme! » Je ne sais pas bien ce que c'est qu'une âme, mais je sais bien ce que veut dire Mlle Sengissen.

Le dérisoire et le pathétique. — Cette aptitude à pousser sur l'écran, pions du destin, le dérisoire et le pathétique, ou peut-être à pousser des pions dérisoires qui brusquement se retournent et montrent leur autre face, c'est sans doute la marque de Fellini. En cela, il exprime quelque chose qui n'est nulle part, semble-t-il, éprouvé aussi fortement que dans son pays.

Si l'on voit *Courrier du cœur* pour cette raison ou une autre, on y remarquera les scènes bien venues qui peignent une *commedia dell'arte* grandiloquente sur une plage, et qui sont la satire du mauvais cinéma populaire d'Italie; un sens du détail comique qui ne s'affirme pas souvent, mais auquel on doit un groupe de gens pressant le pas tout à trac et pour faire corps avec d'autres gens se rendant à une audience de grande importance; et enfin et pour revenir sur la plage, quelques plans insolites et qui annoncent la façon unique dont Fellini, dans la *Strada*, en particulier au début, a su voir de l'eau, du ciel et des cailloux.

Les mauvaises rencontres. — Une première façon de voir ce film consiste à y dénombrer des points et virgules, des points d'exclamation, des points de suspension et même de visibles points d'ironie. Mais ce qu'on n'a probablement pas encore vu, c'est un critique littéraire s'exclamant : « Quel admirable livre! il a des points et virgules. » En réalité, la plupart des figures de rhétorique qu'on rencontre ici s'organisent comme le récital des influences subies par Alexandre Astruc. Elles expriment aussi ses intentions, sans doute. Mais qu'expriment ses intentions? Une seconde façon de voir ce film fait apparaître des gens de pauvre qualité et qui ne se lèvent jamais à sept heures du matin, ce qu'il faut entendre dans la plupart des sens. Une troisième façon de le voir est celle d'un bon critique américain fixé à Paris. Il y décèle le résumé de ce qu'on peut tenir pour regrettable à Paris de nos jours. Il n'est pas sûr qu'il ait tort bien que ce soit seulement au sujet

d'une histoire ennuyeuse, démodée, et jouée fort mal, sauf par Anouk Aimée. Il y a encore une ultime façon de voir ce film, vu le menu bruit qu'il fait et bien que ce souci échappe légitimement à ses spectateurs. C'est de se demander qui est l'auteur, je veux dire ce qu'on peut attendre de lui. La réponse n'est pas claire. Autrefois, des gens ont vu le premier film de Stroheim, de Clair, de Dreyer, etc., sachant qu'ils avaient vu un film de Stroheim, de Clair, de Dreyer, etc. Il en a encore été ainsi d'Orson Welles, auquel on doit reconnaître les attributs du monstre sous-marin qui fait surface de temps à autre, affaire d'étonner le monde ou de suggérer des vérités étranges. Astruc a raison de l'admirer, mais il s'en tient à cinématographier des plafonds selon cet illustre exemple. Car aucun effort de rhétorique ne peut faire un monstre sous-marin d'un amateur de plafonds, ni seulement quelqu'un qui ait à l'évidence quelque chose à dire et qui importe. En vérité, le premier film de ce cinéaste, les *Diaboliques*, donnait à espérer plus que ne tient celui-ci. Il avait une certaine unité formelle, une manière de style, une beauté inutile de dessus de pendule. Il n'y a donc plus qu'à oublier ces *Mauvaises rencontres*, et à attendre encore. Toutefois, ce cinéaste, assez bon bougre, autrefois, assez bon chien, avant qu'il ne se change en génie et porte-parole d'une génération qu'il n'a pas consultée, devrait peut-être aller se reposer à la campagne, et prendre du recul envers cette veulerie arriviste et militante qui a tout l'air aujourd'hui de lui servir de thème et tremplin.

Rouquier regarde Lourdes. — Il y a dans ce film — *Lourdes et ses miracles* — une séquence qui défie les adjectifs. C'est celle des prières et de la procession, avec le microphone, les bannières de gens de plusieurs pays, Dieu prié en trois langues, les malades sur leurs brancards, les croyants qui font nombre, innombrablement, et le jour et la nuit, la basilique illuminée, les torches. Le choix signifiant des motifs, ainsi qu'un rythme *crescendo* du montage né du sujet même, imposent cette séquence comme l'un des étonnants témoignages du cinéma. Il est difficile de la décrire avec des mots. En premier lieu parce que les mots ne sont que des approximations impuissantes. En second lieu parce que la description n'aurait de sens que dans une clé passionnelle. On peut trouver ce spectacle vivifiant, superbe, métaphysique, unique et digne de foi. C'est lui donner un nom et un sens. On peut le trouver aussi répugnant, ignoble, hystérique, unique, et y voir la mise en accusation de toute foi religieuse. C'est l'autre façon de lui donner un sens. Mais il n'y aurait aucun sens à s'en tenir à la description figurative des êtres et des objets. Le critique doit donc capituler et renvoyer le lecteur à l'écran. Il peut seulement ajouter que l'imprimerie de la réalité, trop souvent invoquée par les cinéphiles de l'école documentaire, trouve ici un commencement légitime. Peut-être ajouter aussi que cette séquence rappelle celle de la procession dans la *Ligne générale* d'Eisenstein. C'est, au delà des apparences, un paradoxe. Car le film de Georges Rouquier, *Lourdes et ses miracles*, est un « constat », au lieu que la séquence de la *Ligne générale* est imaginée. Le réalisateur soviétique, libre devant son sujet, l'avait tissé dans un riche entrelac de thèmes. Mais alors même qu'il accomplissait son montage, le moment vint — selon sa biographe Marie Seton — où lui échappèrent ses intentions satiriques, où il fut possédé par son sujet, dans un sens qu'on peut, en l'espèce, dire dostoïevskien. Evidemment, tous les spectateurs de *Lourdes et ses miracles* ne sont pas de la famille d'Eisenstein. Mais c'est pour vous dire.

Portrait du dossier. — Cette séquence n'est pas l'unique raison de voir le film. Sachons d'abord voir aussi ses autres images éloquentes : l'enfant jeté dans la piscine d'où sa mère, les larmes aux yeux, le retire pareillement malade, avec l'unique différence qu'il ruisselle d'eau sale; l'adulte meurtri et qui geint à chaque mouvement avant d'être plongé dans cette eau; le vieillard auquel il faut apporter un verre pour qu'il puisse avaler l'hostie; vingt autres détails d'une cour des miracles peuplée d'infirmes venus implorer la guérison auprès de leur Dieu, et qui répètent les paroles du prêtre, par lesquelles ils s'accusent de n'avoir pas encore assez de foi. Il faut naturellement regarder aussi avec attention la séquence où Rouquier, imperturbable, montre l'épouvantable mercantilisme du lieu. Enfin, le film constitue le tranquille dossier du sujet. Il répond, je crois, à toutes les questions qu'on peut se poser, sauf à l'ultime question, qui est l'affaire de chacun. Trois cas de guérison font l'objet de trois

visites; la mise en place du contrôle médical — radiologique et biologique — est expliquée; les chiffres — visiteurs, malades, malades ayant recouvré la santé — sont donnés. L'exposé est, au moins aux yeux du profane, aussi complet, ou à peu près aussi complet qu'il se peut.

Regrets. — Il est toutefois regrettable — bien que ce ne soit pas le plus important — qu'un film aussi saisissant, dans toute la mesure où il épouse le sujet, soit aussi un film entre les films passablement mal fichu. Il me semble qu'il y a deux raisons à cela : l'une, secondaire, tient à Rouquier lui-même. Il a conçu le film comme il avait conçu déjà le *Pasteur* entrepris avec Jean Painlevé, c'est-à-dire comme une enquête, comme une énigme à résoudre par patience et application. Il assume donc un rôle de reporter sincèrement soucieux de comprendre. Cette conception serait inattaquable s'il ne s'était pas laissé emporter un peu trop — un peu trop loin, un peu trop souvent — par son talent naturel de comédien. Comédien, jeune homme, il ambitionnait d'être. Quelques plans suffisent à prouver qu'il aurait imposé ses atouts : une photogénie à la Jean-Louis Barrault, le voltage sous contrôle, un air ambigu. Mais la mise en place du comédien Georges Rouquier — et surtout du moindre comédien, c'est-à-dire du témoin — n'a pas été faite avec assez d'impitoyable rigueur par le metteur en scène du même nom. Le reporter réapparaît souvent, et parfois ôte le pain de la bouche à ses interlocuteurs, qu'il eût mieux valu donner en proie à la vigilante sympathie de la caméra. D'une façon générale, Rouquier demeure plus à l'aise avec les objets (ou les foules) qu'avec les humains individualisés, avec le document qu'avec le drame. Il est plus réalisateur que metteur en scène. De l'autre faiblesse du film, celle qui touche à la méthode et qui nuit cruellement à sa continuité comme à l'effet d'ensemble, il n'est sans doute qu'en partie responsable. Il s'agissait tout d'abord d'entreprendre un film d'une demi-heure. En chemin, il apparut bon de distinguer entre le dossier et le reportage. D'où deux parties distinctes, mises bout à bout et totalisant une heure de projection. On peut se demander si, mieux conçu dès le départ, dans son ensemble et dans son détail (après tout prévisibles), le film n'eût pas beaucoup gagné en nécessité narrative. Les choses se sont compliquées encore, cette fois pour des raisons imprévisibles : trois des malades que montre la seconde partie furent guéris, et il fut décidé d'en faire un long post-scriptum.

JEAN QUEVAL.

ARTS

IMPRESSIONNISTES DE LA COLLECTION COURTAULD. MUSEE DE L'ORANGERIE. — L'Angleterre a mis plus de temps que l'Amérique et l'Allemagne à accepter les Impressionnistes. Les réticences anglaises s'expliquent par l'esthétique particulière d'un pays de tradition, que son nationalisme porte au repliement sur soi-même et qui a toujours souhaité voir dans la peinture le reflet d'une vie intérieure, sentimentale, ouvrant la voie aux rêveries.

Dans la Préface du catalogue de l'exposition, Charles Sterling explique comment les Anglais se sont peu à peu laissés gagner par la peinture impressionniste, faite surtout « pour l'œil », comment ils se sont résignés à chercher ailleurs que dans la peinture « l'élévation spirituelle » qu'ils auraient préféré trouver chez les peintres. Aussi beaux joueurs une fois convaincus que lents à se

laisser convaincre, ils ont fini par accepter cette peinture matérialiste qui ne répondait pas à leurs désirs profonds, parce qu'il faut bien reconnaître l'existence de ce qui existe.

Samuel Courtauld ne fut pas le premier amateur anglais qui se laissa séduire par la peinture claire. Avant lui, quelques collectionneurs avaient commencé à acquérir des tableaux impressionnistes. Mais il fit preuve, dans ses acquisitions, de tant de persévérance, de goût et d'obstination, qu'il mérite sans doute la première place entre tous les collectionneurs de l'impressionnisme. Je ne crois pas qu'il existe, en France ou à l'étranger, de collection privée aussi bien composée, et d'un caractère aussi personnel, que la sienne. Presque tous les tableaux réunis par lui sont des chefs-d'œuvre et on ne conçoit pas une exposition importante de l'impressionnisme sans le Bar aux Folies-Bergère et la Serveuse de Bocks, de Manet, sans La Loge de Renoir, sans certains Cézanne, Van Gogh, Degas, Gauguin, qui figurent dans la collection Courtauld.

D'où venait Samuel Courtauld? Sa famille, d'origine française et protestante, se réfugia en Angleterre après la Révocation de l'Edit de Nantes. Passons sur les méditations auxquelles cela pourrait nous entraîner. Orfèvres d'abord, puis marchands de soie, les Courtauld étaient des bourgeois cultivés de fortune assez modeste. Après la première guerre mondiale, Samuel Courtauld fit de sa maison de soieries la première manufacture de soie artificielle de l'Angleterre. De ces succès commerciaux naquit la collection Courtauld.

Le marché européen des peintures offrait encore vers 1923 des possibilités assez vastes en ce qui concerne l'impressionnisme. Les amateurs avaient le choix et pouvaient diriger leurs achats selon leurs goûts. Samuel Courtauld ne voulait pas faire un musée complet de l'impressionnisme. A l'intérieur de l'impressionnisme, il avait ses préférences et il entendait s'y tenir en matière d'achat. Aussi sa collection n'est-elle pas d'une ampleur démesurée, mais c'est une sélection éblouissante d'où l'on pourrait à peine retirer une dizaine de toiles d'intérêt secondaire. Incapable de faire une concession à la mode, Samuel Courtauld, homme de goût, suivait son goût, et ce n'est pas le moindre intérêt de ce rassemblement que de nous permettre de suivre, artiste par artiste, la ligne des préférences du collectionneur, et de voir avec quelle constance elle se développe, toujours dans le meilleur sens.

Courtauld aimait Seurat. Si la *Baignade à Asnières* n'a pas pu

figurer à l'exposition, en raison de son état de fragilité, on y trouve plusieurs tableautins se rattachant à l'œuvre de début du peintre, encore assez peu systématique. Mais on y trouve aussi le Seurat procédant à la division des couleurs : une étude pour le *Chahut* d'Otterlo, la *Femme se poudrant* (c'était l'amie du peintre, Mlle Knobloch), des paysages de *Gravelines* et des études diverses où quelques personnages silhouettés permettent de vérifier que l'artifice du procédé ne nuit pas toujours au réalisme des figures.

Chez Cézanne, Courtauld appréciait surtout les paysages, les portraits et les natures mortes. Pas de Baigneuses dans sa collection. Des *Sainte Victoire* (la montagne sacrée du Maître d'Aix), des *Joueurs de cartes*, pétrifiés de méditation, comme le sont souvent les joueurs campagnards. Un *portrait de Cézanne* et un *Homme à la pipe*, également graves et immobiles. Une *vue de l'Estaque*, ce charmant petit port que Renoir appelait « petit endroit comme Asnières, mais au bord de la mer ». Une nature morte, belle comme du Chardin, où, sur la même table, voisinent un Amour en plâtre et des pommes et des oignons, typiquement cézanniens.

Ce n'est pas le Renoir des opulentes Gabrielle qui attirait Courtauld. C'est le Renoir des débuts, le plus proche de Manet, celui de *La Loge*, tableau brillant et sensible pour lequel posèrent côte à côte le frère de l'artiste et le modèle Nini, parée comme un châsse de colliers, de pendants et de fleurs; celui aussi de *La Première Sortie*, où une toute jeune fille assiste timidement à son premier spectacle.

De Manet, Courtauld a pu acquérir les deux toiles qui illustrent le mieux le côté impressionniste du talent du peintre, *la Serveuse de Bocks* et le *Bar aux Folies-Bergère*. La Serveuse de bocks est en réalité le fragment d'un tableau plus important qui s'appelait la Brasserie de Reischoffen, tableau qui fut coupé en deux par le peintre lui-même. Quant au Bar aux Folies-Bergère, on se souvient de l'avoir vu figurer avant-guerre à l'exposition Manet dont il était un des plus beaux ornements. Protégé par une vitre, on racontait qu'il était venu par avion spécial, avec son thermomètre et son baromètre particuliers. Tout est exceptionnel dans cette œuvre, aussi bien la figure qui reproduit les traits du modèle Suzon, que la nature morte du comptoir et la salle immense et bondée qui se réfléchit dans le miroir placé derrière la serveuse. Courtauld a aussi acquis un *Déjeuner sur l'Herbe* de Manet que l'on expose aujourd'hui aux côtés de celui du Louvre. Ses dimensions restreintes ne donnent pas au

spectateur l'impression de pénétrer dans le sous-bois, comme la toile du Louvre. Mais il est d'une aussi belle qualité de peinture et la blondeur de la nudité assise qui n'est plus cette fois Victorine Meurend ne nuit pas au charme de l'ensemble.

Les Van Gogh d'Arles recherchés par le collectionneur sont ceux qui furent exécutés par le peintre déjà malade dans ses accès de lucidité. Les plus belles pièces de la collection sont quelques paysages aux cyprès, un bouquet de tournesols, *la Chaise et la pipe*, et cette poignante tête bandée de *Van Gogh à l'oreille coupée*, pâle, les traits creusés, encore marqués par le drame récent. C'est à peu près vers la même époque que Van Gogh peignit le *Paysage de Crau*, de Courtauld, pour lequel Douglas Cooper a retrouvé cette citation de l'artiste : « une pauvre campagne verte à petits mas, ligne bleue des Alpines, ciel blanc et bleu. Le devant des clos aux haies de roseaux où de petits pêchers sont en fleur — tout y est petit, les champs, les arbres, même les montagnes, comme dans certains paysages japonais... »

Courtauld était attiré par Degas, même par le Degas du début, hanté par des réminiscences classiques, ainsi que le prouve la toile des *Petites filles spartiates provoquant des garçons*, mais il semble avoir apprécié davantage le Degas portraitiste dont il put acquérir le Portrait de Camille Montejasi-Cicerale et la Femme à la Fenêtre.

Du Gauguin de Pont-Aven, le collectionneur acheta *les Meules* qui nous paraissent aujourd'hui singulièrement démodées. Mais ses préférences vont au grand Gauguin, au peintre des belles tahitiennes, qui entouraient leurs figures éclatantes de tout un « luxe barbare » de couleurs, de fleurs, de parures et de tissus bariolés. Les deux toiles de cette manière de Gauguin acquises par Courtauld : *Nevermore* et *Te Riora*, comptent parmi les plus belles productions tahitiennes du peintre.

Monet, Pissarro, Sisley, n'occupent pas une place prédominante dans la collection Courtauld. Pourtant, on y voit figurer un des plus beaux Monet connus : *la Plage de Trouville* où deux femmes assises au premier plan, sur la plage, éclipsent les plus beaux bords de mer de Boudin.

Toulouse-Lautrec est représenté par trois bonnes toiles, et surtout par un portrait sinistre de *Jane Avril*, la danseuse du Moulin Rouge, dite la Mélinite. On remarque aussi une grande peinture de Daumier (dont les peintures sont si rares), *Don Quichotte et Sancho Pança*, un étonnant sous-bois aux troncs délavés, par Corot, un petit Rousseau, un Vuillard, un Bonnard, un Utrillo...

La plupart de ces chefs-d'œuvre appartiennent aujourd'hui aux collections nationales anglaises. En 1923, Courtauld fit un premier don à la Tate Gallery. Puis, en 1931, il fonda l'institut Courtauld et lui donna une partie de sa collection personnelle. Sa fille poursuivit son œuvre. Désormais, grâce à l'Institut Courtauld, les étudiants londoniens peuvent s'initier à l'histoire de l'art et se préparer, s'ils le désirent, au métier de conservateur.

Ainsi se trouve comblé, et même dépassé, le vœu de ce « rassembleur de chefs-d'œuvre » qui souhaitait faire apprécier en Angleterre la peinture française de la fin du XIX^e^ siècle.

Lucie Mazauric.

Pour la peinture, par *Léon-Paul Fargue* (Gallimard, 1955). — Ce recueil de chroniques n'est pas à proprement parler un livre de critique. C'est autre chose et c'est mieux. C'est la verve de Fargue, son bonheur d'expression, le charme franciscain de sa méditation. En quelques mots, il définit un peintre, et il ne se trompe jamais. Il dit de Segonzac: « ...D'où sortent tant de muscles longs et courts, ces échines et ces nuques? Du ventre de Dieu étalé sur le long divan des Alpes Maritimes... Chez lui, jamais de cellulite... Des créations dures du Dieu sportif et sain qui veut soigner les choses et les gens... »; de Monet : « ... C'est le grand berger qui tricote des prismes. Il connaît l'instant qui glisse et qui fond et qu'il faut saisir, où la lumière se décompose et fait d'une toile d'araignée bien tréfilée, roulante de larmes, une verrière aussi belle que les roses des cathédrales... »; de Bonnard : « ... La Nature avait créé Pierre Bonnard à son image et réciproquement... »; de Vuillard: « ...Vuillard est le peintre de la dernière intimité française, de la plus réussie, de celle qui admettait à ses festins silencieux, à ses velours de confort, les représentants de toutes les classes de notre société... » On se laisserait entraîner au plaisir des citations et à la joie de retrouver Fargue, sa langue incomparable : « ... La mer tourne autour de la côte comme une écharpe autour d'une épaule... » — L. M.

Daumier (Arts et livres de Provence, bulletin n° 7, Marseille, 1955). — C'est le deuxième numéro de ce Bulletin qui est consacré à Daumier. Il comprend l'hommage prononcé par Georges Duhamel à Valmondois, le 7 août 1954, pour le 75^e^ anniversaire de la mort du peintre, des articles de G. et J. Charpin, J. Adhémar, M. Mignon, quelques informations inédites et des renseignements bibliographiques. Il faudrait que se multiplient des publications régionales comme le Bulletin Daumier, comme celui que publie l'Association des Amis de Courbet. L'histoire de l'art gagnerait à s'assurer le concours des érudits locaux. — L. M.

La Fresque florentine, par *Pierre Poirier* (Paris, Albin Michel, 1955). — Cet ouvrage fait suite à une étude du même auteur sur la Peinture vénitienne. De Cimabue et Giotto à Michel-Ange, P. Poirier suit le développement de la fresque et il montre que c'est à Florence que cet art semble atteindre à la perfection. L'art florentin est lié au sens de la ligne et la fresque est née du besoin de traduire les formes dans une écriture dépouillée, dans une matière plus simple et plus honnête que toute autre matière. Ce travail n'apporte peut-être pas de découvertes nouvelles, mais il condense avec clarté les études nombreuses et détaillées que les érudits italiens ont consacrées à ce sujet. — L. M.

La Gentildonna dalle Belle Mani di Leonardo da Vinci, par *E. Moller* (Pedretti, 1954). — La langue française ne permet pas de traduire exactement le mot « gentildonna » qui est le féminin du mot gentilhomme. Le buste célèbre qui inspire ce travail se trouve aux Offices et les belles mains furent chantées par d'Annunzio : « Vivono una vita così luminosa che il resto della figura n'è oscurato... »

E. Moller, par une série de déductions et de rapprochements, conclut que l'auteur du buste doit

être Léonard et le personnage représenté Lucrèce Donati. Le raisonnement paraît logique, mais, en cette matière, pour établir l'évidence, comme le disait l'abbé Requin, rien ne vaut un bon prix fait devant notaire. — L. M.

Le peintre Kurt Hinrichsen, par *Adrien Chapputs* (Tresserve, Frion, 1954). — Né à Bâle en 1901, Kurt Hinrichsen est resté expressionniste à une époque où l'art contemporain s'écarte de plus en plus des formules expressionnistes. Cela demande une grande force d'âme, mais cela confère à son œuvre un accent personnel, très à contre-courant, souligné par l'adoption de formes frémissantes, agitées, inquiètes, auxquelles il ne renonce guère que devant le paysage. Il méritait cette monographie et la jolie préface que lui consacre Paul Fierens. — L. M.

Le Corbusier, architecte du Bonheur (Presses d'Ile-de-France, Forces vives, 1955). — Ce petit livre est plus touchant que la grande exposition du Musée d'Art moderne. Il y a pourtant beaucoup de littérature dans ce plaidoyer et cette forme de prédication un peu exaltée qui a nui au rayonnement de l'œuvre du grand architecte et du vieux lutteur. Elle explique peut-être l'injustice qui l'entoure, car elle recouvre le côté solide et raisonnable de l'œuvre du Corbusier. Elle fait oublier qu'il a vraiment apporté au monde une conception de l'architecture tournée vers le bonheur. — L. M.

L'architecture musulmane d'Occident, par *Georges Marçais*. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile (Paris, Arts et Métiers graphiques, 1954). — L'art musulman suscite un renouveau d'intérêt. Les musulmans eux-mêmes, le plus souvent indifférents, commencent à se retourner vers leurs titres de noblesse. La Tunisie, « riche de son héritage antique, ne l'est pas moins de son passé musulman ». Elle est couverte de souvenirs monumentaux. Auprès d'elle, l'Algérie, plus rude, fait figure de parent barbare, voué à l'archaïsme. Au Maroc, la proximité de l'Espagne crée un art « hispano-mauresque », fait d'interpénétrations, très raffiné. Ce sont surtout des Espagnols — marqués par l'occupation des Maures — qui ont été jusqu'ici attirés par l'étude de cet art.

L'influence de l'esthétique musulmane, délicate et sobre, se retrouve donc à des degrés divers dans chacune des parties de la Berbérie. Les apports de l'art européen en Afrique ne sont pas toujours bénéfiques. La pacotille banale qui vient d'Italie et de France est vulgaire et n'enrichit guère l'art indigène. La réciproque est également vraie.

Peut-on espérer un nouvel essor de l'art musulman? G. Marçais pense que c'est possible. En tout cas, il pose avec clarté et sans passion le problème et son travail permet de comprendre une fois de plus combien les arts épanouis au bord de la Méditerranée sont foisonnants, mais ouverts à toutes les influences et susceptibles de se laisser contaminer par les esthétiques voisines. — L. M.

MUSIQUE

REPRISE DU « CHEVALIER ERRANT », A L'OPERA. — La reprise du *Chevalier errant* à l'Opéra est un incontestable succès. Si grande qu'y soit la part faite à la chorégraphie, l'œuvre de Jacques Ibert sur le scénario de Mme Elisabeth de Gramont et les poèmes de M. Alexandre Arnoux est loin de se présenter comme un ballet, au sens où l'on entend ordinairement ce mot, c'est-à-dire un ouvrage conçu sur le modèle de *Giselle* ou de *Coppélia*. Elle appartient bien plutôt au genre de l'opéra-ballet et s'insère dans cette suite de créations qui, depuis *Padmâvatî* d'Albert Roussel, donnée sur la même scène en mai 1923, atteste

les efforts des compositeurs modernes pour rénover le répertoire du théâtre lyrique en revenant à ses origines.

Avant d'écrire le livret de *Padmâvatî*, Louis Laloy s'était signalé dans la musicologie par un livre sur Rameau qui fait autorité. Nul mieux que lui ne connaissait le théâtre du XVIII[e] siècle, et singulièrement l'histoire de l'Opéra-ballet. Dans son esprit comme dans celui d'Albert Roussel, le retour à cette forme abandonnée, mais qui avait valu quelques grands chefs-d'œuvre à la musique française, était une possibilité d'enrichissement, un progrès illustrant le précepte de Verdi : les sources dans lesquelles on se plonge en remontant aux origines d'un art peuvent être vivifiantes, comme un véritable bain de Jouvence, car elles ont pour conséquence un retour à la simplicité, à la pureté. Il ne s'agit d'ailleurs pas le moins du monde d'un abandon de ce qui a été profitablement acquis au cours des siècles, mais de retrouver l'esprit populaire, tout à l'opposé des influences capricieuses de la mode et des méfaits du snobisme.

Le livret du *Chevalier errant* est inspiré de Cervantes. Il offre cet incontestable avantage, l'histoire étant connue de tout le monde, de ne nécessiter aucune explication préalable, aucun effort de compréhension du public devant lequel vont se succéder les épisodes dont le déroulement est figuré sur la scène par les danseurs et les mimes, et commenté par les chœurs et l'orchestre. Deux récitants diront, entre les tableaux, les quelques mots indispensables pour les relier les uns aux autres. Ainsi la danse n'aura point à exprimer, comme on le voit trop souvent dans les ballets modernes, ce qu'elle est impuissante à rendre : sentiments trop complexes, imbroglio de conflits moraux, toutes choses qui aboutissent à la confusion, et que les spectateurs renoncent à suivre. Un danseur, eût-il du génie, ne peut avec des gestes et des pas, exprimer clairement des nuances psychologiques que le langage lui-même ne sait pas rendre sans de longues explications. La musique, art subtil, peut évidemment traduire, de manière très générale, les mouvements de l'âme, les passions, mais point dans le détail. Elle est un complément dont nul ne nie la puissance, mais elle doit précisément cette puissance à son imprécision. De ces remarques découle la nécessité pour les auteurs d'un opéra-ballet de choisir de préférence un sujet qui ne propose point au spectateur d'insolubles énigmes. C'est le cas du *Chevalier errant*, comme ce fut le cas du *Lucifer* de Claude Delvincourt.

La partition de Jacques Ibert, en parfaite harmonie avec le livret, remplit exactement la mission confiée à la musique : elle assure la liaison entre les différents épisodes, maintient l'unité

de l'œuvre et en marque avec bonheur la progression, tout en accusant la diversité des situations, le sens épisodique de chaque tableau.

Un court mais substantiel prélude symphonique, crée l'atmosphère. Les récitants, neveu et nièce de Quichotte, nous ont instruits de ce qu'il faut savoir : leur oncle est mort depuis deux ans, et ce sont ses rêves, ses chimères, sa vie telle qu'il crut la vivre qui vont se dérouler devant nous. Au vrai nous n'en verrons que quatre moments symboliques, commentés par le chœur, divisé en deux groupes, placés sur des estrades, côté cour et côté jardin, de manière à laisser libre tout le milieu de la scène. Le chœur nous dira — et la musique l'exprimera tout autant que les paroles — le sens du symbole : en combattant les moulins à vent, qu'il prend pour des géants, Quichotte livre bataille à un ennemi gigantesque, en effet, à la machine, à l'outil que l'homme a inventé, qu'il a fabriqué, et qui asservit l'homme, comme si la matière prenait sa revanche sur l'esprit. Quichotte avec ses rêves, c'est le symbole de l'essor de l'homme vers la liberté. Ses chimères le firent prendre pour un fou par ceux qui n'en soupçonnaient pas le sens et n'en apercevaient pas la noblesse; le commun des hommes ne pouvait comprendre que l'on voulût s'élever au-dessus des apparences et croyait nécessaire qu'un esprit qu'ils disaient délirant fût ramené, même par la violence, au niveau des basses réalités de ce monde. Quichotte chargeant les moulins s'expose à être broyé comme les grains de blé. Il retombe meurtri mais ne renonce pas : pour désarçonner une âme de cette trempe, il faut bien autre chose qu'une conspiration de machines. Et c'est encore dans le rêve qu'il ira chercher refuge, le rêve consolateur qui prend la figure de Dulcinée. Dès cet épisode, le musicien a fait la part grande aux chœurs : leur rythme traduit vigoureusement le symbole de la machine, la revanche de la matière sur la pensée de l'homme. Il va en être de même dans les trois épisodes qui suivent.

Quand le rideau se relève, les voix alternées d'un ténor et d'une basse font entendre la complainte d'un galérien, reprise par le chœur : « Nous faucherons jusqu'à la mort, les grands prés bleus aux fleurs amères... » Et puis, c'est un chant d'espérance, car les galériens eux-mêmes ne peuvent tout à fait renoncer à l'espoir. Un sauveur, un jour, fera peut-être tomber leurs chaînes, purifiera leurs cœurs. Ce sont, en attendant, les coups de fouet de la chiourme qui claquent à l'orchestre, en tombant sur leurs échines. Don Quichotte paraît. C'est lui le sauveur attendu. Il les délivre. Ils assaillent leurs gardes, les jettent à la

mer. Eux, qui ont tant souffert, comment sont-ils si cruels? Quichotte lui-même est menacé de mort...

Une très belle et courte page symphonique fait la transition avec le troisième épisode : l'âge d'or. Dans un décor d'idylle, des couples passent. Ils vont, radieux, dans un univers aussi neuf qu'à la création. « Il a suffi d'une âme pure, pour ressusciter l'âge d'or... » Les danses, les chants expriment le bonheur dans la liberté. Des comédiens arrivent, présentent les personnages de la pièce qu'ils vont jouer. Un géant tient prisonnière une jeune fille. C'en est trop pour don Quichotte : il s'élance pour délivrer la captive, et l'arrache, en effet, à son geôlier. La foule s'amasse. Dans le tumulte, le géant frappe. Don Quichotte chancelle, tombe, expire. Le musicien a trouvé des accents d'une émotion profonde pour son finale : la transfiguration du héros, du juste dont l'âme vient frapper à la porte de Dieu, âme bienheureuse qui maintenant a trouvé le repos. Cette page est d'une grandeur que rehausse encore sa mélancolie.

La tâche du compositeur n'était point aisée : à l'histoire de Don Quichotte, connue de tous, il fallait donner une valeur de symbole qu'exigeait la matérialisation sur la scène des rêves généreux du héros, car cette matérialisation risquait de tout détruire de la poésie du sujet. C'est le grand mérite de Jacques Ibert d'avoir ajouté aux données du scénario un élément poétique d'une qualité supérieure : la partition s'élève partout où il faut que l'esprit de l'œuvre se dégage, que le sens du mythe s'éclaire.

L'œuvre a trouvé à l'Opéra les interprètes qui pouvaient le mieux la servir, M. Louis Fourestier, d'abord, à la tête de l'orchestre et des chœurs préparés par M. René Duclos, et puis M. Peter van Dijk, un don Quichotte juvénile, Mlles Darsonval, Bardin, Vaussard, Espanita Cortez — les Dulcinées...

René Dumesnil.

De « Pelléas » aux « Indes Galantes »... De la flûte au tambour, par *Henri Busser* (Arthème Fayard, 286 p., 650 fr.). — C'est un demi-siècle, du 27 avril 1902, date de la répétition générale de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique, au 20 février 1952, où l'Opéra reprit *les Indes Galantes*, de Rameau, qu'embrasse le volume de souvenirs publiés sous ce titre. Il va même plus loin, puisque les derniers faits qu'il rapporte sont relatifs au Concours de Rome 1955. Ecrits d'une plume alerte, spirituelle, malicieuse, ces mémoires sont d'une lecture très agréable. Ils touchent à tout ce qui a trait à la vie musicale, ne laissant rien dans l'ombre des faits qui, jour par jour, en constituent l'histoire, et le récit est le plus souvent relevé d'humour, de traits piquants, d'anecdotes dont les moins savoureuses ne sont pas celles qui ont trait aux débuts de l'apprenti-musicien, à Paris puis, lauréat de l'Institut, à Rome. Fort instructifs aussi ces mémoires, quant au caractère de certains artistes, Reynaldo Hahn et Marcel Proust discutant sur *Pelléas*, de Messager, d'Albert Carré, de Gustave Charpentier, de Puccini que Busser va

voir en novembre 1903 et qu'il trouve installé au piano, travaillant à *Madame Butterfly :* « Il n'a pas l'air de se douter que Messager a écrit *Madame Chrysanthème* », note Henri Busser — et Puccini le savait pourtant fort bien, puisque c'était cela qui lui avait donné l'idée d'entreprendre cet ouvrage.

Ludwig van Beethoven, par *Jean et Brigitte Massin* (Le Club français du Livre, 860 p., nombreuses illustrations et reproductions d'autographes). — Par l'originalité du plan, sa clarté, l'abondance des documents publiés en annexe, cet ouvrage constitue une somme beethovénienne. Il est impossible de donner une analyse détaillée d'un tel livre, dont la richesse tient tout autant à une élaboration savamment ordonnée qu'au soin apporté aux références aussi nombreuses que bien choisies. Le catalogue chronologique est à lui seul un chef-d'œuvre. Mais c'est aussi le tableau des rapports de Beethoven avec la littérature de son temps, la liste et la date des lectures qu'il a faites, des écrivains, des musiciens qu'il a connus, avec lesquels il est entré ou non en rapports; des principaux événements politiques, militaires, qui ont eu un retentissement sur sa vie ou sur son œuvre, dressés, mois par mois, quelquefois jour par jour, ne sont-ils point aussi, en même temps que des monuments d'érudition, des chefs-d'œuvre de patience?

Le Théâtre lyrique et le public, par *Max d'Ollone* (La Palatine, Paris-Genève, 280 p., avec nombreux exemples musicaux, 660 fr.). — L'objet de ce livre est de montrer que l'essentiel de la technique du musicien de théâtre est son souci d'être compris du public et de connaître les données de sa sensibilité. Ce qu'on appelle la crise du théâtre lyrique tient surtout au mépris que certains compositeurs manifestent pour les réactions du public. Rien de plus juste. Il est certain que de tout temps le public s'est montré défiant envers les œuvres nouvelles, qu'il s'est largement trompé sur leur valeur, et la critique avec lui, d'ailleurs. Cependant, ce que l'on appelle, non sans raison, le divorce entre le public et la musique contemporaine est un fait récent, sans grande analogie avec le passé. Ce que l'on appelle les querelles ou les guerres des coins, des bouffons, du wagnérisme, ou même, plus près de nous, du debussysme, fait bien comprendre la différence. Pour qu'il y ait guerre, il faut qu'il y ait deux partis : il faut que le rapport des forces soit tel que l'un des deux adversaires ne soit point anéanti d'un coup. Ces querelles du passé ont duré des années, toute une génération et davantage encore. Aujourd'hui, hélas! dès que les concerts ou le théâtre affichent des œuvres nouvelles, tentent de sortir des chemins battus et rebattus, le vide se fait dans les salles. Toute nouveauté, quelle qu'elle soit, d'avant-garde ou retardataire, obtient le même résultat : l'indifférence. Un livre comme celui de M. Max d'Ollone vient à son heure. Il éclairera les professionnels musiciens sur les causes du mal dont ils souffrent, et il instruira le public sur un problème qui met en péril l'existence et le développement d'un art dont le salut importe à notre patrimoine intellectuel.

Pour enseigner l'histoire de la musique, par *Jean Rollin* (Paris, Edit. du « Guide du Concert et du Disque », 180 p., 350 fr., avec une Discographie et une Préface de Arthur Honegger). — Voici mieux qu'un « livre du maître », un guide précieux pour ceux qui ont mission d'enseigner l'histoire de la musique, car ce volume offre mieux que la matière à faire connaître, comme le dit Honegger en sa préface, « la manière d'en user ». Et il le fait avec un art didactique consommé, un art de persuader par les bons moyens, en tenant compte — ce qu'on néglige la plupart du temps — des réactions possibles, probables souvent, d'un jeune auditoire, sensible au ridicule, prompt à la fatigue, mais capable d'attention soutenue si le maître sait piquer sa curiosité. Un livre excellent, en un mot, parce que essentiellement pratique, ce qui ne l'empêche pas de traiter avec une hauteur de vue très louable les sujets qui méritent un examen attentif.

Le solfège vocal et l'initiation à la dictée musicale, par *E. Cornet* et *M. Fleurant* (Edit. Henry Lemoine, 2 vol., respectivement de 85 et 28 p., 250 fr. et 200 fr.). — Voici encore deux ouvrages didactiques, faits avec un sens très avisé de la pédagogie, car les textes musicaux offerts aux élèves de 4e — c'est à eux qu'ils sont destinés — sont choisis parmi les chants populaires de l'Europe et les œuvres des maîtres dans l'époque

étudiée (de la Renaissance à la Révolution). Le tout très clairement ordonné.

Sept petites notes qui font beaucoup parler d'elles, par *Geneviève Carré* (Desclée et de Brouwer, un vol. relié, 66 p., 570 fr.). — Bien illustré par Etienne Morel, offrant de nombreux exemples musicaux choisis intelligemment par Claude Dalodier, ce charmant album est destiné à l'enseignement de la musique « dans la joie » : il présente le solfège comme une aventure — ce qui est un excellent moyen d'éveiller la curiosité des enfants.

LETTRES GERMANIQUES

AU DELA DE L'EXISTENTIALISME. — Il paraissait évident que l'existentialisme s'était engagé dans une impasse, qu'après avoir montré l'homme en proie à l'angoisse il trouverait difficilement le moyen de l'en délivrer. Nous avons en vain attendu que ses principaux représentants, par exemple Heidegger en Allemagne et Sartre en France, arrachent l'être au néant où ils l'avaient englouti. Etant donné que la littérature ne peut pas rester enlisée dans ce néant et qu'elle veut, selon les expressions d'E. Jünger, franchir la ligne, dépasser le point zéro, elle doit, après s'être complue dans des ouvrages dont le nihilisme plus ou moins hérité de Nietzsche formait la substance, passer du signe — au signe + et dresser une table des valeurs positives.

Lorsque nous avons présenté Rilke comme un poète et écrivain existentialiste nous avons essayé de montrer qu'il avait été, dans la première décade de ce siècle, la proie d'une angoisse qui trouve une voix dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* avant de s'orienter vers une approbation de l'existence qui éclate, tel un cri de triomphe, dans les *Elégies de Duino* et les *Sonnets à Orphée*. C'est le mérite d'Otto Friedrich Bollnow d'avoir découvert dans les poésies françaises de Rilke qui les ont suivis l'expression d'une pensée déjà parvenue au delà de l'existentialisme.

Bollnow, professeur de pédagogie à l'Université de Tübingen, représente et incarne une tendance particulière : il se situe entre une espèce de métaphysique pédagogique qui plane dans l'empyrée et la pédagogie pratique ou même expérimentale cantonnée dans l'étude des faits scientifiques; cette tendance aboutit à une philosophie de la vie, à une sagesse utile. C'est pourquoi, dans des ouvrages que nous avons maintes fois signalés aux lecteurs de *Mercure*, il s'est attaqué aux problèmes que pose l'existence et au problème de l'existentialisme tout entier, auquel il a consacré un livre remarquable de richesse et de clarté; *Existenzphilosophie* (Kohlhammer, Stuttgart, 1943). Au cours de ces der-

nières années il a fait de ses recherches dans le domaine littéraire autant de travaux d'approche, qui aboutissent aujourd'hui à un livre destiné à faire date : *Neue Geborgenheit* (Kohlhammer, 1955, 247 p., rel. 14.50 DM).

Nous renonçons à traduire le titre, bien que tout à l'heure Saint-Exupéry doive nous amener à suggérer « Nouvelle demeure », mais nous nous permettrons de rappeler ce que nous avons dit ici même : l'existentialiste moderne a le sentiment de vivre sans abri, exposé à toutes les attaques du monde extérieur, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas lui; il n'est même pas protégé par son corps, qui se fait volontiers et trop souvent le complice de l'autre (das Andere). Dans cette « Ungeborgenheit » totale il aspire à un rempart qui le protège, à un refuge où il puisse réellement habiter; il a besoin de retrouver un peu cette « Geborgenheit » qu'il a connue avant sa naissance dans le giron maternel (*Mercure*, 1er février 1952, n° 1062, p. 287).

Bollnow est un savant scrupuleux et modeste; il a soin de nous avertir par un sous-titre qu'il veut seulement poser « le problème d'un dépassement de l'existentialisme ». Il le fait en partant d'un double postulat : d'une part nous devons prendre l'existentialisme au sérieux, comme l'expression d'une crise spirituelle de notre temps, d'autre part nous ne pourrons pas trouver en lui les moyens de le dépasser et nous serons contraints de l'aborder de l'extérieur (pp. 12-13). Il précise plus loin que pour sortir l'être humain de sa solitude sans espoir nous devrons le mettre en relation avec une réalité extérieure à lui.

La première partie du livre porte le titre de « Problématique éthique ». Après avoir défendu l'existentialisme contre le reproche d'immoralisme, il montre le danger que présente pour lui la nécessité de « s'engager ». Il distingue avec subtilité ce qu'il appelle « Die Lage » et « Die Situation » : la première, pour laquelle nous pourrions envisager le terme de « position », représente l'état de choses au centre duquel se trouve l'homme, l'ensemble des circonstances qui l'ont créé; la deuxième serait l'aboutissement de son évolution, la crise qui oblige l'être humain à prendre une décision (p. 41). Or la crise n'est qu'un état passager, hors duquel la vie continue, et l'homme, qui se croit tenu de prendre une décision, prend en réalité la fuite dans l'engagement (p. 45). Il devrait au contraire se réfugier dans la « disponibilité » chère à Gabriel Marcel.

A quel point Bollnow est proche de G. Marcel, de la philosophie française contemporaine, à laquelle il se consacre en ce moment, et de nos écrivains, qu'il a beaucoup pratiqués, nous le

voyons dans la deuxième partie de son livre intitulée : « La problématique ontologique » et spécialement dans le chapitre III : « le sens de la maison ». « Homo viator », voilà ce que nous sommes, des errants sans foyer, qui parcourent un désert sans refuge. Au milieu de ce monde désolé l'homme nomade doit se bâtir une « demeure », non pas un « Heim », comme le suggère la traduction allemande de « La citadelle », non pas un « home » douillet, mais une maison où il habitera et dont il fera une « citadelle ». — L' « homo viator » devient « urbis conditor » et il est « existant » dans la mesure où il est « habitant ». « Je suis bâtisseur de cités. J'ai décidé d'asseoir ici les assises de ma citadelle. J'ai contenu la caravane en marche. Elle n'était que graines dans le lit du vent. Le vent charrie comme un parfum la semence du cèdre. Moi je résiste au vent et j'enterre la semence, en vue d'épanouir les cèdres pour la gloire de Dieu (*La Citadelle*, p. 23). — C'était à une conclusion semblable qu'aboutissait Heidegger dans la conférence qu'il fit à Darmstadt sur « Bâtir, habiter, penser » ; cette conférence a été publiée dans les *Darmstädter Gespräche*, que nous avons signalés jadis. Bollnow a bien raison de rapprocher les deux hommes, celui qui vient de l'action et celui qui vient de l'angoisse pour se rencontrer dans la « demeure » où siège l'existence.

Du sein de cette demeure tout s'ordonne dans la joie, pour la fête, et Bollnow nous donne sous la forme d'un appendice une troisième partie, qui est une « anthropologie de la fête », l'éloge du temps retrouvé. Il faut bâtir son temps comme on bâtit sa demeure, il faut le rythmer avec des rites et des temps d'arrêt. N'est-ce pas le pire fléau de l'homme moderne que d'y vivre selon un rythme affolant, dans un temps qui, toujours selon Saint-Exupéry, n'a plus de visage? De l'angoisse à la fête, tel pourrait être le titre de ce livre, si riche de valeur et de chaleur humaines et nous ne nous étonnons pas de trouver une véritable analyse de l'idée de fête, une énumération des éléments constitutifs de la fête, qui est suggérée et comme dictée par un texte de Rilke. On connaît ce passage du *Cornet Rilke* qui débute ainsi : « Cela commence par une fête » et se termine par « Hors du vin sombre et de mille roses l'heure s'écoule, bruissante, dans le rêve de la nuit. » Nous sommes dans un château où de jolies femmes ont accueilli les cavaliers : repas, boisson, bavardage et musique, danse enfin, voilà les quatre éléments de cette fête, au terme de laquelle le jeune cornette aura la révélation de l'amour. Ainsi, après avoir parcouru avec la caravane à cheval les vastes

espaces où il n'y a pas d'abri, il est parvenu dans ce château où le temps semble s'arrêter, il y trouve une demeure et cette « Heimat » qu'est l'amour.

Nous imaginons que les philosophes reprocheront à Bollnow de leur avoir montré des issues littéraires et peut-être de les avoir présentées avec tant de clarté et d'agrément. Au début de son livre il indique qu'on essaie de distinguer l'existentialisme — qui désigne surtout le mouvement français — de l' « Existenz-philosophie », qui souligne davantage son contenu philosophique; sans vouloir jouer sur les mots nous dirions volontiers qu'il a dépassé l'existentialisme philosophique pour nous donner une prometteuse philosophie de l'existence.

J.-F. Angelloz.

Geister der Gœthezeit, par *H. A. Korff*, I et II (Kœhler et Amelang, Leipzig, 1955, t. I, 310 p., relié, 13,50 DM; t. II, 479 p., 16,50 DM). — Qui n'a pas regretté que les tomes I et II du magistral ouvrage de Korff parus en 1923 et 1930, soient depuis longtemps épuisés et introuvables en librairie! C'est pourquoi nous accueillons avec une grande joie la réédition actuelle, même imprimée sur un papier un peu terne. L'auteur peut à bon droit se réjouir que ces livres soient devenus classiques et 25 ou 30 ans après leur publication gardent leur valeur. Il n'ignore pas qu'entre temps la « Gœtheforschung » a progressé et sur certains points dépassé les résultats de ses propres recherches, souvent d'ailleurs en s'appuyant sur lui. Il aurait aimé refondre ces deux volumes et n'en a pas eu le temps; il s'est donc contenté d'apporter des modifications de détail assez minimes et surtout de refaire l'importante introduction dans laquelle il présente d'une manière synthétique l'essentiel de ses idées sur l'évolution de l'époque gœthéenne. Tel qu'il est cet ouvrage ancien rendra de nouveaux et grands services.

Der Zauberer, par *Rudolf Kassner* (Eugen Rentsch, Zürich, 1955, 244 p., relié, 16,10 fr. s. — Les lecteurs du *Mercure* connaissent « L'enchanteur », dont nous avons publié la traduction peu de temps après sa parution dans la « Neue Rundschau ». Le voici en volume, suivi d'un certain nombre de textes anciens ou nouveaux qui touchent à des problèmes essentiels pour Kassner. Citons parmi eux : « Der Feueranbeter », « Die Wiederkehr », « Narciss », « Verwandlung », « Die Uhr », et des « Mythen ». Nous avons là une quintessence de la pensée kassnérienne et en outre une « postface » qui l'explique. C'est un beau livre à tous points de vue.

Il y a peu de temps Kassner reçut une nouvelle consécration : le prix Schiller du pays de Bade-Würtemberg; ses admirateurs s'en réjouissent avec lui.

Spanische Ballade, par *Lion Feuchtwanger* (Rowohlt, Hambourg, 1955, 489 p., rel. 14,80 DM). — Feuchtwanger était connu surtout par « Jud Süss »; il mériterait d'obtenir un succès comparable avec sa « Ballade espagnole », qui risque fort de tenter les cinéastes. Une Ballade? Oui, si l'on entend par là l'histoire d'un amour heureux et tragique : « Le roi (Alphonse de Castille), écrit un chroniqueur vers 1270, tomba follement amoureux d'une juive, qui portait le nom de « Fermosa », la Belle, et il oublia sa femme. » « Il fut heureux presque sept ans, nous dit-il encore, mais les grands du royaume décidèrent de tuer la Juive. » C'est une belle histoire d'amour et de mort, contée avec talent et avec un sens remarquable de la psychologie des deux amants.

C'est aussi une histoire de l'Espagne avant l'Espagne, alors qu'Aragon et Castille n'étaient pas encore réunis et que l'Islam occupait toujours une partie de la péninsule. Et c'est enfin toute l'histoire d'une époque où l'Europe chrétienne participe aux croisades; au-delà de l'Espagne il y a donc l'Angleterre et la France et la papauté. Aussi l'amour du fougueux Alphonse et

de la belle Rachel se heurte-t-il non seulement à la morale chrétienne, mais aussi à la raison d'Etat. Freuchtwanger l'a fort habilement montré, il présente avec un grand talent cette idylle tragique qui s'insère dans une vaste fresque historique.

Die Probe (Marion von Schröder, Hambourg, 1955, 183 p., 16 ill., 5,80 DM). — Un charmant petit livre, dont le titre est celui de la première nouvelle, mais signifie davantage. L'important hebdomadaire hambourgeois « Die Zeit » — qui gagnerait à être moins systématiquement francophobe — organisa un concours de « Kurzgeschichten », c'est-à-dire d'« histoires brèves ». Il en reçut plus de 2.000 et publia les seize jugées les meilleures en les soumettant au jugement des lecteurs; ce sont elles qui forment la matière du présent volume. Nous aurions sans doute porté des jugements de valeur différents; mais ce qui compte, c'est d'abord le désir de développer comme une catégorie spéciale la « Kurzgeschichte », qui est assez semblable aux « contes » français, qui en général comporte comme eux une pointe finale. Dans la première, « Die Probe », un certain Redluff, malfaiteur dont la tête est mise à prix, se risque dans la rue, puis dans un café avec un passeport au nom de Wolters; la police ne le reconnaît pas et il se réjouit d'avoir ainsi fourni la preuve qu'il est bien un homme nouveau. Mais il s'aventure alors dans une exposition et il a le malheur d'être le cent millième visiteur; félicitations, éclairs de magnésium et on lui demande son nom : Redluff, répond-il inconsciemment, et la police l'arrête; il n'a pas supporté l'épreuve.

Deuxième avantage de ce concours : à côté d'écrivains déjà connus il en a révélé d'autres, qui n'avaient jamais rien publié; l'avenir nous dira s'ils méritaient leur prix ou s'il aurait été préférable de ne pas les introduire dans la vie littéraire.

Drüben brennt ein Licht, par *A. Petto* (Minerva-Verlag, Sarrebruck, 1954, 107 p., relié, 3,80 DM). — Dans ce petit volume, A. Petto, écrivain sarrois, a rassemblé un certain nombre de courts récits qui correspondent assez exactement à la définition du genre. Mais ce qui intéresse l'auteur, ce n'est pas l'effet final, la « pointe », c'est la substance humaine. On le sent très proche de ses personnages empruntés à la vie quotidienne et souvent enlisés dans une existence sans soleil. Il a sans doute été influencé par Tchékhov — ce qui n'implique pas un jugement de valeur — et son œuvre s'en ressent; elle intéresse, elle émeut, elle risque de ne pas connaître le grand succès, mais Petto ne travaille pas en vue du succès et, comme l'auteur qu'il met en scène dans sa dernière nouvelle, il est incapable d'ajouter des scènes d'amour plus ou moins piquantes parce qu'il voit surtout le tragique de l'amour.

Wein auf Lebenszeit, par *Kurt Kusenberg* (Rowohlt, Hamburg, 1955, 155 p.). — La couverture de ce petit volume piqué la curiosité : debout sur un tonneau, un couple de Peynet tendrement uni se prépare à boire dans un seul verre et le livre nous promet du vin pour toute une vie. Nous resterons sur notre soif, mais nous aurons passé de fort bons moments avec Kusenberg, qui a beaucoup d'humour et excelle dans ces courts récits; il en est qui méritent de devenir classiques. On voit donc que ce genre littéraire se développe en Allemagne et qu'il ne risque pas de manquer d'auteurs.

L'encyclopédie allemande Rowohlt. — L'encyclopédie dont nous avons signalé les deux premiers volumes continue à un rythme rapide. Le numéro 3, *Konjunkturen und Krisen* (38 p., 1,90 DM), est dû à un spécialiste des questions économiques, Günter Schmölders, auteur de maints ouvrages sur des problèmes financiers. Une bibliographie assez copieuse, des index et un glossaire des termes techniques rendent ce petit volume encore plus maniable et accessible. En même temps paraissait dans la collection un livre dont le succès sera considérable et mérité : *Der Traum und seine Bedeutung;* il s'agit donc à la fois d'interpréter les rêves et d'en montrer l'importance. Werner Kemper a publié une cinquantaine de travaux qui portent essentiellement sur la psychologie et la psychanalyse : il était préparé à ces recherches oniriques; le résultat en est un important volume de 220 p., dont douze sont consacrées à la bibliographie de la question.

Sie nahmen ihn nicht auf, par *A. Petto* (Minerva-Verlag, Sarrebruck, 1955, 325 p., 6,80 DM). — C'est à la réalité, avons-nous dit, que Petto emprunte les sujets de ses récits; il en est de même pour son roman, qui présente le fils d'une Allemande et d'un nègre.

Voici donc posé le cas d'un de ces nombreux enfants qui créent un problème nouveau pour une Allemagne où le racisme était à l'ordre du jour, il y a dix ans. Caroline a perdu son mari à Stalingrad et dans les jours tragiques de l'effondrement elle a rencontré un Percy L.-Robertson; le fils s'appelle également Percy. Nul ne veut l'accueillir, ni les autres enfants de sa mère, ni sa parenté et pour presque tous il est un intrus, pour beaucoup une honte. Sa mère s'est attachée à lui, vit pour lui et pourtant elle s'en séparera et l'enverra à son père avec l'espoir que dans la libre Amérique Percy sera plus heureux. C'est une histoire simple, sobrement et simplement contée; c'est la vie de tous les jours, telle que Petto sait la reproduire.

Christliche Dichter der Gegenwart, éditée par H. Friedmann et Otto Mann (Rothe, Heidelberg, 482 p., relié, 24 DM). — Voilà un livre qui veut apporter une contribution à la littérature européenne de l'époque contemporaine. Persuadés que la crise de la « culture » moderne est due pour une large part à l'affaiblissement des convictions religieuses, les auteurs ont voulu rassembler dans cet important volume les écrivains chrétiens de tous pays qui exercent actuellement en Allemagne une action importante, sans en excepter bien entendu les écrivains allemands eux-mêmes. La liste est intéressante; nous la transcrivons avec le nom de celui ou de celle qui présente chacun d'eux : Léon Bloy (Karl August Götz); Paul Claudel (Bernhard Rang); Francis Jammes (Bruno Berger); Charles Péguy (Oswal von Nostitz); François Mauriac (Ulrich Seelmann-Eggebert); Georges Bernanos (Walter Heist); Julien Green (Sigrid von Massenbach); Simone Weil (Gert Kalow); G. M. Hopkins (Clemens Heselhaus); G. K. Chesterton (Heinrich Schirmbeck); T. S. Eliot (Roland H. Wiegenstein); Bruce Marshall (Vilma Sturm); Evelyn Waugh (Karlheinz Deschner); Graham Greene (Heinz Günther Oliass); Dylan Thomas (Helmut M. Braem); Gertrud von le Fort (Robert Faesi); R. A. Schröder (Rotraut Straube-Mann); Ina Seidel (Hermann Friedmann); Konrad Weiß (Clemens Heselhaus); Ernst Wiechert (Carol Petersen); Franz Werfel (Annemarie von Puttkammer); Werner Bergengruen (Hans Bänziger); Elisabeth Langässer (Gerhard Storz); Reinhold Schneider (Hans Naumann); Stefan Andres (Otto Mann); Edzard Schaper (Helmut Uhlig); Albrecht Goes (Erwin K.-Münz); Heinrich Böll (Gert Kalow); Der moderne Jesus-Roman/die Wiederkehr des Teufels (H. Schirmbeck).

Gustav Dahrendorf (Verlagsgesellschaft deutscher Konsumgenossenschaften, Hambourg, 1955, 293 p.). — Ralf Dahrendorf peut être justement fier d'avoir élevé à la mémoire de son père un monument littéraire en publiant ses conférences et ses articles pour la période qui va de 1945 à sa mort prématurée, en 1954. Socialiste dès son adolescence, G. Dahrendorf était un militant ardent, moins un meneur peut-être qu'un penseur, mais un homme convaincu que la parole doit être mise au service de l'action politique. Député au Reichstag, il fut arrêté dès le mois de mars 1933 par les nazis; libéré, il n'abdiqua rien de ses idées et en 1945 il se lança de nouveau dans la vie socialiste à Berlin, mais il refusa de pactiser avec le bolchevisme russe et se rendit à Hambourg. Intransigeant dans ses convictions, parce qu'elles étaient le fruit de réflexions personnelles, il se prononça même contre son parti lors de la réalisation du plan Schuman, parce qu'il croyait à l'Europe. C'était une belle figure du parti socialiste allemand et sa mort à 53 ans représente pour lui une perte sévère; puisse sa pensée l'inspirer!

Akzente (Hanser, Munich, le N° 3 DM). — Comme le précédent numéro, celui d'octobre 1955 est consacré à « ce scandale qu'est la poésie » avec trois contributions de H. Kraff et K. M. Michel : *Noten zum Avantgardismus;* Herbert Heckmann : *Marginalien zu Lichtenstein;* Alfred Bourk : *Der große Aufbruch.* On y trouve également : Alfred Lichtenstein : *Die Stadt;* Max Frisch : *Zur Chinesischen Mauer;* Hans Magnus Enzensberger : *Gedichte;* Max Hölzer : *Mit dem Kamm des Lebens;* Wolfgang Hildesheimer : *Westcotts Glanz und Ende;* Linus Kefer : *Gedichte;* Kurt Martí : *Aufnahmen;* Hermann Lenz : *Das Oleanderblatt;* Hans Mathie : *Morgen in Venedig;* Johannes Fischer : *Gedichte;* Jochen Thiem : *Der Nußknacker* (aus dem Nachlaß); Clemens Podewils : *Mittag;* Georg Schneider : *Die Spur;* Thomas Stearns Eliot : *Die drei Stimmen der Poesie.*

Akzente est la plus attachante des revues.

Texte und Zeichen (Luchterhand, Berlin et Neuwied, le N° 4,80 DM).

— Avec le n° 4 de 1955 s'achève la première année de cette revue d'avant-garde et nous pouvons porter sur elle un jugement de valeur, qui sera très favorable. Malgré le titre les « dessins » ont moins d'importance que les « signes », c'est-à-dire les textes qui ont une valeur indicative, qui représentent une tendance fondamentale de l'art ou de la littérature. L'un d'eux, malheureusement anonyme, une « ballade de l'être pur » est un remarquable « canular » en vers, sur la philosophie hégélienne : il porte le titre « La substance et le su(b)jet ». La liste des textes de ce n° 4 — dont tous ne sont pas inédits — donnera une idée de la variété et de l'intérêt d'une revue, qui est aussi importante pour la pensée et la littérature que « Akzente » pour la poésie.

Hans Arp : *Träume und Projekte;* Ernst Wilhelm Eschmann : *Ode;* Ernst Schnabel : *Nachrichten aus der Gesellschaft;* Dylan Thomas : *Vier Gedichte in Uebertragungen von Erich Fried;* Jorge Luis Borges : *Der Zahir;* Martin Walser : *Die Rückkehr eines Sammlers;* Golo Mann : *Die deutschen intellektuellen;* Walter Jens : *Plädoyer für die abstrakte Literatur;* H. M. Brockmann : *Sieben Zeichnungen;* Robert Musil : *Unter lauter Dichtern und Denkern;* Theodor W. Adorno : *Benjamins « Einbahnstrasse »;* Anonym : *Die Substanz und das Subjekt;* Gerhard Lüdtke : *Die Versuchung durch das Absolute;* Armin Eichholz : *Der General im Kabarett;* Wolfdietrich Schnurre : *Vergleichende Literaturkritik;* Walter Heist : *Weichensteller Lyrik;* Paul André Lesort : *Abbild eines Dramas;* Roland Barthes : *Hochzeitsmythen von heute;* Ernst Schnabel : *Die Banausen sind eine klassenlose Gesellschaft.*

Neue Deutsche Hefte (Bertelsmann, Gütersloh. Le n° : 3 DM). — Les « Neue Deutsche Hefte », que nous avons régulièrement signalés aux lecteurs du *Mercure*, continuent à fournir des contributions intéressantes sur des sujets très divers, par exemple dans le n° 19 (octobre 1955) : Richard Hasemann : *Lebt wohl, Kameraden!* (*Erzählung*); Iwan Krylow : *Fabeln;* Arnold J. Toynbee, *Die religiösen Grundlagen der Freiheit;* Gerhard Prause : *Wahrheit und Dichtung bei Adalbert Stifter;* Ivo Hauptmann : *Erinnerungen an Otto Müller;* Wolfgang Borchert : *Gedichte aus dem Nachlaß;* Joachim Günther : *Sommerlicher Besuch in Helgoland;* Agnes Miegel : *Nachklang;* Iring Fetscher : *Deutsche Universitäten II. Eberhardt-Karl-Universität in Tübingen;* Karl Friedrich Borée : *Begegnung mit einem Einzelgänger;* Hermann Ullmann : *Weltstadt an der Grenze;* Herbert Fritsche : *Biologismus im Sog der Enthumanisierung?;* Paul Fechter : *Mut zum Abenteuer.*

Signalons qu'à chaque numéro est maintenant joint un fascicule de 16 pages qui porte le titre de *Kritische Blätter* et qui est dirigé par Rudolf Hartung. Dans le n° 1 (oct. 1955), figurent de véritables études sur des ouvrages de Faulkner, Risse, Adorno, Kraft, etc. Une telle revue présente en Allemagne un intérêt particulier, car la critique n'y joue pas un rôle aussi important qu'en France. Aussi cette nouvelle initiative de la maison Bertelsmann mérite-t-elle d'être suivie avec sympathie.

Merkur (Deutsche Verlaganstalt, Stuttgart. Le n° : 2,50 DM). — Varié et intéressant, le n° 91 (September 1955) réunit : Arnold Hauser : *Der Begriff der Zeit in der neueren Kunst und Wissenschaft;* Erwin Schrödinger : *Die Atomisten;* Hans Jürgen von Winterfeld : *Gedichte;* H. G. Adler : *Die jüdische « Selbstverwaltung » in Theresienstadt;* Max Rychner : *Ein Spruchdichter unserer Zeit* (il s'agit de R. Hildebrand); Rudolf Hildebrand : *Nichts Neues;* Tania Blixen : *Die Unbesiegbare* (*Erzählung*).

Deutsche Rundschau (Baden-Baden. Le n° : 1,80 DM). — Au sommaire du numéro de septembre 1955 : Rudolf Pechel : *Thomas Mann;* Jonas Lesser : *Thomas Mann zu Ehren;* Golo Mann : *Washington und Peking;* Rudolf Karmann : *Die Kosaken von Liens-Spittal;* Paul Mousal : *Wie lebt der Ostzonen-Schriftsteller?;* Ernst Günther Bleisch : *Liebesgedicht;* Helmut Cron : *Bürgergemeinschaften;* Richard Sexau : *Rupprecht von Bayern;* Johann Gottfried Seume : *Rad der Geschichte;* Moritz Goldstein : *Allein mit Goethes Faust;* Harry Pross : *Sexuelles und intellektuelles Verhalten;* Arnold Künzli : *Carl Gustav Jung;* Peter Bamm : *Syrische Horizonte;* Rudolf Pechel : *Abschied von Klaus Hoche;* Gerhart Pohl : *Begegnung mit dem alten Merlin;* Ferdinand Travers : *Wohin habt ihr uns geführt?*

Frankfurter Hefte (Francfort. Le n° : 1,80 DM). — Les deux directeurs des « Frankfurter Hefte » s'efforcent de rendre leur revue de

plus en plus vivante et agréable; ils y réussissent. Dans leur désir de coller à l'actualité, ils ont consacré dans le numéro d'octobre des articles importants aux problèmes de la zone russe et du monde slave. Nous y trouvons : Eugen Kogon : *Die Sowjetzone und Osteuropa gegen 130 Stützpunkte;* Walter Dirks : *Die Vierzig Stunden-Woche;* Friedhelm Baukloh : *Die Manager des Gutgemeinten. Kann Schund durch Kolportage bekämpft werden?* ; Helge Pross : *Die unbekannte Wissenschaft (Vom gegenwärtigen Stand der deutschen Soziologie)* ; W. Dirks : *Wie sollen die Erzieher unserer Kinder erzogen werden?;* Enno Patalas : *Hollywoods gelämmte Linde.*

Studium Generale (Springer, Berlin. Le n° : 6,60 DM). — Nous ne dirons pas que les problèmes universitaires sont à la mode en Allemagne, mais qu'ils préoccupent les meilleurs esprits et font l'objet de fréquents articles dans les revues spécialisées et même dans la presse. Aussi forment-ils le centre du numéro d'août de *Studium Generale* avec E. Kessel : *Wilhelm von Humboldt und die deutsche Universität;* E. W. Beth : *Die Stellung der Logik im Gebäude der heutigen Wissenschaft;* F. Schneider : *Philosophie und Fachwissenschaft;* M. Scheele : *Neue Wege zur Einheit der Wissenschaften;* K. Wittig : *Student Personnel Work. Eine Kernfrage des amerikanischen Erziehungswesens;* W. J. Revers : *Sind die Studenten am Studium Generale interessiert?*

Antares (Blüchert, Stuttgart. Le n° : 1,80 DM). — Selon une formule attractive, chaque numéro de cette revue sur la France est maintenant consacré à un domaine spécial, sans que les autres rubriques soient négligées. Nous trouvons dans le numéro d'octobre 1955, en langue allemande bien entendu, des articles de : J. R. Rousseau : *Das Buch in Frankreich;* X. : *Das französische Buch im Ausland;* F. de Miomandre : *Das Buch als letzte Zuflucht;* H. Muller : *Das Leben eines Buches;* Daniel-Rops : *Was ist ein Verleger?;* R. Aron : *Vom Beruf des Verlegers;* E. Hasbach : *Berühmte Verleger: Larousse, Plon;* P. Emmanuel : *Der Aufschwung des Verlagwesens;* L. Bourg : *Der Buchhandel;* M. Ragon : *Volkskalender und Colportagelitteratur;* G. Dupont : *Eine Bibliothek auf Rädern;* J. Botrot : *Reklame in Büchern;* R. Audibert : *Die Beahrer der Tradition des schönen Buches,* etc.

Allemagne d'aujourd'hui (P.U.F. Le n° : 150 fr.). — La revue parallèle n'a pas la même unité qu'*Antares* mais est intéressante par sa multiplicité. Les principales contributions en sont celles de F. Courtet : *Les Allemands à Moscou;* Ph. Decraene : *L'Allemagne occidentale bénéficiera du fléchissement des échanges franco-vietnamiens;* F. Courtet : *La tension Belgrade-Bonn;* F. Courtet : *Les obstacles à un rapprochement Bonn-Madrid;* X. : *Le financement de la recherche scientifique en Allemagne;* Louis Leibrich : *La mort de Willi Baumeister;* Félix Braun : *Georg Trakl;* Helmuth Guenther : *Actualité de Simplicissimus;* Richard Thieberger : *Petit complément à une bibliographie américaine : Thomas Mann Studies;* P.-L. Mignon, A. Villiers et G. Joly : *Impressions sur le théâtre allemand.*

Documents (S.P. 81 528 par B.C.M. « C », Paris. Le n° : 150 fr.). — Au sommaire du numéro de septembre : *Les journées occidentales d'Augsbourg;* Walter Dirks : *Le chrétien et le païen dans le monde actuel;* Gustav Wesenkamp : *L'Allemagne orientale nous regarde;* Alfred Andersch : *Thomas Mann et la politique;* Bruno Gleitze : *Le renforcement de l'industrialisation* (II); Guy Roustang : *Aspects de la situation ouvrière en DDR;* Martin Walser : *Histoire d'un monsieur d'un certain âge.*

Du (Conzett et Huber, Zürich. Le n° : 3,20 fr. s.). — Le monde des poissons, voilà celui du numéro de septembre, et l'on devine que cela nous vaut de fort belles photographies, mais cela permet aussi d'évoquer « Tobie et le poisson » et de reproduire quatre dessins de Rembrandt.

Quant au numéro d'octobre, il est consacré aux expéditions et nous conduit de la mer aux montagnes, du Thibet au Brésil; il présente les paysages et les hommes, il évoque Alexandre de Humboldt et même J. Verne; il charmera les petits comme les grands. — J.-P. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LE VISAGE D'UN PAYS A TRAVERS LES SIECLES. — Vous vous rappelez, dans la chanson qui ouvre le *Puck* de Kipling :

...Ce reste de mur, ce fossé,
Ce léger pli de terre,
C'est un camp de César, dressé
Par des légionnaires.

Sur la butte un anneau meurt, naît
Et meurt, ombre légère,
Qui la ville étrange enfermait
A l'âge de la Pierre.

Cité, sente et camp disparus,
Marais sous la prairie,
Combats anciens, secrets perdus
Ont fait notre patrie!

Les traces fréquemment subsistent. Tous les secrets ne sont pas perdus. Le géologue, dit le prof. W. G. Hoskins dans *The Making of the English Landscape* (London, Hodder and Stoughton, 1955, 240 p., 25/), le géologue révélera « l'ossature du paysage, la structure fondamentale qui donne forme et couleur au spectacle et produit une certaine espèce de topographie et de végétation naturelle ». La chair sur les os, le détail des traits sont l'affaire de l'historien, qui montre comment l'homme a revêtu le squelette géologique dans un passé relativement récent : 15 siècles, parfois bien davantage.

Comment s'y prend-il pour retrouver, par exemple, dans un fossé la limite millénaire d'un manoir royal, dans un talus celle d'un domaine celtique, dans les sinuosités d'un chemin creux le travail de paysans du XII^e^ siècle? Les documents, sa matière première, interrogés avec diligence, lui diront le plus possible du quand, du pourquoi, du comment. Ils ne suffisent pas. Les livres écrits par autrui? Non. Il faut aller s'escrimer sur le terrain, suivre à pied les pistes vers des termes souvent imprévus.

Voilà ce qu'a voulu faire le prof. Hoskins. A l'usage du spectateur ou du lecteur curieux de raisons et de causes, qui ne se contente pas du paysage actuel et d'effusions plus ou moins belles sur un pittoresque immédiatement accessible, il a tenté d'expliquer comment ce paysage a pris la forme qu'on lui voit, comment et quand les traits sont venus s'y insérer. Le prof.

Hoskins est amoureux de son sujet : « Il n'y a pas un endroit d'Angleterre, si peu engageant qu'il puisse paraître à première vue, qui ne regorge de questions pour quiconque a le sens du passé. » Il est de ces amoureux pour qui aimer suppose connaître.

Son idée générale est présente en détail dans quantité de guides et de livres topographiques dont on a souvent parlé ici. Elle n'avait donné lieu à aucun travail d'ensemble cohérent. L'auteur a pris sa matière non par ordres d'objets (les champs, les haies, les chemins, etc.), mais dans son développement chronologique et vivant. Il montre le paysage dès avant les Romains, puis façonné par les colonisations romaine, anglo-saxonne, scandinave; les premières fermes, les premiers villages, les champs originels. Après 1086 on déboise, et s'élèvent les monastères, les églises paroissiales, les châteaux. Au XIV[e] siècle, la Peste noire dépeuple les bourgades; il y avait en 1336, près de Tavistock en Devonshire, un hameau de sept fermes; une seule subsista, où devait naître Sir Francis Drake. On assiste alors à une nouvelle colonisation. La campagne anglaise que nous connaissons se constitue entre l'époque Tudor et le début du XIX[e] siècle. Nouveau remaniement du paysage à la suite des « enclosures » votées par le Parlement entre 1750 et 1850 environ : 3 millions d'hectares de communaux sont convertis en propriétés privées. La révolution industrielle pose là-dessus les premières usines hydrauliques, la lèpre des taudis qui accompagnent la machine à vapeur, et puis les routes, les canaux, les chemins de fer. Le pittoresque n'y perd pas nécessairement, non plus qu'un certain ordre esthétique à l'urbanisme des deux derniers siècles. De nos jours encore, la planification n'a pas tout dévoré. Il subsiste une compénétration des villes et de la campagne; une vieille Angleterre à la pérennité charmante et qui mêle, sans qu'on ait besoin d'effort pour l'y retrouver, le passé au présent.

Un livre d'ensemble comme celui-ci n'est qu'une introduction et doit passer sous silence beaucoup de beautés du paysage anglais. Elles seront reprises plus en détail dans des volumes consacrés chacun à un comté d'intérêt spécial. Elles le sont déjà dans les premiers de la série : *Cornwall*, par W. G. V. Balchin; *Lancashire*, par R. Millward; *Gloucestershire*, par H. P. R. Finberg (Chac. : Ib., Id., 1955, 128 p., 16/). Le succès de l'entreprise est garanti par la compétence des auteurs, par l'intérêt du texte et par des illustrations caractéristiques en grand nombre : photos contemporaines, reproductions de gravures anciennes, cartes et plans de lieux à différentes époques. Pour aiguiser

l'appétit, pour bercer et corser le souvenir, ces livres sont à conseiller.

Dans le même esprit, mais consacré à un seul édifice qui fut et reste un centre de paysage urbain, G. H. Cook vient de publier *Old St. Paul's Cathedral* (London, Phœnix, 1955, 144 p., 42/).

Le diocèse de Londres date de 604. La première cathédrale de cette ville, métropole des Saxons de l'est, fut bâtie par le roi de Kent, Ethelbert (552-616), et dédiée à saint Paul. On a dit que pendant l'occupation romaine un temple de Diane s'élevait sur le site du futur sanctuaire; cette légende est sans fondement historique. Lorsque Londres fut définitivement christianisé après un retour au paganisme, le primat d'Angleterre s'était déjà installé à Canterbury.

De la forme et de l'étendue de l'église ethelbertienne, brûlée en 961, non plus que de celles qui la remplacèrent et furent également détruites, on ne sait rien. On commence à pouvoir se figurer celle dont la construction s'échelonne de la fin du XI^e^ siècle jusqu'au XIV^e^, et à laquelle furent ensuite apportées quelques additions. A son tour, cette cathédrale — le « vieux Saint-Paul » — devait être anéantie lors du grand incendie de septembre 1666, puis remplacée (1674-1710) par l'imposant monument, œuvre de Wren, qu'on admire aujourd'hui et qu'ont épargné les hasards de deux guerres.

C'est l'histoire du vieux Saint-Paul que retrace Cook en 6 chapitres suivis de 3 appendices et d'une bibliographie. L'illustration, fort belle, faite pour les gourmets, comprend 43 planches hors texte, d'après d'anciens documents, et 12 planches ou diagrammes. La nef romane, une des plus longues du XII^e^ siècle, comptait 12 travées. Le chœur, refait au XIII^e^, était le plus long et un des plus beaux du pays. Un hardi clocher, détruit plus tard et dont seule subsista la tour, coiffait la croisée du transept. L'édifice dominait de très haut la cité médiévale, comme le montre la vue de Londres, une des plus anciennes, exécutée par van der Wyngaerde. A l'extérieur, un petit bâtiment polygonal, la fameuse « Croix de Saint-Paul », abritait une chaire pour les sermons en plein air; des galeries couvertes, pratiquées le long de la cathédrale, permettaient à la famille royale et aux dignitaires d'y assister sans se mouiller. Il y avait d'un côté, partant du sol, une tour-clocher surmontée d'une flèche; de l'autre un ossuaire qui servait de chapelle. Une église, dédiée à saint Grégoire, était accolée au sud-ouest de la nef. Tout près, dans l'angle du transept, étaient logés les cloîtres et la salle du chapitre. Cook décrit cet ensemble fort en détail. De la cathédrale médiévale

subsiste seul le monument funéraire de John Donne, debout dans son linceul, dans le bas-côté sud du chœur actuel.

Faut-il regretter la disparition de tous ces bâtiments, de tant de baies, d'arcs-boutants, de contreforts, de clochers et de gables? Cook fait observer que cet ensemble, quand il fut anéanti, commençait à subir les atteintes des siècles et des hommes. Inigo Jones, mort en 1632, remaniait déjà la façade, et Wren se préparait à poursuivre le travail. La Réformation avait entraîné le sacrilège et le vandalisme; pendant la Révolution, l'intérieur fut encore profané et délabré par la cavalerie qui y cantonnait avec ses montures. Et quelles horreurs n'auraient perpétrées les Viollet-le-Duc anglais? Le livre, avec ses illustrations, permet à chacun de trancher selon son goût, par comparaison avec le monument actuel que tout le monde connaît.

Si l'architecture est un des facteurs qui contribuent le plus à modifier un paysage, rural aussi bien qu'urbain, ce n'est pourtant qu'un seul d'entre eux. Hoskins n'a pu le traiter avec ampleur. Il y fallait le travail que vient de fournir J. Summerson dans son *Architecture in Britain, 1530-1830* (Penguin, 1955, 583 p., 45/). On remarquera qu'il se restreint à trois siècles et s'étend à toute la Grande-Bretagne du passé, Irlande comprise, et même aux Etats-Unis.

Comme tous les volumes de la « Pelican History of Art », celui-ci est fort sérieusement conçu et rédigé : 348 grandes pages de texte, avec des notes à la fin de chaque chapitre; 7 de bibliographie sur 2 colonnes; 17 d'index; 192 de remarquables photos hors texte, sans compter, in texte, 48 figures et plans.

Les 29 chapitres du texte se distribuent en 5 parties : la Renaissance (1530-1610); Inigo Jones et son temps (1610-1660); Wren et le baroque (1660-1710); la période palladienne (1710-1750); le néo-classicisme et le genre pittoresque (1750-1830). Que n'apprendra-t-il pas à des Français! A commencer par des noms d'architectes. Nous connaissons Jones, Wren, sans doute. Savons-nous, à des édifices qui sont dans toutes les mémoires, associer le souvenir de leurs auteurs? Pour les avoir vus sur les lieux ou en reproduction, nous sont plus ou moins familiers les palais de Hampton Court, de Hatfield, de Longleat, de Blenheim; les Adelphi (hélas démolis), la douane de Dublin, Somerset House, aux spacieuses et nobles façades. Sait-on chez nous, sait-on même là-bas qu'ils sont l'œuvre de Nedham, Lyming, Thynne et Smithson, Vanbrugh, R. Adam, Gandon, Chambers, sans en compter bien d'autres? Que les églises londoniennes de Saint-Mary-le-Bow, Saint-Bride, Saint-James à Pic-

cadilly, et les hôpitaux de Chelsea et de Greenwich, sont signés Wren? Que Gibbons a fait l'église de Saint-Mary-le-Strand à Londres et la Radcliffe Camera, salle de lecture de la bodléienne, et Nash le pavillon royal de Brighton, la demi-lune de Regent's Park, Carlton House, le club de l'Athenaeum sous sa forme primitive? De Saint-Paul de Londres, nul n'ignore l'orgueilleuse épitaphe rédigée pour son père par le fils de Wren : « *Si monumentum requiris, circumspice* ».

Ce ne sont là que quelques exemples. Sans être un répertoire complet des monuments de Grande-Bretagne, le livre offre une galerie incroyablement riche et splendide : châteaux, manoirs plus ou moins somptueux, maisons particulières, églises, collèges, dans les villes universitaires ou autres ainsi qu'à la campagne. L'architecture des jardins n'est pas oubliée. Summerson l'a traitée à plusieurs reprises, en suivant les époques; dans cet ordre d'idées, il aurait pu appuyer un peu plus sur l'œuvre de L. Brown, dit « Capability Brown ».

La comparaison avec l'étranger n'est pas négligée non plus, notamment dans le baroque, ni les influences. La française, la hollandaise, et surtout l'italienne : entre autres celles de Serlio, Bernin, Palladio, Vignole, Scamozzi. Point capital : leur assimilation, et l'empreinte indigène qui s'y est superposée. On aime la précision concrète avec laquelle est serré le sens de termes au contenu fluide : baroque, maniérisme. Summerson a pris soin de définir en traits précis les formes spécifiques par lesquelles ils se traduisent en Grande-Bretagne. En considérant ainsi son sujet sous l'angle comparatif, il relie à l'histoire de l'art européen une matière d'une grande beauté et que l'on ignore en très grande partie, peut-être simplement en raison d'une situation insulaire, peut-être aussi d'un préjugé qui a la vie dure et qui veut que l'Anglais ne soit jamais artiste. Sans parler de l'importance historique de son travail, il contribue à fixer pour nous une image nationale dont le modelé atteste l'œuvre conjointe de la nature et de l'art.

Jacques Vallette.

Puissance noire, par *R. Wright*, trad. Giroux (Paris, Corrêa, 1955, 400 p.). — Le célèbre Américain noir décrit l'histoire, la vie et la psychologie des populations de la Côte de l'Or dans l'intention d'éclairer l'Occident sur les dangers qui menacent la diffusion de ses idéaux en Afrique, et par suite sa prise sur ce continent. « L'Europe peut perdre l'Afrique d'une façon lamentable, comme l'Occident peut sauver l'Afrique avec grandeur. » Livre d'un homme honnête et généreux, auquel tout Européen, mieux, tout Français soucieux de l'avenir devrait accorder beaucoup d'attention.

Atomes en famille, par *L. Fermi*, trad. Fosca (Paris, N. R. F., 1955, 327 p., 750 fr.). — La veuve du physicien atomiste et prix Nobel raconte sa vie avec lui. Leur vie de famille, variée et attachante, est décrite avec simplicité, bonne humeur et brio. Ces pages évoquent aussi des personnages célèbres que l'auteur a bien connus : Bohr, Oppenheimer, Urey, Fuchs, Pontecorvo, etc. Elles nous font entrer dans les coulisses de l'histoire à l'époque où se préparent les essais de la bombe dans le Nouveau-Mexique. A recommander.

Ils ont mal tourné, par *C. Bowen*, trad. Singer (*Ib., id.*, 1955, 283 p., 690 fr.). — Un reporter criminaliste analyse les raisons pour lesquelles six jeunes gens ont été dévoyés, non toujours pour de bon. Il entend démontrer qu'un criminel est le plus souvent le produit de son éducation et de son entourage.

La cabale, par *T. Wilder*, trad. de Sarbois (*Ib., id.*, 1955, 219 p., 500 fr.). — Trois récits : le suicide d'un jeune prince romain; la passion malheureuse d'une princesse pour un savant américain; le coup de revolver tiré par une Française sur le cardinal sceptique qui lui a fait perdre la foi. Une haute société romaine burlesque et démodée évolue dans ce livre d'un Américain cultivé, poli, humoriste.

La nuit du chasseur, par *D. Grubb*, trad. Le Clec'h (Paris, Michel, 1955, 285 p., 630 fr.). — La grande crise de 1929 et la vie dans la vallée de l'Ohio, en Virginie occidentale, servent de toile de fond à ce roman où une enfant persécutée est mêlée à une histoire d'argent volé et caché dans une poupée; d'assassinat; d'exécution d'un innocent. Récit fermement mené, d'un intérêt soutenu, inspirateur de quelque malaise.

Ecoute et pardonne, par *E. Humphreys*, trad. Tournier (Paris, Plon, 1955, 276 p.). — L'auteur fut distingué par l'attribution du prix Maugham en 1953. Il raconte la vie d'un professeur d'Ecriture sainte dans une école de la banlieue de Londres. De l'observation, de l'esprit, relèvent une « sauce » romanesque où le plat de résistance demeure la vie d'un corps de professeurs avec ses intrigues et ses jalousies.

The Rose Tattoo, by *T. Williams* (128 p.); **Warrior's Return**, by *T. Pittenger* (217 p.); **To Find a Killer**, by *L. White* (142 p.); **Web of Gunsmoke**, by *W. Hickok* (126 p.). Chac. : 25 c. — **Everything Happens at Night**, by *B. Wolfe* (216 p.); **The Caves of Steel**, by *I. Asimov* (189 p.); **A Primer of Freudian Psychology**, by *C. S. Hall* (127 p.). Chac. : 35 c. — **Stories of Famous Operas**, by *H. V. Milligan* (330 p.); **The lying Days**, by *N. Gordimer* (368 p.); **New World Writing 8** (285 p.). Chac. : 50 c. — Tous : N. Y., NAL, 1955. — 1. Une pièce fameuse de l'auteur du *Tramway nommé Désir*. 2. Comment la guerre vous apprend à vous trouver et à quitter votre femme. 3. Un honnête policier tue sa femme déshonnête. 4. Un homme seul brave un gang qui veut l'empêcher de faire régner l'honnêteté. 5. Roman débridé de Broadway et de sa faune à la nuit tombée. 6. Science fiction et policier combinés : l'assassinat dans les villes d'acier de demain. 7. Résumé élémentaire, et utile, des idées de Freud. 8. Analyse de l'intrigue des grands opéras mondiaux. 9. Une jeune sud-africaine s'évade de son monde convenu et s'éveille à la vie. 10. Cette revue semi-annuelle continue sa besogne utile. Au sommaire, entre autres : des nouvelles; des poèmes, américains et hollandais; des dessins d'Afrique; des articles sur la prose en Amérique, Buffalo Bill, Lorca, Joyce, Whitman; une lettre d'Upton Sinclair.

Aquinas, by *F. C. Copleston* (263 p., 3/6). **English Furniture Styles**, by *R. Fastnedge* (385 p., 5/). Chac. : Penguin, 1955. — 1. A pour but d'expliquer la philosophie de saint Thomas à qui ne connaît pas la pensée médiévale, en reliant autant que possible ces idées à des questions actuelles. Le dernier chapitre esquisse le développement du thomisme à notre époque. 2. Sujet mal connu des Français. Peut-être n'ignorent-ils pas, quelquefois, les noms de Chippendale, Hepplewhite, Sheraton. L'auteur les situe dans leur époque et dans leur perspective, avec bien d'autre, de 1500 à 1830. Des citations de mémoires, de journaux intimes et de lettres aident à comprendre les conditions sociales dans lesquelles travaillaient les artisans et infusent la vie à l'exposé. Plusieurs appendices, dont des glossaires; plus de 100 dessins au trait; 64 p. de photos hors texte.

Oggie, by *O. Lynn* (London, Weidenfeld and Nicolson, 1955, 160 p., 16/). — Autobiographie d'une cantatrice connue, depuis

avant la première guerre jusqu'à la dernière. Beaucoup de personnages illustres y sont en scène. Beaucoup d'anecdotes. Se feuillette avec agrément.

Graham Greene, by *F. Wyndham* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1955, 31 p., 2/). — N° 67 de « Writers and Their Work ». Analyse très rapide des écrits de Greene, avec quelques mots d'appréciation critique. Idée-pivot : cette œuvre manifeste le propos de remettre en honneur le sens religieux et la conscience de l'importance de l'acte humain.

Paul Nash, by *A. Bertram* (*Ib.*, Faber, 1955, 336 p., 42/). — On a parlé ici du fragment d'autobiographie, *Outline*, de ce peintre mort jeune encore il y a neuf ans. Voici son « portrait » par un biographe fervent mais positif, réfléchi, décidé. *Outline* y a évidemment contribué, mais aussi beaucoup d'inédit, dont des lettres qui dénotent un artiste multiplement doué. Nash était poète, critique, essayiste à ses heures. Curieux, il aimait l'expérience. Voilà qui peut aider à expliquer non seulement la figure variée de son œuvre, mais ce que certains ont cru être son habileté à varier selon la mode, et une prétendue science de la réclame dont Bertram prend à juste titre la peine de l'innocenter. D'ailleurs, comme le dit volontiers Bertram, il ne s'agit pas de cela. Il divise la carrière de son modèle en phases à l'intérieur desquelles sont séparées la biographie et la critique surtout explicative. On peut aimer, ou non, ou en partie, ce peintre souvent géomètre, souvent étrange, oscillant entre la nature et le non-figuratif qui le sollicitait à certains moments. Le rôle du présentateur est de préciser dans quelles limites il s'est tenu, d'éclairer sa symbolique, de montrer comment chez lui se départagent ou se combinent le mystère et la clarté. De ses arbres, champignons, soleils, tournesols, mégalithes, dont le caractère visionnaire et parfois inquiétant saute aux yeux, il donne une exégèse suivie. Un frontispice en couleurs et 64 pages d'excellentes reproductions hors texte servent de fond à ce commentaire.

Boswell on the Grand Tour, 1765-1766, ed. by F. Brady and F. A. Pottle (*Ib.*, Heinemann, 1955, 413 p., 25/). — Du fouillis de papiers inédits dont il fallait faire façon, les éditeurs continuent à tirer pour notre agrément un miel dont ceux qui en ont appris le goût dans les précédents volumes de cette histoire ne seront pas déçus. On avait laissé Boswell au terme de son voyage en Allemagne et en Suisse, au cours duquel il avait rencontré Voltaire et Rousseau. Il poursuit ici sa correspondance avec ce dernier au cours de pérégrinations en Italie, en Corse et en France. On connaissait la relation de son voyage en Corse et de son commerce avec Paoli. Le reste est nouveau. Le plaisir de son escapade continentale est aiguisé pour Boswell par la perspective du retour en Ecosse et des devoirs qu'il y retrouvera. Celui qu'il nous donne, comme il l'a déjà fait, tient à la variété du spectacle, aux rencontres avec des personnages illustres, et surtout à lui-même, toujours oscillant entre ses contrastes, naïf et perspicace, humble et vaniteux, édifiant et dissolu. L'aventure sentimentale et le « sacrifice aux Grâces » tiennent leur bonne part d'ébauches infructueuses et de succès dans ces pages désarmantes d'inconscient cynisme et de complaisance à soi-même. On peut être choqué du peu de délicatesse, pour le moins, dont font preuve sa double intrigue à Sienne, où il joue avec des sentiments solides, et surtout sa trahison de son inspirateur Rousseau quand il revient avec Thérèse en Angleterre. Sur ce dernier épisode, dont il ne reste pas de relation originale, il subsiste un résumé fort acceptable pour les curiosités indiscrètes.

Livres reçus. — *Au pays des Lomas*, par E. Warner, trad. Molinié (Paris, Calmann, 1955, 289 p., 750 fr.). — *De toutes les couleurs*, par W. Deeping, trad. par Y. Brun (Paris, Jeheber, 1955, 285 p., 642 fr.). *L'enseignement des langues vivantes* (Paris, Unesco, 1955, 325 p., 500 fr.). *Bibliographie concernant l'enseignement des langues vivantes* (*Ib., id.*, 1955, 123 p., 150 fr.). Ces 2 vol. résument les conclusions d'un stage organisé par l'Unesco en 1953. Les prof. Landré, Antier, Camugli, Colleville, Cossard, Denis, Drijard, Farmer, Fouret, Grandbois, Handrich, Henrion, Hui, Kerst, Larrieu, Mansat, Michéa, Ott, Pfrimmer, Marg. Rocher, Villégier y ont notablement contribué du côté français.

The New Statesman and Nation, 29.10-19.11. — *Séries :* Nouvelles du monde commentées; Journal d'un londonien; Notre Angleterre; Sagettes; Arts, spectacles, BBC; Correspondance; Poèmes; Concours; Journaux (29.10-19.11). Victimes (29.10-

5.11). *29.10 :* Mauvais budget. Le *Statesman* et ses lecteurs. Le *Times* et la monarchie. La nouvelle carte de l'Inde. Dublin. La scène en URSS. Le Dr Schweitzer. De Gaulle. *5.11 :* Une chance pour l'ONU. Le budget. Une bande noire. Réflexions de Priestley. Birmanie. Les protestants français. Livres de la mi-automne. *12.11 :* Page tournée sur Burgess-Maclean. Elections aux E.U. Dividendes et socialisme. Nuages sur la Côte de l'or. La peine de mort. 6 articles sur le vin. D. Garnett et l'amour. *19.11 :* La Cour suprême et les noirs aux E.U. L'échiquier du Moyen-Orient. Eglise-Etat. Conceptions immaculées. Le progrès à vide. TV contrôlée. Livres d'enfants. Kipling.

The Kenyon Review, Autumn 55. — Intellect et roman américain. Berlioz. Une nouvelle. Un poème. Le théâtre américain en marche. Formation de Henry Adams. Menotti. Livres. — J. V.

HISTOIRE

SOULT ET NEY EN ESPAGNE (1). — Trois ans après la mort du maréchal Soult, survenue en 1851, paraissait, par les soins de son fils, la première partie de ses Mémoires (1785-1802). La publication s'arrêta là. La deuxième partie (1802-1808) a été préparée, mais non rédigée; la troisième (1808-1813) voit le jour par les soins de Louis et Antoinette de Saint-Pierre qui ont dû élaguer des longueurs et faire souvent un choix entre les rédactions du père et du fils. Ces mémoires ont essentiellement trait aux opérations dans la péninsule; ils relèvent, à ce titre, de l'histoire militaire. Les éditeurs les ont, à cet égard, éclairé de notes pertinentes et de documents d'archives inédits.

Mais Soult, prudent et réservé dans ses jugements — l'Histoire jugera, disait-il volontiers — nous laisse aussi un témoignage fort utile sur la situation en Espagne et sur les hommes qui menèrent la guerre. L'absence de l'Empereur, occupé à l'autre bout de l'Europe, l'insuffisance notoire de Joseph, roi d'Espagne, les rivalités des maréchaux, que le maître n'était pas là pour départager et diriger, furent parmi les causes de la défaite finale. Les difficultés survenues entre Soult et Ney étaient connues; les mémoires du premier offrent l'occasion d'y revenir et de confronter son témoignage à l'opinion de M. Louis Garros, historien éprouvé de l'Empire, qui vient de consacrer à Ney une biographie solide, copieuse et mesurée.

Quand ce dernier arrive en Espagne, en août 1808, Moncey, Bessières et Jourdan, major général, sont déjà là. C'est dire que le nouveau venu n'aura droit qu'à un commandement subalterne.

(1) *Maréchal Soult, Mémoires, Espagne et Portugal*, texte établi et présenté par Louis et Antoinette de Saint-Pierre, 1 vol. in-8°, 368 pages, 1.200 fr. (Hachette); Louis Garros, *Ney, le brave des braves*, 1 vol. in-8°, 302 p. (Amiot-Dumont).

Aussi bien se fait-il de grandes illusions sur la campagne qui s'ouvre. Il écrit à Mme Campan : « Avant un mois, le calme renaîtra en Espagne et nos armées rentreront à Madrid sans tirer un coup de canon. Je ne pense pas que les Anglais soient assez mal conseillés pour venir se mesurer avec nous; ils savent trop bien apprécier nos ressources et peser leurs hommes au poids de la livre sterling. » Les événements n'allaient pas tarder à le détromper cruellement.

D'autres blessures d'amour-propre l'attendaient; accablé d'un complexe d'infériorité à l'égard des autres maréchaux, dans lequel M. Louis Garros voit l'explication de toute sa carrière, Ney fut ulcéré que Soult lui eût été préféré pour la poursuite des Anglais et la conquête du Portugal. Il n'admettra jamais d'être soumis à son collègue et se réjouira sans doute assez vilainement de son échec au Portugal, où Soult ne rencontra plus, comme en Espagne, des bandes de brigands pratiquant la guérilla, mais un peuple entier, hommes, femmes et enfants, dressés pour son indépendance. Ney accueillit sans doute avec complaisance les ragots et les chansons qui accusaient Soult d'avoir voulu se faire nommer roi de Lusitanie.

Mais les deux hommes devaient se retrouver à Lugo en mai 1809. Entrant dans la ville, Ney y trouva son rival et son 2e corps expulsés du Portugal par Wellesley, futur duc de Wellington. Soult demande à Ney de lui fournir les armes et les munitions dont il a besoin. M. Louis Garros nous dit que celui-ci « y consentit volontiers » et que les maréchaux signèrent le 28 mai la convention de Lugo. Il semble bien que les choses ne se soient pas passées si aisément. L'aide de camp de Soult, le général de Saint-Chamans, le chef d'état-major de Ney, Jomini, restent tous deux d'une étonnante réserve sur l'entrevue des deux maréchaux, qui fut, en réalité, « tragique ». Les éditeurs des mémoires de Soult ont eu recours au seul récit de l'entrevue qui ait été conservé. Il est dû à un capitaine anglais, Charles Boothby, alors prisonnier de Ney, et a été rédigé dès 1810. L'auteur déclare le tenir d'un officier de l'état-major de Ney qui introduisit Soult auprès de lui. Ce récit, encore inédit en France, valait la peine d'être reproduit intégralement.

« En entrant dans la pièce où était Ney, Soult, à la mode française, s'avança les bras ouverts pour l'embrasser.

« — Arrière, dit Ney, je ne vous connais pas!

« — Allons donc, répliqua Soult. Je viens sauver Lugo, que vous étiez sur le point de perdre.

« — Je n'ai que faire de votre aide, si vous n'êtes pas en

état de me secourir. J'ai rencontré par centaines vos fuyards en déroute. Tous avaient abandonné leurs armes pour courir plus vite; mais leurs sacs, lourds de butin, étaient religieusement préservés! Est-ce vous, monsieur le maréchal, qui leur avez conseillé de jeter leurs mousquets afin de pouvoir emporter plus de butin, alors que vous livriez officiellement à un pillage de trois jours une ville telle qu'Oporto? Est-ce ainsi, monsieur, que vous servez les intérêts de votre maître? En abandonnant la seconde ville du pays, que vous occupiez en son nom, aux horribles excès de vos soldats brutaux? Désormais vous n'êtes plus maréchal! Je ne vous reconnais plus comme commandant en chef au nom de l'Empereur!

« Soult, plus ancien de grade que Ney, s'efforça néanmoins de l'apaiser en lui représentant de quelle importance était leur coopération; mais Ney fut intraitable et devint si grossièrement injurieux que Soult, incapable de se contenir plus longtemps, retourna à son agresseur quelques phrases énergiques; hors de lui, le maréchal, furieux, dégainant soudain son épée, dit : Vilain, défends-toi! » Aussitôt dit, aussitôt fait.

« Comme tous deux étaient d'excellents escrimeurs, ils croisèrent le fer quelque temps sans se blesser, et le général Maurice Mathieu, accourant au bruit, les trouva chaudement engagés. Après les avoir séparés, il leur signala que déjà leurs corps respectifs échangeaient des coups de feu sur la grande place, comme par sympathie, pour se conformer à l'exemple de leurs chefs. Cette nouvelle rendit Ney à son bon sens, et les deux combattants, détalant vers la place, mirent fin par leur présence et leurs admonestations à cette folie de la soldatesque et évitèrent une guerre intestine, aussi imminente que dangereuse. Entre les maréchaux régna alors une harmonie apparente, mais bien trompeuse. »

Le soir même, après cette affaire qui fut chaude, les deux maréchaux, comme deux ennemis au soir d'une bataille, signèrent une « convention » secrète, dont le texte fut confié par chacune des deux parties à son secrétaire particulier et ne fut communiqué à personne. Elle prévoyait les opérations respectives prochaines des 2e et 6e corps et réglait ainsi la question des fournitures qui avait opposé les deux chefs : « Tout ce qui appartient au 6e corps et qui est au 2e lui sera envoyé, et vice versa. Le 2e corps fera prendre à la Corogne toute l'artillerie, munitions, armes, des souliers, des fers et des clous, ainsi que du biscuit; un dépôt général sera fait à Lugo, pour verser progressivement sur Montforte, d'après les besoins. »

Cette convention figure bien dans les *Mémoires* de Soult, mais leur auteur, généreux envers un collègue qui, manifestement, s'était emporté au delà du raisonnable, ne souffla mot du grave incident qui l'avait mis aux prises avec Ney. Dans le récit qui suit des opérations en Galice, Soult rapporte très objectivement les opérations militaires des deux corps d'armée, sans montrer la moindre mauvaise humeur à l'égard de Ney. Cependant la livraison de matériel envisagée par la convention de Lugo ne s'exécuta pas sans heurt. Dans une lettre à Soult, Ney affirme avoir donné avant son départ « les ordres les plus précis à cet égard ». Mais, dit Soult, ces ordres « furent mal exécutés. Le 8 juin, j'étais encore obligé de lui signaler cette lenteur et j'insistais encore pour obtenir mon approvisionnement en cartouches confectionnées. Le corps du maréchal Ney, bien pourvu de tout, était prêt à marcher bien avant mon propre corps d'armée ». C'est la seule trace d'amertume qu'on peut déceler sous la plume de Soult. Dans cette affaire, c'est lui, incontestablement, qui montra le plus de raison et de patience et eut, en définitive, le beau rôle.

Ney ne pardonna pas à Soult. Le 3 juillet 1809, il écrivait au roi Joseph : « J'ai la conviction que le duc de Dalmatie a voulu me faire éprouver en Galice un désastre semblable à celui qu'il a essuyé en Portugal, afin que ce dernier événement fît oublier le premier. » M. Louis Garros, biographe de Ney, n'essaye pas de le défendre dans ces accusations aberrantes. Toujours mécontent et indiscipliné, Ney finit par rendre la position de Soult intenable; celui-ci dut demander à Joseph la mutation du duc d'Elchingen. Convoqué par le roi, Ney refusa le commandement du 1er corps. Lassé de cette querelle de maréchaux, Joseph renvoya Ney à Paris. L'Empereur le reçut brièvement et lui donna l'ordre de rallier son poste sans délai. Quand il revint, assez penaud, en Espagne, au mois de décembre 1809, Jourdan, relevé de ses fonctions de major général, avait été remplacé par Soult. C'était la réponse de l'Empereur; il n'y avait plus qu'à s'incliner. Ney et son 6^{e} corps furent affectés à l'armée de Portugal, placée sous le commandement de Masséna. Le duc d'Elchingen se soumit en bougonnant « d'être toujours en sous-ordre ». Mais, quelques mois plus tard, Masséna, à son tour, retirait son commandement à Ney, qui, décidément incorrigible, s'était livré à de nouveaux actes d'indiscipline.

Georges Mongrédien.

Mme de Maintenon, une femme au grand siècle, par *Jean Cordelier,* 1 vol. in-8°, 556 p., illustrations hors texte (Éditions du Seuil). — Après Lavallée, Georges Girard, Gonzague Truc, l'abbé Brémond, l'abbé Langlois, Auguste Bailly, qui cherchèrent la clef de l'énigme qu'a voulu être et qu'est restée la femme de Louis XIV, M. Jean Cordelier s'est efforcé de lui arracher son secret. Dans un livre copieux et fort bien informé sur tous les aspects du siècle, il est parti de la correspondance de la marquise, restituée dans son authenticité par Marcel Langlois, pour tenter une explication psychologique de sa mystérieuse héroïne. Bien plus qu'une bigote, une pédagogue ou une intrigante politique, il voit surtout en elle une femme, ambitieuse certes, mais surtout soucieuse d'ériger sa propre statue pour la postérité, d'où la légende de la missionnaire de l'Église acharnée à convertir le Roi et la Cour. M. Jean Cordelier tente en somme une explication toute humaine, la plus simple, fort vraisemblable et en tout cas parfaitement cohérente. Un travail consciencieux, le plus considérable que Mme de Maintenon ait jamais inspiré. — G. M.

Le procès du Maréchal Ney, par *René Floriot,* 1 vol. in-16, 224 p., 500 fr. (Hachette). — Ce livre vient heureusement compléter celui de M. Louis Garros que j'ai récemment signalé. Prenant, à titre posthume, la défense du maréchal, Me René Floriot fait la plaidoirie qu'auraient dû faire Berryer et Dupin, s'ils n'avaient pas été si timorés. La première erreur fondamentale et de l'accusé et de ses conseils fut de décliner la compétence du tribunal militaire, qui n'aurait certainement pas prononcé une condamnation à mort, pour aller devant la Chambre des Pairs, qui ne pouvait juger qu'en tribunal politique. Les avocats eussent dû aussi faire état de l'enthousiasme général pour l'Empereur, au retour de l'île d'Elbe, pour justifier, par le sentiment national lui-même, le revirement de Ney. Le maréchal fut dépassé par les événements et pris dans un cas de conscience insoluble. Le plaidoyer de Me René Floriot est adroit, généreux et, somme toute, convaincant. On peut affirmer que le malheureux Brave des Braves paya pour les autres. — G. M.

Trafalgar, le Waterloo naval de Napoléon, par *René Maine,* 1 vol. in-16, 272 p., 650 fr. (Hachette). — Spécialiste de l'histoire de la marine, M. René Maine nous apporte sur l'histoire de la marine impériale un livre très solide, bourré de chiffres et de documents, mais qui n'en reste pas moins très vivant par le récit du combat de Villeneuve et de Nelson, précédé du fameux « match-poursuite » à travers la Méditerranée et l'Atlantique. L'auteur met en évidence les conséquences du désastre de Trafalgar, qui laissait définitivement la maîtrise des mers à l'Angleterre. Il recherche et trouve les causes de la défaite dans l'insuffisance de nos amiraux et dans les impatiences de l'Empereur, peu fait pour subir les inévitables lenteurs de transmission et de manœuvre dans la marine à voiles. — G. M.

Les Alliés allemands de Napoléon, par le *colonel C. Sauzey* (Baden-Baden, Editions Art et Science, 1955, x-296 p., avec 20 gravures et 26 croquis). — Tous les érudits connaissent les ouvrages qu'avait, avant 1914, consacrés le colonel Sauzey aux contingents fournis à Napoléon par les États de la Confédération du Rhin, sous ce titre : *Les Allemands sous les Aigles françaises.* Un autre excellent spécialiste de l'histoire napoléonienne et de l'Allemagne militaire, le lieutenant-colonel Séreau, vient, à la demande de la famille du colonel Sauzey et grâce au concours du Haut Commissariat Français en Allemagne, de compléter ces précieux volumes et de les refondre en un seul, qui présente l'histoire de ces contingents allemands de 1805 à 1813. L'ouvrage est illustré de plans, de portraits et de curieuses reproductions de gravures et de tableaux. Indépendamment des précisions érudites de l'ouvrage original, il nous offre ainsi l'image d'une première expérience d'armée européenne, dont les leçons ne manquent pas d'un intérêt actuel. — G. L.

En lisant les Mémoires de guerre du général de Gaulle, par *Weygand* (Flammarion, 1955, 236 p., 400 fr.). — Le général Weygand oppose, sur certains points relatifs à la Bataille de France et à la demande d'armistice, son témoignage à celui du général de Gaulle. Sur d'autres points, possibilité de la continuation de la lutte en Afrique, légitimité du Gouvernement de Vichy, il discute les thèses des *Mémoires.* Sur d'autres enfin, et notamment sur le rôle du général de Gaulle dans les affaires de Mers-el-Kébir

et de Dakar, il prend nettement l'offensive et accuse. Le ton reste cependant toujours modéré, quoique extrêmement sévère. En dépit de la hâte avec laquelle il a été rédigé et de son excessive brièveté, ce petit livre a droit à l'audience de tous les Français de bonne foi et mérite tout au moins d'être discuté. — G. L.

L'Armistice de 1940 et l'Afrique du Nord, par *A. Truchet* (P. U. F., 1955, 424 p., 1.200 fr.). — Par le nombre et la valeur des documents et des témoignages que l'auteur a recueillis et qu'il discute avec une évidente bonne foi, cette étude sur la possibilité de continuer la lutte en Afrique du Nord en juin 1940 est d'une importance exceptionnelle pour l'appréciation des décisions qui furent prises alors par le Gouvernement et le Haut Commandement français. Si certains jugements et certaines hypothèses pourraient appeler des réserves, on peut considérer comme solidement établies deux conclusions essentielles : « Même après le désastre des armées du Nord, le repli sur l'Empire d'effectifs et de matériels importants était une opération réalisable, à condition qu'elle fût commencée fin mai-début juin » et « ce repli rendait peu vulnérable notre Afrique du Nord » ; même après le 25 juin, cette opération était encore possible « avec des risques accrus mais acceptables », *si* la Marine avait consenti à y coopérer. — G. L.

La libération de la Corse (1943), par *R. Séreau* (J. Peyronnet, 1955, 115 p., avec 3 cartes et 8 illustr., 450 fr.). — Pour diverses raisons, dont certaines peu avouables, le beau fait d'armes que fut la reconquête de la Corse a été trop laissé dans l'ombre. Pourtant cette opération militaire, de conception purement française, et dont les conséquences furent des plus heureuses, fait grand honneur à l'esprit de décision du général Giraud qui l'ordonna en dépit de la faiblesse des moyens dont il disposait, au sens tactique des chefs qui surent adapter ces moyens à une situation très particulière, au courage des troupes qui l'exécutèrent et des partisans locaux qui y participèrent après l'avoir longtemps préparée dans la clandestinité. Le lieutenant-colonel Séreau en a fait un récit vivant, d'une précision et d'une clarté remarquables. — G. L.

Daniel-Rops. **L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme. 1. Une révolution religieuse : la réforme protestante.** 1 vol. in-16 de 615 p., 850 fr.; **2. Une ère de renouveau : la réforme catholique.** 1 vol. de 569 p., 800 fr. (Arthème Fayard, « Les grandes études historiques »). — Quatrième volume — et volume double — de cette « Histoire de l'Eglise du Christ » qui en annonce encore deux autres, cette « Eglise de la Renaissance et de la Réforme » est à la charnière des temps modernes. L'auteur a eu l'heureuse idée de remonter au milieu du XIVe siècle (donc un siècle avant la date fatidique de 1453) pour relater la crise de la chrétienté qui aboutira à la réforme protestante : déchirement de l'unité chrétienne par le « grand schisme » d'Occident, trouble des consciences, désaffection envers la papauté, naissance des idées « conciliaires ». Cette crise fait l'objet des trois premiers chapitres du tome I, où la prolifération des faits n'étouffe jamais la netteté de l'exposé ni ne nuit à l'évocation des personnalités fortes : une Catherine de Sienne, une Colette de Corbie, etc. Les trois derniers chapitres, consacrés à Luther, à Calvin et aux débuts du protestantisme « politique », s'efforcent à l'impartialité tout en ne dissimulant pas le point de vue catholique. Il est fait justice, en particulier, des « légendes dégradantes » que le P. Denifle fit courir sur Luther. On a plaisir à ce que le génie religieux des deux réformateurs ne soit pas minimisé, mais sur ce point — histoire des doctrines — l'auteur n'a pu encore tenir compte du livre récent de L. Bouyer, *Du protestantisme à l'Eglise*.

Le tome II va de 1560 à 1622, des Guerres de religion à la fondation de la Congrégation de la Propagande. Titre caractéristique : « la *réforme* catholique » et non la *contre-réforme*, car, dans son chapitre liminaire sur « le réveil de l'âme catholique », M. Daniel-Rops entend démontrer que ce réveil « se situe dans le droit fil de la plus vieille tradition » et ne s'est pas fait *contre* le protestantisme. Chapitre suggestif sur tout le bouillonnement de rénovation et de création qui précéda saint Ignace de Loyola. Autres chapitres : Le concile de Trente et l'œuvre des saints; Le grand déchirement de l'Europe chrétienne; « De propaganda fide »; l'Eglise au nouveau visage. Questions politiques, portraits de saints, littérature, art, rien n'est négligé de ce qui peut dessiner le visage de ce siècle « baroque », que l'on

remet maintenant en honneur, mais qui reste si peu connu.

Tout cela extrêmement clair, maniable, grâce aux index alphabétiques, aux tableaux chronologiques. L'information est au-dessus de tout éloge : les Indications bibliographiques, groupées à la fin du tome II, commentent brièvement les ouvrages analysés; leur nombre est considérable ! — M. MAHN-LOT.

Luther tel qu'il fut. Textes choisis, traduits du latin et de l'allemand, et annotés par le *chanoine L. Cristiani;* **Calvin tel qu'il fut,** textes choisis... par le *chanoine L. Cristiani.* Introduction de Daniel-Rops. Chaque volume, 600 fr. (Arthème Fayard, « Textes pour l'histoire sacrée »). — Mettre à la disposition des lecteurs les textes qui permettent de reconstituer la biographie et le visage de tel personnage historique, c'est là une heureuse idée. M. L. Cristiani, auteur d'une thèse, *Du luthéranisme au protestantisme,* d'une *Histoire du protestantisme continental,* de *L'Eglise à l'époque du concile de Trente* (dans la collection Fliche et Martin) était bien placé pour établir les dossiers relatifs aux deux réformateurs et faire les textes explicatifs de liaison entre les documents cités. On pourrait souhaiter des notes plus copieuses (par exemple, la préface à l'*Institution chrétienne* de Calvin, adressée à François Ier, longue de 22 p., n'en comporte aucune, et bien des allusions de Calvin aux opinions des Pères de l'Eglise échapperont totalement au lecteur moderne). Par de larges extraits de leurs œuvres, on peut juger de la fougue et de la profondeur de Luther, de la force persuasive de Calvin, soutenue par une prose qui le classe grand écrivain (grosse erreur sur la couverture du « Calvin » : « textes... *traduits de l'allemand* » !). Mais ces œuvres, forcément fragmentées par le découpage chronologique, auraient dû être récapitulées dans la table finale.

Les deux volumes sont précédés d'une introduction où M. Daniel-Rops reprend et résume les chapitres qu'il a consacrés à Luther et à Calvin dans son *Eglise de la Renaissance et de la Réforme.* — M. MAHN-LOT.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

LA CRISE MYSTIQUE DE VICTOR HUGO. — Ce serait une erreur de croire que l'intérêt des séances d'une académie comme celle des Sciences morales et politiques (et la chose est presque aussi vraie pour une autre académie) réside essentiellement dans l'audition des communications qu'on y fait. On peut le dire avec d'autant moins d'irrévérence que ses membres se produisent rarement dans ce genre d'exercice, malgré les invitations à payer davantage de leur personne que leur adressait il y a deux ans leur président sortant, M. le doyen Georges Ripert. Les communications entendues sont le plus souvent le fait de candidats à un siège, qui parfois se blousent plus ou moins sur leurs mérites et dont certains ne sont du reste pas uniquement mus par la vanité, maintenant que les jetons de présence académiques ont été très sensiblement revalorisés et que l'on attend leur prochain doublement.

Non, le principal intérêt de ces séances est dû, dans la plupart des cas, aux « observations » qui suivent les communications et qui sont présentées généralement de façon très brillante par les membres de l'Académie eux-mêmes, spécialistes de grande expé-

rience, qu'ils soient philosophes, moralistes, historiens, juristes, économistes formés par la pratique des grandes affaires, ambassadeurs, ecclésiastiques, ou médecins. On doit donc regretter que leurs « observations » ne soient pas recueillies pour étoffer un procès-verbal bien trop sec, et comme une mise au point nécessaire, un indispensable complément aux communications entendues. C'est là, en effet, le meilleur apport collectif, le plus divers et le moins académique, en raison de sa spontanéité, que les membres de l'Académie puissent faire aux débats de leur compagnie, pour en rehausser l'éclat.

Mais ce n'est pas le seul. Les présentations ou les dépôts d'ouvrages offrent, certaines fois, un exceptionnel intérêt. Tel a été le cas, par exemple, pour le livre que M. Maurice Levaillant a consacré à *La crise mystique de Victor Hugo (1843-1856) d'après des documents inédits* (éditions José Corti).

Ce livre apporte sur les sources de l'inspiration religieuse et mystique des *Contemplations* et de quelques autres recueils du poète, des révélations capitales et stupéfiantes, des commentaires si riches et si pertinents, qu'il peut être regardé comme la clef indispensable à la compréhension parfaite de ce chef-d'œuvre lyrique et de la pensée profonde d'Hugo. On n'imagine pas qu'il soit possible désormais d'expliquer à des étudiants la grandeur pathétique des *Contemplations* ou de *la Fin de Satan* sans avoir lu le livre de M. Levaillant. Certains se sont vantés, cette saison, d'avoir « découvert » *Marie Tudor*. On pourra se vanter avec plus de raison d'avoir découvert les *Contemplations* grâce à M. Levaillant; et c'est tout de même autre chose.

Dans un court avant-propos de deux pages, celui-ci a indiqué l'objet de son livre. L'inspiration religieuse et mystique de Victor Hugo a été longtemps ignorée et plus longtemps encore méconnue. Pour en montrer la grandeur, l'auteur a présenté un nombre relativement important de fragments rassemblés par Hugo lui-même, provenant des archives de son ami dévoué Paul Meurice, et mis à la disposition de M. Levaillant par la fille et la petite-fille de ce poète caudataire. A la lumière de ces documents, par une étude plus poussée de la vie et de l'œuvre d'Hugo, en dégageant des dates et en soulignant des faits, l'auteur du livre a « tenté de dessiner le cours d'une inspiration longtemps souterraine, qui a émergé deux fois avec violence pour sembler ensuite se contracter de nouveau sur elle-même et, presque, se dissimuler, comme si le poète avait eu peur ».

La première émersion s'est produite à la suite de la mort, à dix-neuf ans, de la fille aînée et préférée du poète, Léopoldine,

noyée accidentellement à Villequier, en 1843, avec son mari Charles Vacquerie. Presque tout le quatrième livre des *Contemplations* lui est consacré. Elle est encore l'inspiratrice de quelques-uns des plus beaux poèmes du cinquième livre, comme celui dédié à *Mademoiselle Louise B.*, et *Dolorosae*, par exemple.

Après une accalmie la seconde émersion a eu lieu à Jersey à dix années du drame, sous l'influence de la proscription et de la solitude. Elle s'est développée par la pratique du spiritisme, alors en grande vogue, qui avait conquis des adeptes de qualité comme Balzac et bien d'autres.

Victor Hugo résista d'abord aux instances de Mme de Girardin. Sa défiance se dissipa sous l'influence de son entourage, en proie à la monomanie des tables. Il avait l'esprit librement mais foncièrement religieux. Le mystère l'attirait, le fascinait. Pour s'unir au monde inconnu, rien ne lui avait paru meilleur que la prière, rien ne lui sembla alors plus efficace que le truchement des tables dites tournantes, mais en réalité frappantes, puisqu'elles parlent avec leurs pieds, ou du moins l'un d'eux, qui frappe le sol, tandis qu'elles se dandinent sur les deux autres. Car il s'agissait de guéridons, que M. Levaillant qualifie, non sans sourire discrètement sous sa moustache, de « trépieds du mystère ».

On connaît le jeu. La table répond par un coup pour « oui », deux coups pour « non ». Mais quand elle devient prolixe c'est toute une aria, car les mots sont épelés à raison d'autant de coups par lettres qu'en comporte le classement de celles-ci dans l'alphabet. Il faut pour ces dialogues une patience soutenue par une crédulité à toute épreuve, et aussi des nerfs solides.

Beaucoup de procès-verbaux, excessivement longs de ces pénibles conversations, ont été rédigés par Hugo lui-même.

Les esprits évoqués étaient très divers et d'une docilité surprenante. Léopoldine (que Victor Hugo appelait fâcheusement *Didine*) venait naturellement en tête et confia que son habitat ordinaire était fait de lumière. Elle fut suivie d'une fée : Amélia; du Diable en personne qui se montra facétieux comme il se doit; de Napoléon III, l'ennemi numéro 1, qui s'accusa avec humilité des crimes inexpiables dont Hugo le chargeait, et promit, en 1853, de mourir avant deux ans. Isaïe vint aussi, après une certaine Dame blanche infanticide dont le spectre hantait les grèves de Jersey. Puis Eschyle, Dante et Shakespeare, qui déclara aimablement que la langue anglaise était inférieure à la française, et prouva sa sincérité en dictant des quatrains français, habiles pastiches d'Hugo, que celui-ci proposait, très confraternellement de retoucher çà et là. Nous en passons et des meil-

leurs... Victor Hugo quand il conversait avec André Chénier le chargeait de prendre rendez-vous pour lui avec Shakespeare. Les proscrits de Marine-Terrace, on le voit, vivaient dans la familiarité des grands esprits, compensation qui leur était sans doute bien due.

L'objectif de Victor Hugo, « âme pénétrée d'infini », c'était d'obtenir assez de confidences des habitants de qualité de l'au-delà, pour se faire une idée cohérente de l'univers, de façon à pouvoir donner de celui-ci une explication d'ensemble, construire une cosmogonie. Il la ferait connaître dans ses poèmes majeurs, selon la véritable fonction du poète qui est de s'affirmer visionnaire, révélateur de cet autre côté des choses que le commun des mortels ne peut voir, conducteur d'hommes, comme il l'expose dans les *Mages*.

Seulement, les réponses des esprits étaient parfois obscures, contradictoires, déroutantes, si bien qu'après avoir récapitulé, grâce aux procès-verbaux, ce qu'il appelait « la doctrine des tables », il se prit à douter et cessa de consulter celles-ci (d'autant que certains cerveaux, autour de lui, commençaient à se déranger). Il comprit enfin que les tables renvoyaient seulement aux questionneurs un écho de leurs propres pensées et qu'il avait été dupe d'un effet de mirage.

C'est cependant de ces dialogues avec les tables, tabernacles illusoires des génies de l'humanité, que sont nées les *Contemplations*, « mémoires de son âme et de son esprit », et *La fin de Satan*, car, constate M. Maurice Levaillant, « les tables [qui lui renvoyaient sa pensée] ont confirmé, renforcé les lois profondes du système cosmogonique que depuis vingt-cinq ans il élaborait avec patience dans ses méditations ». Ce système est exposé tout au long, et avec quelle vertigineuse magnificence, dans le poème de sept cents et quelques vers des *Contemplations*, qui a pour titre : *Ce que dit la bouche d'ombre*.

REFORMES ACADEMIQUES. — Un vent de réformes souffle sur l'Institut. L'Académie des Sciences morales et politiques vient de mettre sur un pied d'égalité, au point de vue du vote pour les élections de nouveaux membres et de la constitution du bureau, les membres ordinaires et les membres libres, ceux-ci considérés jusqu'à présent comme de seconde zone. On compte parmi eux le Dr Schweitzer, le pasteur Bœgner et Mgr Chevrot... On étudie, d'autre part, le moyen de faire figurer — sans trop de risques — aux procès-verbaux des séances les « observations » spontanément faites après les communications.

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Robert Fawtier, président en exercice, a profité de la séance solennelle, tenue devant un large auditoire, composé en majorité de personnes de l'extérieur, pour saisir l'opinion publique de réformes qu'il n'a pu faire aboutir en séances secrètes. La première visait les élections des membres français, sans lettres de candidature et sans visites, comme cela a lieu pour les membres associés étrangers. La deuxième concernait la limitation du nombre excessif des séances secrètes, dans une compagnie qui devrait se flatter de traiter presque tout au grand jour. La troisième tendait à renvoyer les « comités secrets » vraiment indispensables en fin de séances, comme dans les autres académies, afin de ne pas obliger les auditeurs du dehors à sortir pour un laps de temps indéterminé, et ne pas décourager ainsi ceux qui suivent les travaux de cette académie. Il s'agit essentiellement des journalistes que M. Fawtier n'a pas voulu nommer, mais qui ne l'en approuvent pas moins quand il a raison.

Robert Laulan.

LINGUISTIQUE

LA SEMANTIQUE ET SES PROBLEMES. — Ce n'est pas aux lecteurs du *Mercure* pour qui M. G. Esnault a écrit pendant si longtemps qu'il convient d'apprendre ce que c'est que la *sémantique*. Cette partie de la linguistique où l'on étudie les sens, soit à partir des notions à dénommer, soit en partant des mots, éveille d'ailleurs toujours la curiosité du public. Sans autre préambule je signale donc trois ouvrages et une étude qui se rapportent à elle (1). Si les ouvrages se présentent comme des manuels, ils n'en diffèrent pas moins entre eux par le volume, le ton, l'intention. Une qualité, très rare dans ce genre, leur est commune : ils sont *ouverts*, sans le moindre soupçon de dogmatisme. Leurs auteurs voient dans la sémantique une science à faire; ils le disent, ils ont raison. Ce n'est pas qu'on ait attendu hier pour s'intéresser aux mots dans la mesure où ceux-ci symbolisent et communiquent un sens. La sémantique existait bien avant Bréal. Celui-ci a trouvé

(1) P. Guiraud, *La Sémantique*, Paris, P. U. F., 1955, 1 vol., 118 p. [Collection Que sais-je?]. — E. Gamillscheg, *Französische Bedeutungslehre*, Tübingen, Max Niemeyer, 1 vol., 232 p. — S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke, 1952, 1 vol., 334 p. [Bibliotheca Romanica p. s. le d. de W. v. Wartburg]. — E. Benveniste, *Problèmes sémantiques de la reconstruction*, in *Word, Journal of the Linguistic Circle of New York*, X, 1954, p. 251-264.

une étiquette pour des enquêtes qu'avaient entreprises depuis des siècles les érudits et les écrivains réfléchis, je veux dire ceux qui raisonnent leur vocabulaire. Mais son plus grand mérite a été de définir avec une certaine précision l'objet de la sémantique et de l'inclure dans la linguistique. Or le moment n'était pas très favorable, en 1883, à une telle opération. Presque toute la curiosité des linguistes se tournait alors vers l'étymologie et les processus d'évolution phonétique. On essayait d'isoler et de réduire le plus possible les variables qui interviennent dans ces changements. On ramenait ceux-ci à des constantes et le terme de *loi phonétique* était à la mode. On en a rabattu depuis. Les phonéticiens se sont familiarisés davantage avec la notion de variable. Ils font très bon ménage avec les sémanticiens et la sémantique paraît bien assise désormais à l'intérieur de la linguistique. A-t-elle pour autant une vue nette de son objet propre? possède-t-elle une méthode d'analyse et de classement au point? Je ne pense pas qu'on puisse répondre tout de go à ces questions par l'affirmative. L'existence d'autres sémantiques brouille d'abord un peu la situation. Il existe, en effet, des sémantiques non-linguistiques. MM. S. Ullmann et P. Guiraud font état des travaux de logiciens qui visent à suppléer aux déficiences du langage social par des systèmes de symboles originaux; de psychologues, comme Korzibski qui part du langage lui-même mais pour dégager les règles d'une pédagogie. Il y a, enfin, touchant la linguistique de plus près, toutes les recherches autour d'une théorie de l'information, sur lesquelles on peut s'informer auprès de M. Guiraud et de M. B. Mandelbrot (2). Cette extension du terme de *sémantique* risque de troubler plus d'un esprit. Ainsi, la théorie de l'information s'édifie sans qu'on y fasse une seule référence à un signifié concret; elle ne considère que les signifiants dans leur forme, leur fréquence, leur coût, leur ordre, et ne tient aucun compte de ce qui, à mon sens, est le seul objet de notre sémantique, à savoir le lien institutionnalisé entre une notion — un signe et les variations qu'y introduisent certains accidents soit de la notion, soit du signe. Rien qu'à s'en tenir là les limites de la sémantique ne sont pas encore très claires. D'autre part, la sémantique ainsi définie n'englobe-t-elle que les mots-notions? c'est l'idée qu'adoptent implicitement ou explicitement MM. Gamillscheg, Ullmann et Guiraud. Les deux derniers soulignent un point sur lequel ils sont en désaccord avec Bréal. Celui-ci incluait la syntaxe dans la sémantique. Ils observent à bon droit

(2) Cf. *Structure formelle des textes et communication*. Deux études par B. Mandelbrot, in *Word*, X, 1954, p. 1-27.

que les tours, les ordres de succession ne font que dégager un rapport d'ensemble, le sens des signifiants demeurant le même quel que soit leur rang dans la phrase (cf. *Pierre bat Paul* ou *Paul bat Pierre)*. Toutefois, dans les langues à dérivation, la limite du sens passe *au-dessous* du mot : il suffit de juxtaposer *poirier, pommier, oranger, figuier* pour reconnaître au suffixe un sens au moins aussi positif qu'à l'élément radical de ces composés. Et d'une façon plus générale, est-ce qu'une distinction classique comme celle que les linguistes établissent entre *morphème* et *sémantème* est encore fondée, je ne dis pas en grammaire mais d'un point de vue plus élevé? Peut-être. Encore importerait-il de réviser la notion de *sens*. L'article *le*, l'adverbe *ne* symbolisent des catégories plutôt que des notions. N'ont-ils pas cependant un sens? M. S. Ullmann le dénie, car ces unités grammaticales sont, dit-il, dépourvues de signification autonome. Mais n'est-ce pas opérer une sorte de pétition de principe que de les exclure de la sémantique en vertu d'une notion (du *sens*) aussi vague que celle sur laquelle opèrent les linguistes? La discussion sur ce point est et reste ouverte.

Il est dommage que M. P. Guiraud ait été tenu à une sobriété excessive par la collection pour laquelle il écrivait. Du moins indique-t-il bien tout ce qui, dans la théorie des sens, prête au doute et donne à réfléchir. M. S. Ullmann était plus au large et son titre *Précis de sémantique française* est justifié. Toute sémantique, en effet, est conditionnée par la nature et la situation particulière des signifiants dans un idiome donné. Le mot est plus ou moins autonome; le système des phonèmes qui le composent est plus ou moins apte à être interprété par le sentiment; les structures mêmes des mots sont plus ou moins suggestives, évocatrices. Tout ce domaine par où la sémantique côtoie le style a été fort habilement exploité par l'auteur. Ses remarques sur le caractère arbitraire du mot français, sur la synonymie et la polysémie sont à retenir, comme ses commentaires des exemples cités. Il rejoint en somme ici Bröndal et présente le français pour ce qu'il est : une langue qui tend à être abstraite.

Nous ne pouvons pas suivre tous les chemins dans lesquels conduit l'étude des mots en situation dans un système donné ou des mots considérés dans leur histoire. A ce propos, la seule question générale qui se pose est celle-ci : peut-on ramener à des *constantes* l'ordonnance des systèmes lexicaux et les changements qui affectent le ou les sens d'un terme au cours de son histoire? On est bien loin aujourd'hui de la belle assurance de Trier qui prétendait retrouver dans la situation respective de

certains signifiés associés le calque de champs notionnels. Trier était philosophe. Les sociologues enquêtent plutôt du côté des substrats matériels du lexique. Il est hors de doute — et M. Matoré l'a bien montré en dernier lieu — que sous des actions politiques, économiques, techniques, il se produit des orientations du lexique et des associations privilégiées de mots autour de mots-témoins et de mots-clefs. Mais de là à découvrir des constantes dans ces mouvements?... Si l'on se tourne du côté de la psychologie est-on sur un terrain plus sûr? C'est celui qu'a choisi, en somme, M. E. Gamillscheg dont la *Französische Beudeutungslehre* offre une collection de près de 3 000 mots français identifiés, rattachés à leur valeur originelle, suivis dans leur histoire et classés d'après les accidents (élargissement, resserrement, métaphore, etc.) qui les ont affectés. Instrument de travail bien commode, de consultation courante plutôt que livre d'initiation, et qu'on aimerait voir traduit, car il n'a pas d'équivalent chez nous. Toutefois, ces cases qui symbolisent autant d'opérations particulières de l'esprit sur des signes sont-elles aussi sujettes à révision. Lorsqu'on lit l'étude d'une si haute portée que M. E. Benveniste a écrite pour *Word*, on se rend compte que certaines ou bien ont une existence fictive, ou bien contiennent des exemples qui ne devraient pas y figurer. L'auteur expose huit relations étymologiques délicates qui illustrent autant de cas typiques de reconstruction. Il a voulu montrer que très souvent de prétendues évolutions de sens tenues pour assurées sont purement et simplement des imaginations contre lesquelles on se serait prémuni en étudiant avec plus de soin les textes et les conditions d'emploi les plus anciennes qu'on puisse atteindre des mots en question. Les langues techniques, à l'époque du latin post-classique, prouvent que *testa*, apte à désigner toute espèce de coquille dure, en était venue à désigner la boîte cranienne; donc que la victoire de *tête* sur *chef* (< caput) n'est nullement due à une métaphore plaisante. De même une analyse objective doit faire renoncer au beau mythe selon lequel un des noms du chêne serait à la base de la valeur morale qu'avaient les mots *dru* et *druerie* en ancien français. Tout cela invite d'abord les sémanticiens à réviser les points de départ d'où ils déduisaient des enchaînements de sens. Mais surtout l'article en question, qu'on peut lire à la lumière de ce que F. Paulhan avait écrit déjà sur le sens des mots (3), invite à distinguer mieux qu'on ne le faisait dans les composantes d'un sens entre les *traits distinctifs* et les variantes d'emploi. Il pose là une règle de méthode, saine, indis-

(3) F. Paulhan, *Qu'est-ce que le sens des mots?* in *Journal de Psychologie*, XXV, 1928, p. 289-320.

pensable, primordiale dans l'ordre de la recherche historique. La leçon ne sera pas perdue, je pense.

Une sémantique qui ne tiendrait pas compte des signifiés autant que des signifiants se ruinerait d'elle-même. Dénier que cette science ait deux faces ou, si l'on préfère, qu'elle opère sur deux plans serait absurde. On admettra donc qu'elle cherche à découvrir les raisons qui rendent compte *à la fois* des mouvements qui se passent en corrélation sur chacun d'eux. J'irai même plus loin. Il se peut qu'en fin de compte une analyse de la représentation du type de celle que conduit M. G. Guillaume apporte à la sémantique toujours le même secours qu'à la grammaire. Après tout, si les mots sont bien, en fait, les meilleures, et parfois les seules ouvertures qui jettent un jour sur le monde intérieur des notions, nous ne les connaissons pas tous, nous ne les comprenons pas tous et les hasards de l'histoire font, surtout pour les langues mortes, que leurs relations systématiques nous échappent bien souvent. Il n'en reste pas moins qu'en l'état actuel des choses leur étude sémantique est loin d'avoir donné tout ce qu'on peut attendre d'elle et que même, pour bien des mots en apparence clairs, elle est à reprendre. Au fond, l'article de M. Benveniste donne moins une leçon d'histoire qu'une leçon de philologie. Leçon salutaire. Une spéculation sur la genèse, sur les formes et sur les relations des notions s'appuiera toujours sur l'histoire de leurs signes. Dès lors, autant que cette histoire ne soit pas un roman. Et une philologie exacte est encore le plus sûr moyen d'asseoir les vérités partielles, discontinues de l'histoire sur une base qui ne s'effrite pas.

R. L. Wagner.

GAZETTE

Un hommage à Adrienne Monnier. — *Le 4 décembre dernier la Société des Lecteurs qui groupe, comme son nom l'indique, des professionnels de la lecture : critiques (parmi lesquels notre ami Maurice Nadeau), auteurs, éditeurs, libraires et aussi des amateurs soucieux de leur plaisir, s'est réunie pour son Assemblée générale annuelle et a rendu un unanime hommage à Adrienne Monnier. Bernard Gheerbrant, Président, déclara notamment : « La renommée « que lui acquirent ses amitiés littéraires, de Joyce à Hemingway, « de Léautaud à Valéry, l'aide constante qu'elle apportait aux jeunes « qu'elle sortait de l'ombre, semblent éclipser ces quarante années « de travail où elle assuma jusque dans ses plus ingrates corvées la « tâche de libraire. D'une guerre à l'autre elle a tenu bon, malgré « la crise, malgré la mévente, malgré l'occupation qui ruinait sa « spécialisation, le cabinet de lecture. Si tous nous avons appris « rue de l'Odéon ce qu'était une information juste — ce surascen- « dant que confère une culture — nous éprouvons aujourd'hui un « besoin de silence pour méditer tout ce que son combat comportait « de quotidien.*

« Que cette maison qui fut longtemps le symbole du lieu le plus « informé, le plus « à la page », que cette maison ouverte à la nou- « veauté soit devenue en un quart de siècle le rassemblement des « valeurs les plus fermes, non seulement de notre domaine mais « de la littérature anglo-saxonne et même mondiale, voilà ce qui « démontre combien est « payante » l'action de choisir. Et qu'on « n'objecte pas qu'il n'y faut que du goût. Le courage est tout aussi « nécessaire, plus encore. En optant dès 1915 pour ce qu'elle nom- « mait « l'esprit nouveau », Adrienne Monnier heurtait de front des « habitudes acquises et faisait pour certains figure de bien mauvais « commerçant.

. . . . . .

« Elle eut un sens aigu de l'évolution que subit l'édition fran- « çaise et de sa forme actuelle. En créant une bibliothèque de « prêt, en combinant la location-vente, elle se montrait plus avisée « qu'aucun homme d'affaires. Certes elle ne sut pas ou ne voulut « pas garder cette formule pour elle seule. Elle fut la première à « s'amuser de voir tant de femmes du monde jouer à ouvrir un « « cabinet de lecture ». Mais la vogue même de ce mot qu'elle « lança au lieu et place des barbares « Panbiblion » et « Philo- « biblion » de l'avant-guerre 14, est liée à l'essor même du livre

« broché et bon marché, ce livre dont il faut forcer le secret à coups « de couteau et qui meurt son message lancé. Ce fut le plus grand « défenseur du livre dont le contenant s'efface devant le contenu, « du livre modestement présenté à qui elle donna génialement vie « en l'habillant, la première, de papier cristal. C'est à des petits « détails comme celui-ci, comme le fait aussi de ne pas estampiller « les ouvrages de son fonds, qu'elle manifesta le sens exact du « livre et la compréhension de son usager. Ainsi donc pour « Adrienne Monnier le livre n'est pas un objet comme le prétendent « certains aujourd'hui, il a une âme et celle-ci doit se lire sur son « visage. Hélas, l'objet — dictionnaire, encyclopédie, livre-meublant, « est une nécessité, nous dirions physiologique. Le libraire de pro- « vince le sait bien qui connaît la multitude et la contingence des « besoins et l'éditeur aussi qui fait des couvertures lavables! La « grande, l'unique chance que nous eûmes d'avoir une Adrienne Mon- « nier, c'est que désormais nous saurons toujours que nous pouvons « être autre chose que cela, autre chose que des débitants d'objets. « Notre profession nous permet désormais d'établir le va-et-vient « entre ces deux besoins fondamentaux : le besoin de connaître et « le besoin de posséder, le besoin de lire et le besoin de meubler, le « besoin de penser et le besoin de toucher...

Saison des prix. — *En cette saison des prix, voici une page qu'il n'est pas mauvais de relire, car il se peut que tout y soit dit :*

« Combien de gens connaissent tous les livres et tous les auteurs, « sont instruits de toutes les opinions et de tous les systèmes, qui « sont incapables de discerner le vrai du faux, et d'apprécier ce « qu'ils lisent! Combien d'autres se plaignent qu'on n'écrit plus « rien de raisonnable, et que tous les auteurs ne font que se répé- « ter les uns les autres, qui, s'il paraissait un ouvrage original, non « seulement ne l'approuveraient pas, mais seraient les premiers « à le combattre, à en relever les défauts, et à se prévaloir contre « lui des négligences qui pourraient s'y rencontrer! Cette dispo- « sition trop ordinaire des esprits, l'espèce d'oubli dans lequel ont « été ensevelis pendant longtemps de grands ouvrages, et l'injus- « tice que d'assez beaux esprits ont éprouvée de leurs contempo- « rains, autorisent des hommes très médiocres à protester contre « les jugements de leur siècle, et à attendre follement de la posté- « rité l'estime refusée à leurs ouvrages. C'est cette même incapacité « des lecteurs, c'est leur mauvais goût, leur avidité pour les baga- « telles, qui enhardissent et multiplient jusqu'à l'excès les livres « fades et les niaiseries littéraires. Si l'art de penser et d'écrire « n'est plus qu'un métier mécanique, comme l'arpentage, ou l'orfè- « vrerie; si on n'y est plus engagé par le seul instinct du génie, « mais par désœuvrement ou par intérêt; s'il y a sans compa- « raison plus de mauvais ouvriers dans cette profession que dans « les autres, il faut s'en prendre à ceux qui soutiennent ces faibles

« artisans et leurs faibles ouvrages en les lisant. Cependant, de « même que le grand nombre des arts inutiles prouve et entretient « la richesse des Etats puissants, peut-être aussi que cette foule « d'auteurs et d'ouvrages frivoles, qui entretiennent le luxe et la « paresse de l'esprit, prouvent, à tout prendre, qu'il y a aujour- « d'hui plus de lumières, plus de curiosité et plus d'esprit qu'autre- « fois parmi les hommes. » (Vauvenargues, *Réflexions sur divers sujets.*)

Sur un mot de Philippe Hériat. — *Le lundi 5 décembre, M. Michel-Droit « reportait » en direct, de chez Drouant, pour Paris-Inter, l'attribution du Prix Goncourt et du Renaudot : tout un chacun, du coin de son poste, put entendre les voix de Philippe Hériat, puis de Gaston Picard proclamer les noms d'Ikor, de Pauwels, de Govy et des autres.*

Et puis, quand le reporter de Radio-Monte-Carlo voulut bien abandonner Philippe Hériat à la radiodiffusion française, on put entendre celui-ci répondre impromptu à quelques questions de M. Michel-Droit. Le demandeur prit bien la précaution de l'avertir qu'il parlait en direct et qu'il ne serait pas question de trafics de laboratoire : tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous... Accordons-lui cependant le bénéfice de l'improvisation. Et d'ailleurs verba volant. *Donc, ne pas dramatiser. Toutefois :*

Je ne sais si c'est la voix de M. Michel-Droit, ou celle de Philippe Hériat, ou quelque autre voix, qui déclara qu'avec Roger Ikor l'Académie Goncourt se tenait mieux dans la tradition Goncourt. Mais c'est bien Philippe Hériat qui confirma qu'en préférant Ikor à Pauwels ses collègues avaient entendu couronner un roman plus proche de la tradition romanesque de Daudet, de Balzac ou de Zola que d'une esthétique plus moderne.

Il m'a semblé, en l'entendant, que c'était jouer au lauréat un fort mauvais tour. Car enfin la « tradition » Balzac ou la « tradition » Zola ne sauraient être tout à fait bonnes que pour Balzac lui-même ou pour Zola lui-même. Quelle tradition suivaient donc Balzac ou Zola? N'avaient-ils pas inventé et créé leur propre tradition? Un créateur, c'est une étrave; le rétrograder du côté de la poupe et du sillage, c'est déjà le désavouer.

Toujours l'étonnant paradoxe du Peintre de la vie moderne. *Un artiste n'a de chances d'aborder heureusement aux époques lointaines qu'à la condition d'être profondément solidaire de son propre temps, c'est-à-dire de l'accidentel, du fortuit, de l'occasionnel, du circonstanciel, de tout ce qui en apparence nierait absolument toute chance de survie. Paul Morand déclarait jadis que, bien loin d'avoir l'éternité devant les yeux en écrivant, il n'écrivait que pour trois mois; il est vrai que, si cela suffisait pour assurer l'éternité, ce serait trop simple : la Némésis le lui a bien fait voir, en le pre-*

nant au mot. — Si l'art romanesque se trouve aujourd'hui dans l'état pâteux où nous le voyons, c'est vraisemblablement que tous ces talents, qui ne manquent pas, n'ont pas encore eu la vigueur d'inventer une forme romanesque qui leur soit propre.

Les jurys sont ficelés par le succès matériel de leurs prix. Le cas de Julien Gracq reste une exception. On ne peut plus se permettre de risquer de n'être pas suivi du public. Il faut donc garder un œil sur les deux cent mille acheteurs. Et les romanciers sont à la remorque des jurys. Il arrive encore que le meilleur gagne; il arrive aussi, et plus souvent, que celui-là gagne qui répond mieux aux goûts présumés de la clientèle. En droit, les prix représentent une solution de force, — la seule solution propre à faire enfin sauter l'académisme; en fait, ils renforcent le conservatisme. Si le conservatisme conscient était assez malin pour avoir inventé cette ruse, ce serait bien joué; mais il n'y a pas de conservatisme conscient. Il n'a même pas besoin du cynisme pour se maintenir. La bonne foi et la bonne conscience demeurent ses plus sûrs soutiens.

Il s'agit là, au demeurant, de considérations tout abstraites, qui ne mettent en cause ni Philippe Hériat, qui sans aucun doute n'a jamais songé à en dire autant, ni Roger Ikor, dont rien ne dit que le succès soit immérité (je n'ai pas encore lu son roman, et peut-être la technique qu'il a choisie était-elle en effet seule propre à son ample dessein), ni, en tout cas, les éditions Albin Michel, que chacun se réjouit de voir distinguées, car elles sont réputées dans les lettres pour leur bon et honnête travail, qu'on estime et qu'on respecte. — S. P.

Le Prix Goncourt (suite). — *André Billy, on le sait, est de ceux qui, dans les délibérations de l'Académie Goncourt, ont soutenu le roman de Louis Pauwels contre celui de Roger Ikor. Et il s'en est expliqué le 14 décembre, dans son article hebdomadaire du « Courrier des lettres » du* Figaro :

« Il y a deux façons principales de se faire distinguer par l'Aca-« démie Goncourt : écrire un roman selon l'ancienne formule réa-« liste et naturaliste et prolonger ainsi la tradition romanesque « du XIX^e^ siècle, ou, selon le vœu d'Edmond de Goncourt, qui sou-« haitait voir ses héritiers rompre avec la routine et aller de « l'avant tant dans le domaine de la pensée que dans celui de la « forme (je cite de mémoire le testament), courir le risque de « l'incompréhension et de l'insuccès en s'abandonnant au démon « de l'originalité, comme a fait Huysmans en pleine époque zoliste. « M. Roger Ikor, qui a d'ailleurs d'incontestables et grandes qua-« lités, a obtenu, la semaine dernière, le prix Goncourt comme « continuateur du naturalisme et du roman de mœurs. Il le méritait « à ce titre. (...) L'Amour monstre (*Editions du Seuil*), de Louis Pau-

« wels, est apparu à deux d'entre nous comme un de ces trop rares « romans d'aujourd'hui pour qui a été créé le prix Goncourt. Elle « est bien dépassée, hélas! la conception que les écrivains désin- « téressés de la fin du dernier siècle se faisaient de la littérature! « La plupart de nos jeunes romanciers rêvent de gros tirages et « d'adaptations cinématographiques. Cela ne les empêche pas d'avoir « du talent, mais encouragés dans cet esprit par les éditeurs, acca- « blés de charges de famille ou pris dans les tourbillons de la vie « moderne dont les exigences ne font que croître au fur et à mesure « qu'on réussit à les satisfaire, la tentation est forte pour eux de « céder à la facilité. (...) »

Voici maintenant les passages du testament d'Edmond de Goncourt auxquels André Billy faisait allusion. Nous le citons d'après L'Académie Goncourt en dix couverts *de Georges Ravon, dans la nouvelle édition qu'en a donnée en* 1946, *pour le cinquantenaire de l'Académie, l'éditeur Edouard Aubanel d'Avignon :*

« (...) Ce prix sera donné au meilleur roman, au meilleur recueil « de nouvelles, au meilleur volume d'impressions, au meilleur « volume d'imagination en prose, et exclusivement en prose, publié « dans l'année.

« (...) Mon vœu suprême, vœu que je prie les jeunes académi- « ciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit « donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nou- « velles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman, dans des « conditions d'égalité, aura toujours la préférence. »

Propos d'André Dhôtel sur le roman. — *Dans les* Nouvelles littéraires *du 1er décembre, C. F. de Lignac, interviewant A. Dhôtel, a recueilli les propos suivants :*

— *« Un roman, pour moi, c'est une chanson passagère, vite envolée, et dont on se souvient sans savoir exactement de quoi il s'agissait. Mais du moment qu'il y a une histoire, cela m'intéresse. »*

— *« J'ai souvent essayé de composer rigoureusement comme tout le monde, mais cela ne marche pas. Il faut que je parle d'une certaine façon, comme le* tempo *en musique. J'ai besoin de dire en passant, sans appuyer, de dérouler fait après fait. C'est pour moi la seule façon de révéler. Pour comprendre, regardez la différence entre Beethoven qui orchestre autour d'une phrase et Mozart qu'une phrase, même magnifique, n'empêche pas de continuer... »*

— *« L'individu est à part. Le social, le moral sont comme la nourriture; on vit pour autre chose, inconsciemment, on ne s'en rend compte que plus tard. »*

— *« J'ai pris un livre de Jean Rostand sur les libellules; ses calculs sur la surface des ailes et leur résistance montrent que leur vol est impossible. Il ne me reste plus qu'à les regarder voler. »*

Gérard de Nerval redevable d'Antoine Galland. — *Que le chorgphée de la reine de Saba ait dû voisiner avec celui de Scheherazade, cela tombait sous le sens : cela tombe sous les yeux à l'Exposition Gérard de Nerval.*

Contre la paroi du fond, à la Bibliothèque Nationale, éclate une miniature azur, or et flamme : l'ascension de Mahomet. L'excellent catalogue (n° 196) explique la présence du livre ouvert à cette page, en citant ce passage du Voyage en Orient :

« *Les portraits ou figures que l'on peut rencontrer à Constantinople n'ont jamais été exécutés par des peintres turcs, je doute même que l'on doive à ces derniers une miniature qui se trouve en tête du* Voyage au ciel *de Mahomet et qui représente le prophète enlevé au milieu des flammes sur la célèbre jument* Borak, *laquelle n'est autre qu'un hipogriffe à tête de femme... Cette miniature, reproduite sur tous les manuscrits du même ouvrage, et dont un exemplaire se trouve à Paris, doit avoir été originairement l'œuvre d'un peintre persan.* »

Voilà une science bien précise; je ne doute pas trop qu'elle ne soit venue de quelque obligeant camarade orientaliste, dont une note spéciale dut être annexée au récit, comme, vingt ans plus tôt, celles de l'arabisant Fouinet en appendice aux Orientales.

Mais ni Gérard ni le catalogue ne nous avertissent d'une rencontre qui, me semble-t-il, embellit l'histoire.

Si ses amis ont parlé de ce livre au poète, c'est que cet exemplaire du Mira'j Nameh (Livre des Merveilles) *est un des manuscrits les plus précieux du fonds oriental (Suppl. turc 190), et que pendant de nombreuses années son écriture était restée une énigme défiant la sagacité des spécialistes. Les amis de Nerval ne lui avaient-ils pas dit d'où vient cette merveille, ou l'avait-il oublié?*

C'est Antoine Galland, futur traducteur des Mille et une Nuits, *qui l'a dénichée sous Louis XIV au bazar de Constantinople. Tout jeune homme, ayant appris l'hébreu au collège de Noyon, puis l'arabe au Collège de France, il était surtout réputé déjà pour sa force en grec : à cause de ce talent, et de sa foi solide, Messieurs de Port-Royal pensèrent à lui pour leur procurer des documents décisifs dans une controverse qui les opposait alors aux ministres protestants.*

Ceux-ci soutenaient que les Eglises orientales n'admettaient pas la croyance à la Présence Réelle. Or Louis XIV, que d'ailleurs la question touchait, et qui n'oubliait pas son rôle de protecteur des chrétiens d'Orient, venait alors de se décider à envoyer un ambassadeur auprès du sultan, où il avait cessé de se faire représenter; ce fut le marquis de Nointel. Je n'insiste pas ici sur l'étroite relation qu'il y eut entre cette importante ambassade et le fameux divertissement turc du Bourgeois Gentilhomme, *donné à Chambord en septembre 1670 pour ridiculiser, sur ordre du roi, un envoyé du Grand Turc.*

Nointel, lié avec les jansénistes, fut invité par eux, dont un familier, justement, employait le savoir de Galland, à emmener celui-ci : quand on savait si bien le grec ancien, ce devait être un jeu de se mettre au grec moderne pour prendre langue avec les prélats orientaux. C'est ce qui arriva; en peu de mois, les professions de foi grecques furent réunies, envoyées à Paris; elles répondaient aux vœux et affirmations d'Arnauld, comme il s'y attendait, et il les fit publier. Les originaux existent toujours aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Galland, en effet, s'était si bien assimilé le grec moderne qu'il allait composer des textes pour l'enseigner à la fille d'un second ambassadeur; il suffit de dire qu'elle devait, sous le nom de marquise d'O, recevoir la dédicace des Mille et une Nuits. *Mais il profitait de ses séjours au Levant pour se perfectionner aussi dans les autres langues dont il était curieux : arabe, turc, persan; rareté alors. Et sa curiosité s'étendait aux beaux manuscrits qui lui en parlaient, comme d'ailleurs à tous les beaux objets.*

C'est ainsi que dès son arrivée il s'était mis à courir les boutiques de Stamboul, particulièrement assidu au bazar et aux ventes aux enchères; Constantinople était le marché où venaient échouer tous les livres de valeur affluant notamment d'Asie mineure. L'expérience de Galland le mit, plus de quinze ans après son dernier retour en France, sur la piste de ces Mille et une Nuits *dont personne jamais n'avait parlé. Il s'est trouvé, autant par divination et enthousiasme que par science, un initiateur en de nombreux domaines : premières explorations archéologiques en Grèce, reconnaissance des monuments de l'Acropole, avènement de l'épigraphie grecque. Surtout il allait être longuement chargé d'approvisionner ambassadeurs et ministres, Colbert, puis Louvois, et les collections royales, en trésors antiques et orientaux. Ces choses prenaient dans l'époque assez d'importance pour que, par exemple, Nointel fût irrémédiablement disgracié et condamné à la misère après avoir eu l'audace d'enlever en Asie mineure à Colbert un manuscrit que celui-ci s'était réservé.*

La grande trouvaille dans les premiers temps, j'y reviens, ç'avait été ce manuscrit de l'Exposition Nerval qui devait rester célèbre, non seulement par sa beauté, mais parce que les caractères oïgours dans lesquels il est écrit ne livrèrent leur clé qu'après bien des hypothèses erronées. Il faut relire la mention de sa découverte sous la plume de Galland :

« Jeudy 14 janvier [1672]

« Je fis marché pour Son Exc. d'un livre intitulé Les Merveilles des créatures, *écrit en vieux caractères kiufi, avec soixante six figures représentant diverses actions fabuleuses de Mahomet pour l'établissement de sa pernicieuse doctrine, comme son élévation au ciel, sa descente aux enfers, etc.; il fut achepté vingt-cinq piastres. »*

Charles Schefer, en publiant ce texte, ajoutait une note :

« Ce manuscrit d'une merveilleuse écriture et exécuté en 840 (1436) avait été offert ou cédé à Colbert par M. de Nointel à son retour de Constantinople. »

Cependant un autre manuscrit rendait Colbert implacable; il faut dire que Nointel s'était aliéné le roi en prétendant faire régler ses frais de voyage dans l'Archipel par les marchands français des Echelles. — RAYMOND SCHWAB.

Le mariage de Gustave Kahn. — *Dans son article commémoratif du poète des* Palais nomades, *A.-Ferdinand Herold met en relief l'attitude combative de son ami dès le début de l'Affaire Dreyfus :*

« Au début de l'Affaire Dreyfus, le jour même où fut acquitté le Commandant Esterhazy, quelques hommes indignés se réunirent et rédigèrent une protestation contre le jugement du conseil de guerre. Cette protestation fut portée aussitôt à l'Aurore, *qui la publia le lendemain matin. Le journal était sorti depuis peu d'heures que je rencontrai Gustave Kahn, quai Malaquais. « Où courez-vous? lui demandai-je. — A* l'Aurore, *signaler la protestation », me répondit-il...* (1). »

On ignore peut-être que Gustave Kahn s'est occupé d'un autre Dreyfus, quelques années plus tard. Ce fut à propos de son mariage célébré selon le rite juif. Dans le Petit Temps *du 22 décembre* 1898, *on lit à ce sujet :*

« M. Dreyfus, le grand rabbin de Paris, a prononcé une assez longue allocution dans laquelle, complimentant Mme Gustave Kahn de sa conversion, il a dit : « Je vous félicite d'avoir voulu donner à votre époux cette marque d'attachement et d'avoir voulu partager les désavantages qui pourront être créés à votre situation nouvelle par le réveil de préjugés que repoussera bientôt, sans doute, notre généreuse terre de France. »

Non seulement à cause du mari, mais aussi à cause de ce cas rare de prosélytisme, ce « fait divers » semble digne d'être remémoré. — DANIEL A. DE GRAAF.

Le philosophe et les poètes. — *Gaston Bachelard a pris sa retraite et quitté la Sorbonne. Ce philosophe se distingue des autres philosophes non pas seulement par la philosophie qui lui est propre, mais par son amitié pour les poètes et par sa familiarité avec la poésie. Et non pas avec n'importe quelle poésie, mais avec cette poésie essentielle, ou tendant vers l'essentielle (elle y tend avec des fortunes diverses...) qu'on appelle, faute d'autre mot, moderne. Et il n'est pas possible, ou il ne devrait plus être pos-*

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er décembre 1936, p. 263.

sible, de parler de cette poésie sans passer par Bachelard, qui court-circuite ainsi, parmi les éclairs, plusieurs courants de l'esprit actuel :

« Nous sommes emportés dans la recherche imaginaire par des matières fondamentales. J'ai cru pouvoir parler d'une loi des quatre imaginations matérielles : cette loi attribue nécessairement à toute imagination créatrice un des quatre éléments : le feu, la terre, l'eau (...) Je ne sais que lire. Or les images poétiques, tout comme une sculpture, comme un tableau, ont, elles aussi, une matière. Pour qu'une rêverie se poursuive avec assez de constance pour donner une œuvre écrite, pour qu'elle ne soit pas simplement la vacance d'une heure fugitive, il faut qu'elle trouve sa matière, qu'un élément matériel lui donne sa propre substance, sa propre règle. Plus encore que les pensées claires et les images conscientes, les rêves sont sous la dépendance des quatre éléments fondamentaux. »

C'est chez José Corti que Gaston Bachelard a publié ses cinq livres fameux sur les quatre éléments : Psychanalyse du feu, L'eau et les rêves, L'air et les songes, La terre et les rêveries de la volonté, La terre et les rêveries du repos.

La citation qui précède a déjà été empruntée à un important article-interview que Dominique Arban donnait le 26 *novembre au* Figaro Littéraire. *Qu'on nous permette de lui emprunter encore ce portrait d'un ancien postier, fils et petit-fils de cordonniers :*

« Vous connaissez Neptune? Sans le trident — et très différent de couleur.

« Et d'abord, quand on entre chez lui, on trouve ce non-sens : cet homme dans ce logis. Un logement, le « deux-pièces-confort », alors qu'il lui faudrait des grottes, antres, labyrinthes, de sonnants corridors menant aux rotondes de ciel. Bref, un logis pour dieu âgé, tel que le voici, dans son apothéose de cheveux-barbe-et-moustache-d'argent, jovial, auguste, m'ouvrant la porte de son « troisième-en-face » — et la première chose qu'on voit ce n'est ni un globe de feu ni le sceptre du monde, mais le compteur de l'électricité! (...) Me voici dans sa cage à livres, rayonnages jusqu'au plafond, table surchargée de volumes, le divan confortable et las, deux chaises... Et lui avec ses dimensions d'ours et de dieu, dans ces trois-mètres-cinquante sur deux-trente-cinq!

« — Plus de cours, non, c'est fini : la retraite. Il est temps... que je m'instruise à mon tour. Soixante-dix ans, c'est le bon âge pour apprendre.

« Il s'installe — pas de trône, une chaise. Les rayonnages sont en bois blanc, c'est ridicule; il y a aussi un radiateur. Gaston Bachelard, roi de la montagne, commandeur des nuées, maître de l'eau et du feu, c'est ici son Walhalla et son Olympe, et, entre l'encrier et les crayons...

« — C'est un sachet de lavande, pour l'odeur. »

On réédite le Littré. — *L'éditeur Jean-Jacques Pauvert annonce pour 1956 la réédition de l'illustre* Dictionnaire *de Littré. N'hésitons pas à reconnaître dans cette nouvelle une des plus importantes que nous offre l'actualité littéraire.*

Il avait été annoncé d'abord que cette réimpression comprendrait six volumes 19 × 18 *de* 1.200 *à* 1.300 *pages chacun, reliés en pleine toile avec fers spéciaux sous une jaquette de rhodoïd, au prix de souscription de* 18.000 *francs.*

Nous sommes en mesure de préciser qu'une nouvelle étude de la maquette semble devoir permettre — sans diminuer la lisibilité — de réduire à quatre volumes de 1.500 *pages environ chacun et de ramener le prix total à* 15.000 *francs.*

On précise encore que le papier ne sera pas de bible, qui conviendrait mal pour un dictionnaire, — que le premier tome paraîtrait dès la fin de l'hiver ou le début du printemps, — que la publication serait achevée dans l'espace d'un an.

Les mots de l'ancien Supplément *seront replacés à leur place dans le texte. Le* Dictionnaire *proprement dit sera précédé de différentes préfaces de l'auteur, ainsi que d'une biographie d'Emile Littré, personnage fort curieux sur lequel il n'existe encore, semble-t-il, aucun ouvrage complet.*

Au Mercure de France. — *André Dhôtel, à qui le Prix Fémina a été décerné le* 28 *novembre, a publié une nouvelle, « Le Club des Cancres », dans le* Mercure de France *du* 1er *mai* 1949.

★ *Notre collaborateur Jean Bonnerot a reçu le prix de la Paulée de Meursault pour son album des Guides Bleus* Bourgogne, *« cent bouteilles de Meursault offertes par les vignerons de ce village », précise André Billy, qui ajoute* (Figaro littéraire *du* 3 *décembre) : « La Paulée de Meursault est l'une des Trois Glorieuses de Bourgogne, les deux autres étant le Chapitre des Chevaliers du Tastevin au clos de Vougeot et la Vente des Vins des Hospices de Beaune. La Paulée, c'est la fête qui termine les vendanges. Tous les ans, le troisième dimanche de novembre, elle réunit dans une salle de bal villageoise deux ou trois cents convives, vignerons, propriétaires, cavistes et consommateurs. La tradition veut que chacun apporte ses meilleures bouteilles, ce qui permet de nombreuses et passionnantes dégustations. Colette a reçu le prix de la Paulée de Meursault. »*

★ *Notre collaborateur Pierre Mac Orlan, de l'Académie Goncourt, vient de rééditer chez Gallimard son roman* La tradition de minuit.

★ *Henri Queffélec, à Bruxelles, en novembre, a donné une conférence à la tribune de l'Actualité Chrétienne, et participé à des rencontres d'écrivains français et belges de la mer et de l'outremer.*

★ *Dans la semaine des conférences faites à la Sorbonne en l'honneur du quatrième centenaire de Malherbe, nos collaborateurs Georges Mongrédien et R.-L. Wagner ont parlé respectivement : le* 17 *novembre, de Malherbe à la cour et à la ville, et le* 15 *décembre, de la langue poétique chez Malherbe.*

★ *A propos d'Hortense Allart de Méritens, que M. Jules Bertaut vient de rappeler à l'actualité en lui consacrant une longue étude dans le* Figaro Littéraire *du* 26 *novembre, rappelons deux livres toujours en vente aux Editions du Mercure de France :* Hortense Allart de Méritens, *par Léon Séché, « livre remarquable », dit M. Jules Bertaut, et* Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve. *Chacun de ces titres existe en deux formats, in-*8° (450 *francs*), *et in-*16 (300 *francs*).

★ *L'abondance des matières nous oblige à reporter au mois de février la suite de la tragédie* Don Juan et Faust *de Chr. Diétrich Grabbe, adaptation française de Michel Arnaud.*

★ *Ce numéro spécial, mis en vente au prix de* 270 *francs, sera servi sans supplément aux abonnés.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE). — 2611
Dépôt légal : 1^er^ trimestre 1956.

PAUL HARTMANN, ÉDITEUR

11, Rue Cujas — PARIS-Ve

VIENT DE PARAÎTRE

ALAIN

VINGT ET UNE SCÈNES DE COMÉDIE

DU MÊME AUTEUR :

ABRÉGÉS POUR LES AVEUGLES
PORTRAITS ET DOCTRINES DE PHILOSOPHES ANCIENS ET MODERNES
240 fr.

IDÉES
(DESCARTES, PLATON, HEGEL, A. COMTE)
390 fr.

PROPOS DE LITTÉRATURE
300 fr.

MINERVE OU DE LA SAGESSE
300 fr.

PRÉLIMINAIRES A LA MYTHOLOGIE
240 fr.

LES AVENTURES DU CŒUR
240 fr.

ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR
150 fr.

LETTRE SUR KANT
150 fr.

SOUVENIRS DE GUERRE
360 fr.

COLLECTION « LETTRES NOUVELLES »

dirigée par Maurice NADEAU

•

LES GAZETTES D'ADRIENNE MONNIER

(1925–1945)

Tout l'esprit d'Adrienne Monnier apparaît dans ces textes et justifie ce que lui écrivait André Gide : « On ne vous lit pas tant que l'on ne vous entend parler, car vous avez su donner le ton de voix le plus naturel à vos phrases... »

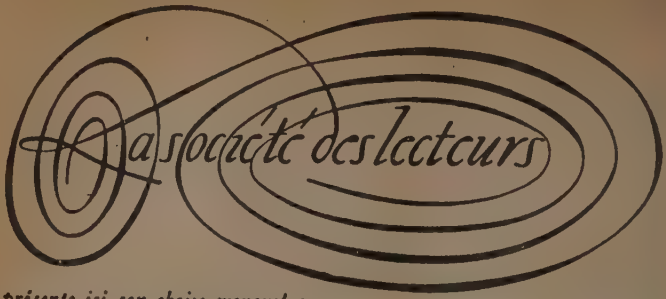
320 pages, in-16 jésus ..... 690 fr.

•

Dans la même Collection :

Hubert Gonnet : KARL	540 fr.
Marquis de Sade : MONSIEUR LE 6	780 fr.
Alain Jansen : IL N'Y AURA QU'UN VISAGE	500 fr.
George Lamming : LES ILES FORTUNÉES	900 fr.
Thomas de Quincey : LA NONNE MILITAIRE D'ESPAGNE	480 fr.
Étienne-Jean Delécluze : DEUX ROMANS D'AMOUR CHEZ Mme RÉCAMIER	540 fr.
James Hanley : EN PLEINE MER	500 fr.
Naomi Levinson : LES CHEVAUX DE BOIS D'AMÉRIQUE	540 fr.
Paul Valet : LES POINGS SUR LES I	500 fr.
Albert Cossery : MENDIANTS ET ORGUEILLEUX	600 fr.
Geneviève Serreau : LE SOLDAT BOURQUIN	500 fr.

RENÉ JULLIARD



présente ici son choix mensuel :
-le LIVRE DU MOIS que tout "honnête homme" se doit d'avoir lu.
-les ouvrages dignes de l'attention de tout lecteur cultivé.

LIVRE DU MOIS

GEORGES GOVY *Le Moissonneur d'épines*

LIVRES RECOMMANDÉS

BALTRUSAITIS	*Le Moyen-Age fantastique*
RENÉ CATHALA	*Rouge le soir*
MICHEL DEON	*Tout l'amour du monde*
ALBERT VIDALIE	*La bonne ferte*
SKIRA Editeur	*Les fresques de la chapelle San Antonio de la Florida de Goya*
GEORGES PERNOUD et collaborateurs	*Les clés de l'Art moderne* Coll. les guides du monde moderne dirigée par Georges Pernoud

RÉIMPRESSION

DESNOS	*Chantefleurs et chantefable*

PRIX GONGOURT

1955

ROGER IKOR

LES FILS D'AVROM

LES EAUX MÊLÉES

ROMAN

Édition complète, comprenant

LA GREFFE DE PRINTEMPS

en un vol. in-8°, 890 F.

" ... un des meilleurs prix Goncourt qui aient été décernés depuis longtemps. "

Jean MISTLER *(L'Aurore)*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

•

ALAIN BOSQUET

QUEL ROYAUME OUBLIÉ?

Poèmes

Un volume in-16 de 64 pages..... 360 fr.
(Il a été tiré 8 exemplaires sur pur fil Johannot 1.800 frs)

Des poèmes qui peuvent compter parmi les plus vifs et les plus brillants de l'école moderne. Ils offrent comme un panorama des conquêtes de l'avant-garde poétique (HUGUES FOURAS, *Le Figaro Littéraire*).

Poèmes d'une force singulière, d'une beauté étrange et dure, dont les traits principaux me paraissent être l'ampleur (de grandes images, de vastes horizons) et une acide cruauté (FÉLICIEN MARCEAU, *Arts*).

Alain Bosquet ou la loi de l'éternel renouveau. Une étonnante vibration verbale... Un biblisme — c'est-à-dire cette haute nécessité d'exprimer — qui imprime au poème son caractère d'oracle (STÉPHANE FRONTÈS, *Carrefour*).

Alain Bosquet ne me donne que des raisons de l'admirer avec son nouveau recueil (JEAN ROUSSELOT, *Les Nouvelles Littéraires*).

Alain Bosquet, dans cet étrange « Quel Royaume Oublié? » s'avère comme un de nos meilleurs poètes. Sa voix devient incantatoire comme celle d'un sorcier nègre ou maya (ANDRÉ VERDET, *Le Patriote de Nice*).

Par la liberté des images, leur grâce ailée, l'humour des rapprochements, ce livre pourrait marquer une date dans la gestation difficile de la nouvelle poésie française (PIERRE DE BOISDEFFRE, *La Revue de Paris*).

Si jamais poète put se flatter de réussir cette suprême incantation : changer le langage en oiseaux, c'est assurément Alain Bosquet, maître ès artifices, rénovateur du « baroque », à coup sûr le plus étonnant, le plus irritant lyrique de sa génération (LÉON-GABRIEL GROS, *Les Cahiers du Sud*).

Poèmes secrets, parcourus d'humour, de musique et de grands éclatements. Alain Bosquet nous rend cette gourmandise des mots perdus au fil des idées... (GABRIEL VENAISSIN, *Témoignage Chrétien*).

La poésie de Bosquet tout entière est dans l'acte de livraison : lui se donne aux objets, s'assimile, s'évanouit à travers leurs formes, leur poids, leur couleur, et en retour les objets se donnent à la poésie. Bosquet a une façon qui n'est qu'à lui de court-circuiter les images (MAURICE CHAVARDÈS, *La Vie Intellectuelle*).

La presse a salué comme une révélation ce court recueil d'un des écrivains les plus doués de la nouvelle génération. Il semble bien qu'Alain Bosquet vienne de nous donner ici non seulement son meilleur livre, mais un ouvrage qui pourrait faire date dans l'évolution de notre art poétique (*L'Education Nationale*).

Il a sa grâce propre, il étonne, il séduit, il agace, il ravit, cet inclassable Alain Bosquet. Son poème est le lieu d'échanges, d'osmoses, d'interversions qui traversent de courants mystérieux cet univers tout personnel du démiurge. On entre ici de plain-pied dans la légende (ARMAND GUIBERT, *France-Asie*).

La toute-puissance de l'image... et sa nature spontanément, profondément poétique, vibrante, inventive, généreuse. C'est l'espèce de poèmes qui fait sursauter les gens raisonnables (PHILIPPE JACCOTTET, *La Gazette de Lausanne*).

Véritable processus de participation magique et d'allénation du moi; une virtuosité prestigieuse (GILBERT TROLLIET, *Le Journal de Genève*).

Une très grande liberté d'expression confère une indéniable originalité à cet ensemble. L'esprit inventif du poète, inattendu, brillant, imagé, nous fait apprécier les richesses d'un lyrisme à contre-courant, sans cesse renouvelé (PIERRE LOUBIÈRE, *Le Rouergue Républicain*).

Il faut dire que le lyrisme, ici, se définit par sa grande allure, par un ton noble et grand-seigneur qui s'accorde parfaitement à ses propos. Je ne vois pas d'antécédents à cette poésie du fantastique, et la maîtrise de Bosquet me paraît soutenir admirablement ce genre (GASTON PUEL, *Le Journal des Poètes*).

Alain Bosquet me paraît venir au tout premier rang de ces poètes « savants » qui, au jaillissement, préfèrent une patiente et toute scientifique élaboration du langage, la fabulation très consciente d'un univers poétique substitué au monde réel... (JEAN ROUSSELOT, *L'Age Nouveau*).

COLLECTION "FEUX CROISÉS"

ALDOUS HUXLEY

LE GÉNIE ET LA DÉESSE

ROMAN

Traduit de l'anglais par

Jules CASTIER

Une admirable "*étude de femme*" et une cruelle satire du "*génie*" scientifique.

Un vol. in-16..... 420 Fr.
30 ex. numérotés sur alfa. 840 Fr.

Ouvrages du même auteur

1. CONTREPOINT. Collection *Feux Croisés*. Deux volumes..... 990 fr.
   Les deux volumes reliés..... 1290 fr.
2. DEUX OU TROIS GRACES. *(Éd. du Rocher.)*..... 300 fr.
3. JOUVENCE. Collection *Feux Croisés*..... 360 fr.
   Relié..... 510 fr.
4. LA FIN ET LES MOYENS. Collection *Présences*..... 540 fr.
5. LA PAIX DES PROFONDEURS. Collection *Feux Croisés*.
   Deux volumes..... 900 fr.
6. LA SCIENCE, LA PAIX, LA LIBERTÉ. *(Éd. du Rocher.)*..... 150 fr.
   Sur alfa..... 225 fr.

PLON

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

JEAN PRÉVOST

BAUDELAIRE

essai sur l'inspiration et la création poétiques

600 fr

C'est un très beau livre... C'est dans son *Baudelaire* que cette intelligence éclate, lumineuse et ouvreuse de vues. (E. Henriot, *Le Monde.*)

RENÉ BRAY

MOLIÈRE

homme de théâtre

660 fr

Voici un ouvrage en tous points admirable. Sa publication doit marquer une date essentielle dans l'histoire des études sur Molière. (Jacques Scherer, *Revue d'Histoire Littéraire de la France.*)

DANS LA MÊME COLLECTION :

JEAN PRÉVOST. — **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL.** 480 fr.
" Une date dans les annales du Stendhalisme. " (Émile Henriot)

J.-F. ANGELLOZ. — **GOETHE.** . . . . . 360 fr.
" Un chef-d'œuvre, par sa clarté, la pertinence, la densité de l'exposé." (*La Tribune de Genève*)

J.-F. ANGELLOZ. — **RILKE.** . . . . . 540 fr.
" Nous disposons donc, désormais, d'un beau et bon livre français sur Rilke." (R. Kemp, *Les Nouvelles Littéraires*)

une collection originale
de grands classiques
éclairés par les derniers travaux
de la critique

LE NOMBRE D'OR

BAUDELAIRE - ŒUVRES COMPLÈTES

en 2 volumes

Édition critique présentée dans l'ordre chronologique et établie sur les textes authentiques, avec des variantes inédites et une annotation originale. Volumes reliés pleine peau. Titres à l'or fin. Impression en deux couleurs sur papier bible de Maestricht. Gardes décorées en sérigraphie. Tirage limité.

Paru : tome I : 1.360 *pages,* **Fr. 2.700**

Tome II (vient de paraître) : 1.500 *pages,* 85 *illustrations,* **Fr. 3.500**

MOLIÈRE - ŒUVRES COMPLÈTES

en 3 volumes

Édition critique établie par René Bray et Jacques Scherer Introduction de R. Bray. Étude de Mme Dussane. Notes, documents et variantes. Illustrations et ornements typographiques d'époque. Volumes reliés pleine peau. Titres à l'or fin. Impression en deux couleurs sur papier bible de Maestricht. Garde en suédine. Tirage limité.

Parus : tome I : du " Médecin volant " à l' " Impromptu de Versailles". 1.100 *pages.* **Fr. 2.500**

tome II : du " Mariage forcé " au " Tartufe ". 1.240 *pages,* **Fr. 2.750**

déjà paru :

CHARLES DICKENS : Notre Ami Commun

LE CLUB DU MEILLEUR LIVRE, 3, rue de Grenelle, PARIS-VIe
Adhésion gratuite - Documentation sur demande

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

●

PIERRE JEAN JOUVE

LANGUE

360 fr.

poème

Langue **est un poème d'une souveraine liberté, traduite par toutes les possibilités sonores du verbe (...). Je vois apparaître dans ce livre la figure non point du poète « maudit », mais d'un solitaire de plus haut parage, pour lequel la fonction poétique est tellement élevée dans l'ordre humain qu'elle touche à des secrets que nulle autre qu'elle ne découvre. (Pierre Emmanuel,** ***La Revue du Caire.*****)**

EN MIROIR

480 fr.

journal sans date

En miroir **est un très beau livre. Non seulement parce qu'il contient des pages d'une admirable densité, des récits, — ceux, par exemple, d'aventures amoureuses — merveilleux de discrète émotion; mais aussi et surtout parce que la parfaite maîtrise du ton donne ici l'impression de provenir de plus loin que d'un métier bien en main : d'une zone profonde où de lentes maturations ont mis les choses à leur place, et les mots ne sont à la leur que pour être étonnamment adéquats à un secret équilibre qui est l'âme même. (Albert Beguin,** ***Esprit.*****)**

SUEUR DE SANG

480 fr.

poèmes

On relira avec la même admiration ces rougeoyants et noirs poèmes où le sexe et l'âme conjuguent insolitement leurs pouvoirs, si bien que l'honneur de l'homme naît à la fin de son déshonneur. Ils nous feront mieux comprendre la place que l'auteur des ***Noces*** **et de** ***Diadème*** **occupe dans la poésie contemporaine dont il reste un des maîtres incontestés. (Claude Mauriac, Le** ***Figaro.*****)**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

AUL LÉAUTAUD

asse-emps

(Madame Cantilli. Un original. Souvenirs de basoche. La mort de Ch.-L. Philippe. Un salon littéraire. Ménagerie intime. Villégiature. Notes et souvenirs sur Remy de Gourmont. Mademoiselle Barbette. Admiration amoureuse. Adolphe Van Bever. Mots, propos et anecdotes.)

300 fr.

AUL LÉAUTAUD

ropos l'un jour

(Amour. Notes retrouvées. Marly-le-Roy et environs. Gazette d'hier et d'aujourd'hui.)

300 fr.

AUL LÉAUTAUD

ournal ittéraire (1)

tome premier
1893-1906

750 fr.

AUL LÉAUTAUD

ournal ittéraire (2)

tome deuxième
1907-1909

750 fr.

AUL LÉAUTAUD
t AD. VAN BEVER

poètes d'aujourd'hui

Anthologie
et notices

trois volumes
chacun

300 fr.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

GEORGES DUHAMEL

ESSAIS

Le Bestiaire et l'Herbier.	300 fr.	**Manuel du protestataire**	900 fr.
Chronique des saisons amères	300 fr.	**Les plaisirs et les jeux..**	300 fr.
Défense des Lettres	360 fr.	**La possession du monde.**	300 fr.
Fables de mon jardin	300 fr.	**Refuges de la lecture**	480 fr.
Géographie cordiale de l'Europe	300 fr.	**Remarques sur les mémoires imaginaires**	210 fr.

Sous le titre général **LES LIVRES DU BONHEUR** *ont été groupés en un fort volume* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Les plaisirs et les jeux, Les érispaudants, Mon royaume, Fables de mon jardin, Le Bestiaire et l'Herbier. *Tirage limité* ..... **1.200 fr.**

TÉMOIGNAGES

Civilisation	300 fr.	**Positions françaises**	300 fr.
Consultation aux Pays d'Islam	210 fr.	**Scènes de la vie future** ..	300 fr.
Le Japon entre la tradition et l'avenir	750 fr.	**La Turquie nouvelle, puissance d'Occident**	300 fr.
Lieu d'asile	210 fr.	**Vie des Martyrs**	300 fr.

Sous le titre général **RECITS DES TEMPS DE GUERRE** *ont été groupés en deux forts volumes* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Vie des Martyrs, Civilisation, Lieu d'Asile, Entretiens dans le tumulte, Les sept dernières plaies, Quatre ballades. *Tirage limité* ..... **2.400 fr.**

•

LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE GENERALE, PAR MARCEL SAURIN

Avec une préface de Georges Duhamel et des portraits inédits par H. Doucet et B. Mahn..... **1.800 fr.**

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

GEORGES DUHAMEL

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

ifession de Minuit
ix Hommes
urnal de Salavin
Le Club des Lyonnais
Tel qu'en lui-même

Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)

Ces cinq titres, auxquels ont été adjoints **Vie et mort d'un héros de nan** et **Nouvelle rencontre avec Salavin**, réunis en deux volumes 15 × 21 beau vélin (collection de bibliothèque) . . . . . **2.400 fr.**

CHRONIQUE DES PASQUIER

Notaire du Havre
Jardin des Bêtes sauvages
e de la Terre promise
Nuit de la Saint-Jean
Désert de Bièvres
Les Maîtres
Cécile parmi nous
Le Combat contre les Ombres
Suzanne et les Jeunes Hommes
La Passion de Joseph Pasquier

Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)

LUMIÈRES SUR MA VIE

ventaire de l'Abîme, 1884-1901
ographie de mes Fantômes, 1901-1906
Le Temps de la Recherche, 1906-1914
La Pesée des Ames, 1914-1919
Les Espoirs et les Épreuves, 1919-1928

Chaque volume est vendu séparément

Les quatre premiers tomes : **300 fr.** Le cinquième : **480 fr.**

ROMANS

i des Profondeurs (360 fr.)
Nuit d'Orage (300 fr.)
Pierre d'Horeb (300 fr.)
Prince Jaffar (300 fr.)
Souvenirs de la Vie du Paradis (300 fr.)
Le Voyage de Patrice Périot (300 fr.)
Les Hommes abandonnés *(nouvelles)* (360 fr.)

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

NOUVEAUTÉ

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

L'ARCHANGE DE L'AVENTURE

roman

420 fr

•

LUCETTE FINAS

LES CHAINES ÉCLATÉES

roman

450 fr

RÉIMPRESSION

WALT WHITMAN

FEUILLES D'HERBE

poèmes
traduits par Léon Bazalgette

2 volumes : 1.200 fr

RAPPEL :

WALT WHITMAN	:	PAGES DE JOURNAL.....	300 fr
L. BAZALGETTE	:	LE " POÈME ÉVANGILE " DE W. WHITMAN.....	300 fr
»		W. WHITMAN, L'HOMME ET L'ŒUVRE *2 volumes, chacun...*	300 fr

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

Vient de paraître :

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

HRONIQUE DES PASQUIER

texte intégral des dix tomes
en un volume
de 1380 pages, au format 18,5 × 22,5,
sur papier bible, relié plein cuir rouge
illustré
de 83 photographies d'époque
(Paris et sa banlieue 1890-1925)

ige numéroté limité à 8 000 ex.

7 500 fr.

★

CONTES D'ANDERSEN

édition intégrale des 156 contes
en quatre volumes
de 300 pages au format 14,5 × 21
reliés pleine toile bleue
avec 40 images en couleurs de

JACQUES HARTMANN

4 800 fr.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

•

VIENT DE PARAÎTRE

PAUL ARNOLD

ESOTÉRISME DE SHAKESPEARE

600 f

•

PAUL ARNOLD

HISTOIRE DES ROSE-CROIX

ET LES ORIGINES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

750 f

•

JEAN QUEVAL

JACQUES PRÉVERT

480 f

•

CLAUDE PICHOIS

LE VRAI VISAGE DU GÉNÉRAL AUPICK

BEAU-PÈRE DE BAUDELAIRE

Tirage limité : 300 f